Gérard de Villiers

PRESENTE



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N° 120)

FANTASIA POUR ROCK STAR

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard…

ISBN 2-285-00794-9

Résumé

Pour ses millions de fans dans le monde, Rick Ruby, la rock-star, est un véritable demi-dieu.

Pour d'autres, il n'était qu'une proie à mettre en condition. Et pour Jules Lafayette, alias Tête d'or, il était l'homme à abattre.

On le payait pour terroriser Rick Ruby mais lui, Lafayette, avait une vengeance personnelle à assouvir. Gratuitement. Pour le plaisir.

CHAPITRE PREMIER



Le cri de plaisir poussé par Éléonore couvrit pendant presque une minute les mugissements pourtant assourdissants du hard-rock. C’était la première fois de sa vie qu’elle jouissait. L’orgasme avait explosé au centre d’elle-même avec la brutalité d’une catastrophe naturelle parfaitement imprévisible.

— Ça va pas la tête ? grogna Thomas. Tu veux rameuter les deux pisseuses, là-haut ?

Les deux « pisseuses », comme il venait de le dire, c’était Maria-Antonietta et Maria-Luisa, les deux filles de trois et quatre ans dont Éléonore avait la garde ce soir, et probablement pendant toute la nuit si les

choses se déroulaient comme d'habitude. En partant, leur père avait averti l'adolescente qu'il ne rentrerait sûrement pas très tôt et qu'elle ferait mieux de se coucher sans l'attendre dès que les gamines seraient endormies… Éléonore avait ouvert de grands yeux bleus bien innocents et montré le sac à dos avec lequel elle était arrivée, un quart d'heure plus tôt. Il était bourré de dictionnaires, de livres et de cahiers. Elle était en terminale B au lycée Henri Bergson, rue Édouard-Pailleron, tout près du parc des Buttes-Chaumont.

— J'ai du boulot, avait-elle annoncé de son air le plus candide. On a des examens blancs le mois prochain. Et puis, je passe le bac à la fin de l'année…

Le père de Maria-Antonietta et Maria-Luisa avait examiné d'un air vaguement dégoûté les livres qui émergeaient du sac. Economie. Biologie. Mathématiques. Elle entendait son souffle court. Il devait peser au bas mot cent trente kilos et il ne tarderait pas à avoir de gros problèmes cardiaques. Il avait un visage comme une pleine lune, un ventre de femme enceinte et des cuisses cellulitеuses qui ressemblaient à des colonnes de gélatine. Mais il s'en foutait. Ses fans l'adoraient comme ça. S'il avait maigri de dix kilos, il aurait perdu la moitié de son public. Sa monstruosité faisait partie de son image. De son *look.* Il était *Fat's Ruby* – Ruby le Porc. En un mot comme un cent : Rick Ruby, l'unique, le seul, le grand Ruby. La rock star française la plus cotée actuellement sur le marché. Une montagne de fric ambulante. Le seul véritable rival sérieux que se connaissait, en France, l'indéracinable Johnny Halliday. Mais dans un tout autre genre. Et avec un talent supplémentaire que n'avait pas Johnny : depuis cinq ou six ans, Ruby crevait littéralement l'écran. *Adieu Belleville,* son dernier long métrage, avait fait cinq cents mille entrées la première semaine.

Rick Ruby avait donc grimacé en regardant les bouquins de la baby-sitter.

— Les études, c'est de la merde en branche, avait-il lâché.

En se demandant aussitôt (réflexe professionnel) s'il ne pouvait pas faire une chanson à partir de cette simple phrase. Pourquoi pas ? Ses tubes les plus fantastiques lui étaient venus comme ça, d'une illumination à partir d'une phrase, n'importe laquelle, qui avait fait tilt dans son cerveau.

— Si j'avais passé le bac, avait-il continué, j'aurais jamais pris mon pied…

Oui, ça sonnait pas mal, avait-il alors pensé, il y avait quelque chose à creuser de ce côté-là… Surtout que les trois quarts de ses fans avaient moins de quinze ans. Les ados l'adoraient. S'il les caressait dans le sens du poil en leur disant que le lycée c'était pourri, il ferait un malheur…

— Quand on n'a pas de talent, le bac c'est mieux que rien, lui avait rétorqué Éléonore, pas trop impressionnée.

Elle, son idole, c'était Vanessa Paradis. À laquelle elle ressemblait un peu d'ailleurs. Même long corps mince et étroit, mêmes grands yeux d'autant plus troublants qu'on leur aurait donné le bon Dieu sans confession, même grosse bouche boudeuse de Bardot à peine sortie de la maternelle. Elle avait seize ans, et on lui en aurait à peine donné quatorze. Une vamp de poche. La damnation poids plume, dans sa minirobe ultra moulante à damiers bleus en coton qui sculptait de manière affolante ses reins très creusés et sa croupe élastique.

Ruby l'avait longuement regardée comme s'il la voyait pour la première fois. Le mélange spécial que lui avait préparé Salomé, quelques minutes auparavant (héroïne et hasch), le mettait comme toujours dans des états bizarres. Il planait, très haut, très loin, et dans un même temps sa lucidité exacerbée lui donnait l'impression d'une toute-puissance absolue.

— Ouais… avait-il finalement laissé tomber. Il faudra qu'on cause, toi et moi, un de ces jours…

Ses petits yeux porcins noyés dans la graisse avaient pétillé. Eléonore avait très bien compris ce qu'il lui proposait. Elle allait ouvrir la bouche pour répondre lorsque Salomé était apparue en haut de l'escalier conduisant au living. Sous son manteau de léopard, la grande fille blonde était vêtue d'une époustouflante robe chasuble très longue, en fin jersey de soie, dont le « décolleté » béait sur un teeshirt transparent également en soie. « Décolleté » était un doux euphémisme. La robe était taillée sur le devant de sorte qu'elle laissait nus les deux seins de la jeune femme, à peine dissimulés par le tee-shirt transparent.

— On y va ? avait-elle demandé.

Elle était la compagne de Ruby depuis près de quatre mois. La plus longue liaison du chanteur depuis des années. D'habitude, les filles ne tenaient pas le coup plus de trois semaines avec lui. Ou c'est lui qui les virait, ou c'est elles qui prenaient leurs jambes à leur cou lorsqu'elles découvraient ses exigences. Les mômes qui raffolaient des chansons de

Ruby ignoraient que leur idole, dans l'intimité, ressemblait davantage à Néron ou à Sardanapale qu'au Père Noël… Salomé, elle, s'accrochait. Elle était aussi intelligente que belle. Elle savait lui tenir tête quand il le fallait, lui céder lorsqu'elle sentait que c'était nécessaire. La plupart du temps, d'ailleurs, elle n'avait pas trop besoin de se forcer. Ses fantasmes s'ajustaient parfaitement à ceux de son amant.

— On y va, avait grogné Ruby.

Il était, lui, tout en cuir des pieds à la tête.

Blouson et pantalon. Pas de chemise dessous. Rien. Pieds nus dans des chaussures en cuir à deux mille balles. Et des chevalières en or aux cinq doigts de chaque main. Sans oublier l'espèce de bandeau de cuir qui lui ceignait le front, coupant en deux son épaisse tignasse noire bouclée et qui lui faisait comme une sorte de diadème. Ce bandeau, depuis dix ans qu'il faisait de la scène, il ne l'avait jamais quitté. À se demander s'il le retirait, la nuit, pour dormir.

Quelques instants plus tard, Éléonore écoutait décroître le bruit chuintant de l'ascenseur conduisant au parking privé que le chanteur avait fait creuser sous la grande maison. Là, s'abritaient ses quatre voitures : une Lamborghini, une Ferrari, une Mercedes W 126 et surtout une prodigieuse Chrysler rouge, l'une des dernières-nées, commercialisée sous le nom de Dodge Viper RT/10, et qui avait de faux airs de soucoupe volante.

Éléonore était seule à présent. Complètement seule dans la grande maison vide et silencieuse, avec seulement le bruit du vent d'octobre qui mugissait dans les branchages des arbres des Buttes-Chaumont. Cinq ou six ans auparavant, Ruby avait acheté une vieille baraque en brique de trois étages, qui occupait la totalité du triangle formé par la rue des Alouettes, la rue Botzaris et la rue du Tunnel. Les fenêtres de la façade s'ouvraient sur les frondaisons du parc, les rochers, les ponts suspendus et même le faux temple, tout là-haut au sommet d'une sorte de falaise, édifié dans les années soixante du XIXe siècle par l'architecte Alphand, une réplique exacte du temple de la Sibylle dans les jardins de Tivoli, près de Rome.

Ruby n'avait pas touché à la façade de sa maison, mais il avait intégralement fait démolir l'intérieur et s'était adressé à un architecte japonais pour le redessiner de fond en comble. Les parois coulissantes séparant les pièces étaient couvertes de miroirs. De grosses colonnes d'inox brossé coupaient l'espace. En sortant de la salle à manger, on tombait sur un

patio où s'ouvrait un bassin. Il y avait également un jardin intérieur donnant sur la rue des Alouettes et une piscine couverte sur le toit de la maison. Mais le plus extraordinaire, c'était encore le living, qui faisait, au bas mot, deux cents mètres carrés. On y descendait par des gradins et les colonnes qui l'entouraient lui donnaient un faux air de piazza italienne en réduction. Au centre, en béton peint en rouge, avec une grande porte coulissante, s'élevait une sorte de pyramide tronquée. Dans un coin s'allongeait un engin monstrueux, une pièce de musée, une moto longue de neuf mètres trente, la plus longue du monde, avec des turbines d'hélico développant chacune cinq mille chevaux fiscaux et équipée à l'arrière de deux énormes pneus genre tracteur. Une merveille, si l'on appréciait ce style de véhicule. Ruby l'avait fait copier à partir d'une création originale découverte un jour à Oakland, en Californie, dans un musée des engins les plus fous qui aient jamais été construits. Réalisant ainsi l'un des rêves du gosse misérable qu'il avait jadis été.

Éléonore avait regardé sa montre. Presque vingt-deux heures. C'était la troisième fois qu'elle faisait la baby-sitter chez Ruby et, comme d'habitude, elle se sentait un peu sonnée par ce luxe époustouflant. Chez elle, rue de Belleville, l'appartement faisait cinquante mètres carrés et l'on s'y entassait à cinq. Son père était mécanicien dans un garage du Pré-Saint-Gervais et sa mère tenait la caisse chez Darty, à l'autre bout de Paris, près de la Tour Montparnasse. Le pire, c'est qu'elle ne pouvait même pas en vouloir à Ruby de sa richesse. Il était parti d'encore plus bas qu'elle.

Elle était montée voir ce que fabriquaient les deux petites filles au second étage, celui qui leur était réservé. Allongées sur un lit immense au milieu d'une multitude de vidéocassettes, elles étaient en train de se disputer parce qu'elles n'étaient pas d'accord sur ce qu'elles allaient mettre dans le magnétoscope. Éléonore regarda les titres. Westerns, polars et ainsi de suite. Mais aussi quatre ou cinq pornos qui ne leur étaient sûrement pas destinés. Éléonore mit de côté discrètement *Vierge de nulle part, Mes trois trous t'attendent, l'Auto-stoppeuse n'a pas de culotte* et quelques autres chefs-d'œuvre de cinémathèque. Puis elle leur conseilla chaudement *Il était une fois dans l'Ouest.*

Un quart d'heure plus tard, le vieux chef-d'œuvre de Sergio Leone avait fait son office : Maria-Antonietta et Maria-Luisa dormaient à poings fermés. Éléonore les coucha, les borda, rangea la chambre et redescendit au rez-de-chaussée.

À présent, elle était tranquille.

Elle pouvait téléphoner à Thomas et lui dire de venir.

Il était vingt-deux heures trente, ils avaient des heures et des heures d'amour devant eux.

Les braillements d'Africa Bambataa devaient s'entendre de l'autre côté du parc des Buttes Chaumont, mais quelle importance ? D'abord la maison était bien isolée, et puis il n'y avait aucun danger de réveiller les gamines au second. Rick Ruby l'avait dit à Éléonore la première fois qu'elle les avait gardées en son absence : elles avaient été élevées au hard-rock dès leur naissance, ce n'était pas ça qui pouvait les empêcher de dormir.

Non. Ce qui les inquiétait, tous les deux, Éléonore et Thomas, c'était le cri de jouissance que venait de pousser l'adolescente. Un hurlement à faire trembler toutes les vitres du quartier. Et capable d'arracher les deux petites filles à leur sommeil.

Elle se tortilla, toute nue au milieu de la longue pelisse doublée d'opossum d'Amérique. Une merveille qui appartenait à Salomé et qu'elle était allée décrocher dans la penderie de l'entrée pour épater son petit copain.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, dit-elle en avançant son adorable bouche en cœur. C'est la première fois.

Elle avait accueilli Thomas dans cette tenue. Emmitouflée dans la pelisse et sans rien en dessous, à part son minuscule slip « Huit » de collégienne dont il s'était fait un plaisir de la débarrasser, à peine la porte refermée. Puis ils avaient roulé à terre au milieu du living, sur l'épaisse moquette blanche.

Thomas releva la tête. Il avait un visage maigre d'adolescent, le teint mat, d'épais cheveux noirs qui retombaient en mèches sur son front, et de très beaux yeux marron doré qui faisaient fondre Éléonore chaque fois qu'elle y plongeait son regard. Lui aussi, il était en terminale B à Henri Bergson, mais il redoublait. Il s'était fait étendre au bac l'année précédente, et au train où allaient les choses il courait allègrement vers un nouvel échec. Surtout depuis qu'il était « fiancé » avec Éléonore. Ça avait commencé fin septembre, quinze jours après la rentrée, et depuis ils se voyaient tous les samedis chez Thomas parce que Mme Kinski, la mère de ce dernier, veuve depuis cinq ans, partait passer le week-end chez sa sœur, à Nevers. Éléonore était la seconde fille avec qui il faisait l'amour. Du haut de son expérience, il arbora un sourire triomphant.

— « Je ne sais pas ce qui m'a pris », l'imita-t-il. Moi, je sais, ma vieille : tu as pris ton pied ! Tu as eu un orgasme. Tu piges ?

Elle griffa de ses courts ongles d'écolière les pectoraux du jeune homme.

— Alors c'est comme ça ? souffla-t-elle.

Il se souleva sur ses avant-bras, triomphant.

— Oui. Et on remet le couvert dès que tu auras retrouvé ton souffle, annonça-t-il.

Elle glissa sous lui, se tournant et retournant comme un jeune chat sauvage au milieu de la pelisse d'opossum. À son trouble d'avoir joui, s'ajoutait le sentiment de l'acte interdit : elle s'envoyait en l'air chez quelqu'un qu'elle connaissait à peine, alors qu'elle était simplement censée garder ses deux petites filles en préparant ses examens de contrôle. Si Ruby, pour une raison ou pour une autre, redébarquait sans crier gare et les trouvait tout nus au milieu du living, il la virerait à coups de pied dans les fesses et elle pourrait dire adieu à son argent de poche. Ou alors ça le ferait rigoler et il lâcherait une vanne cochonne, comme il adorait le faire devant vingt ou trente mille spectateurs, lors de ses galas. Avec lui, on ne pouvait pas savoir.

Éléonore continuait à se trémousser au milieu de la fourrure. Elle avait un corps étroit d'adolescente, avec deux gros seins lourds de vraie femme, et une touffe pubienne toute blonde dans l'écrin de laquelle s'ouvrait le plus rose, le plus délicat des coquillages féminins. Thomas adorait y plonger le nez, le fouiller de la pointe de la langue, s'imprégnant de l'odeur de l'adolescente à laquelle ce genre de caresse arrachait des soubresauts et des petits cris de surprise.

— Avec quoi as-tu fait ça ? demanda-t-elle d'une voix un peu trop aiguë, sa voix de petite fille à peine sortie de l'enfance.

Il se mit à rire.

— Avec ça, dit-il d'une voix pleine de fatuité.

En même temps, il s'empoignait de la main droite, brandissant la longue colonne de chair dont une Nature généreuse l'avait doté.

Il se lâcha un instant pour heurter son propre front de l'index.

— Avec ça aussi, reprit-il. Faire jouir une femme, c'est cinquante pour cent d'intellect, ma vieille.

Elle le regarda, impressionnée. Il lui avait fait croire qu'il avait connu une vingtaine de filles avant elle, et elle l'avait cru. Quant à lui, il se serait plutôt fait arracher les ongles que d'avouer que l'orgasme de la jeune fille était dû au hasard bien davantage qu'à sa science érotique.

— On recommence ? demanda-t-elle, les yeux envahis d'une brume lourde sous ses grandes paupières étirées, façon biche de Walt Disney.

Sur le lecteur, le compact-disque d'Africa Bambataa s'achevait sur un vieux tube du début des années quatre-vingt :

C'est un grand Nabab

Il marche avec une canne

Sur sa Planet Rock

— Attends un peu, dit-il. D'abord tu vas me sucer…

Elle esquissa une moue. Jusqu'ici, elle n'avait jamais voulu le faire. Plusieurs copains avec qui elle flirtait avaient tenté de la convaincre. L'un d'entre eux, Pierrot, l'année dernière, l'avait emmenée à la piscine. Dans la cabine où ils se déshabillaient, il avait profité de ce qu'elle était assise, en train de nouer son soutien-gorge, pour essayer de la lui glisser dans la bouche. Elle avait tellement gueulé qu'il avait renoncé.

Mais cette nuit, elle se sentait toute chose. Comme si la réalité avait basculé à cent quatre-vingt degrés. D'abord, il y avait eu ce truc, tout à l'heure, cette explosion dans son ventre, cette espèce de lumière qui avait fulguré jusqu'à l'intérieur de son crâne, cet orgasme, enfin, qui l'avait fait tressauter comme une grenouille électrocutée. Elle n'en était pas encore remise, elle avait toujours le ventre en feu et la tête à l'envers. Elle se releva sur les coudes.

— Je ne saurais pas, dit-elle timidement.

Il s'appuie sur son sceptre

Pour régner sans fatigue

Sur la nation zoulou Waouh !

gueulait Africa Bambaata.

— Tu rigoles ? insista Thomas. Tu vas te débrouiller comme une reine, je vois ça d'ici.

Il s'était hissé sur les genoux, il s'avançait à deux mains, présentant l'extrémité de son membre aux lèvres de la jeune fille.

— N’aie pas peur, fit-il, elle ne va pas te mordre…

A quand la nouvelle ère

Du rap de l’Afrique

Qui balayera grand-père

Et son rap électronique

C’était la fin du compact-disque. Brusquement, la musique s’interrompit, et le silence s’abattit sur eux comme une douche glacée. On n’entendit plus, quelques instants, que le mugissement du vent d’octobre dans les grands chênes des Buttes-Chaumont.

— Merde, grinça Thomas, c’est pas le moment.

Craignant que ce silence lourd et soudain ne rompe le charme, il crapahuta vers les étagères remplies de compacts, au fond du living et chercha un autre truc. Il hésita un instant entre Prince et Grand Master Flash et opta pour le second.

Immédiatement, un rap tonitruant s’éleva :

Des fois

C’est comme une jungle

Je me demande bien pourquoi

Je plonge comme un dingue

Il était déjà revenu près d’Éléonore. Celle-ci s’était agenouillée sur la fourrure d’opossum. Il s’arrêta, debout au-dessus d’elle, son membre palpitant juste sous le nez de son amie.

— Allez, fit-il, embrasse-la, tu lui dois bien ça, c’est elle qui t’a fait jouir !

Elle contempla un instant l’objet avec un mélange d’excitation et de dégoût. Après tout, c’est vrai, c’était ce truc qui lui avait fait connaître le grand frisson. Si elle l’avait eu dans le ventre, pourquoi pas dans la bouche ? Timidement, elle sortit la langue et la passa sur la tête ronde et cramoisie du membre de son « fiancé », comme pour voir quel goût ça avait. Mais ça n’en avait aucun. Ça ressemblait à son pouce qu’elle suçait encore, parfois, avant de s’endormir…

— Dis que tu l’aimes, ma grosse queue, fit soudain Thomas d’une voix presque implorante.

En même temps, il tentait de la lui enfoncer entre les lèvres par brefs coups de hanches, tout en lui caressant la nuque, sous ses belles boucles blondes.

— Dis-le, hein ? Répète. Dis : « J'aime ta grosse queue ! »

Il palpitait à l'orée de sa bouche. Déjà, une autre fois, il lui avait demandé de répéter des cochonneries et elle s'était dit que les garçons ont de drôles de plaisirs. Elle n'avait pas pu faire ce qu'il demandait, mais cette fois c'était différent, c'était une nuit solennelle, l'orgasme l'avait transformée, elle était passée de l'autre côté, du côté des adultes, c'était comme une nouvelle naissance, les tabous sautaient. Elle ne pensait même plus, comme les autres fois, à la tête de ses parents s'ils l'avaient surprise avec le garçon… Elle ferma les yeux.

— Oh oui ! Je l'aime ta queue, ta grosse queue, murmura-t-elle.

Presque aussitôt, il s'engloutit en elle jusqu'au fond de la gorge. Elle crut d'abord qu'elle allait étouffer. Ou vomir. Jamais elle n'aurait cru qu'il était si gros, si long. L'extrémité de son membre lui heurtait le fond de la gorge, lui chatouillait la glotte. Elle fit un gros effort sur elle-même et se mit à aller et venir, des lèvres, autour de cette colonne qui lui paraissait monstrueuse.

— Merde ! gémit Thomas au-dessus d'elle. Tes mèches !… Tes mèches !… Je veux voir ta bouche autour de ma bite !…

Convulsivement, il releva les boucles dorées de la fille qui lui retombaient en cascade sur le visage. D'un seul coup, l'idée du spectacle qu'elle donnait au garçon la ravagea. Toute convulsée de plaisir, elle engloutit la totalité du membre viril et son nez minuscule alla s'enfouir dans les poils noirs qui tapissaient le ventre du garçon, tandis que, contre son menton, battaient deux lourdes boules de chair gonflées de vie.

À ce moment, au fond du living, près de la grosse moto exposée sur une sorte de podium écarlate, le téléphone couina.

Éléonore sursauta, comme réveillée en sursaut.

— T'occupe, fit Thomas en la coinçant contre lui, une main sous sa nuque. Laisse sonner ! Continue.

Mais le téléphone ne s'arrêtait pas. Elle força l'étreinte du garçon.

— Il faut que je réponde, dit-elle en se dégageant. Si c'était Ruby qui me dit qu'il rentre plus tôt que prévu ?

Il reconnut qu'en effet il valait mieux être au courant.

Elle courut vers le fond de la pièce tandis que Thomas, haletant, se payait le spectacle de ses deux fesses qui dansaient comme deux pommes à peine mûres.

— Baisse la musique, demanda-t-elle avant de décrocher, ça fait trop de boucan.

L'instant d'après, elle se dit qu'elle avait effectivement bien fait de répondre. C'était Rick Ruby qui voulait savoir si tout se passait bien.

Aucun problème, le rassura Éléonore. Les deux petites dormaient et elle-même révisait ses examens.

À l'autre bout du fil, la rock-star eut un rire qui ressemblait à un hoquet.

— Ça vaut mieux, ma poule, parce que nous on n'est pas encore rentrés, tu sais !

Derrière lui, elle entendait le vacarme d'une musique qui l'obligeait à gueuler chaque phrase. Un rap aussi, mais tout récent. *Above the Law. Les Geto boys.* Du « hardcore » cent pour cent noir fraîchement sorti du ghetto de Los Angeles.

Lui et sa compagne devaient se trouver dans une discothèque.

— Fais de beaux rêves, ma poule ! lâcha Ruby, qui s'apprêtait à raccrocher.

Il demanda encore :

— Tu n'as pas perdu le numéro que je t'ai donné, hein ? S'il y a le moindre problème, tu n'hésites pas à m'appeler…

Il lui avait effectivement laissé un téléphone griffonné sur un Post-it qu'il avait collé contre le combiné, avant de partir.

Elle lui promit de faire comme il disait, puis raccrocha elle aussi.

Deux secondes plus tard, elle reprenait ses entreprises buccales là où elle les avait laissées, tandis que Thomas poussait des exclamations de plaisir.

— Nom de Dieu, tu étais née pour faire des pipes et tu ne le savais pas encore !

C'était décidément la nuit des découvertes…

Il y en eut une autre, quelques minutes après, lorsqu'avec de grands soupirs, il se déversa dans sa bouche, l'inondant de longues giclées qui lui envahirent la gorge. Ça aussi, pensa Éléonore, c'était la première fois que

ça lui arrivait. Et, comme elle ne savait pas quoi faire de ce qui lui emplissait la bouche, elle avala.

C'est à ce moment précis que le téléphone sonna de nouveau.

Achevant de déglutir la lourde semence du garçon, elle se précipita vers le combiné.

Il n'y avait personne au bout du fil.

Une erreur.

Elle raccrocha, après avoir répété plusieurs fois « Allô » dans le vide, comme une idiote.

L'esprit plus clair, maintenant qu'il s'était vidé dans la bouche de son amie et que son désir était momentanément assoupi, Thomas, allongé nu sur la moquette, inspectait les lieux du regard.

— C'est dingue, fit-il enfin, soufflé par le luxe du décor.

La monstrueuse moto jaune de neuf mètres trente de longueur, surtout, l'impressionnait.

— Tu n'as pas vu les autres pièces, fit Éléonore. C'est encore plus dément.

Elle indiqua du doigt le premier étage.

— Là-haut, dans sa chambre, il a toute une collection de jouets anciens. Des trucs qui valent une fortune, paraît-il. Rien que des cirques miniatures.

Avec tout : les clowns, les éléphants, les acrobates, les écuyères, les chevaux. Et puis le public sur les gradins. Tout. Tu veux voir ?

Il haussa les épaules.

— Moi, tu sais, c'est ton cul qui m'intéresse, fit-il en riant.

Rien que de dire ça, son membre tressaillit de nouveau, gonflant peu à peu et reprenant une taille présentable. Il était à cet âge bienheureux où l'on a à peine besoin de reprendre haleine entre deux rounds.

Éléonore se laissa tomber près de lui, caressant timidement du bout des doigts l'endroit le plus sensible du garçon, qui se mit à tripler de volume sous sa main.

— Mon cul aussi s'intéresse à toi, lâcha-t-elle, suffoquée de sa propre audace.

Il montra l'étrange pyramide qui trônait au milieu de la pièce.

— C'est quoi ce truc ?

— « L’alcôve des timides », indiqua-t-elle, encore toute rouge de l’obscénité qu’elle avait précédemment lancée.

— Et ça sert à quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Ruby ne me l’a pas dit, mais je crois que je devine.

Elle devinait juste. Rick Ruby organisait de temps en temps des orgies chez lui, et il avait remarqué que certains de ses invités, mâles ou femelles, préféraient dans certaines circonstances échapper aux regards d’autrui. D’où cette étrange construction peinte en rouge écarlate à l’intérieur de laquelle on pouvait s’abriter de la curiosité des autres : « l’alcôve des timides »…

— Montre-moi, demanda Thomas.

Elle fit jouer la porte coulissante, au flanc de la pyramide. Immédiatement, le garçon siffla de stupeur. Une très douce lumière bleue dissimulée dans les moulures intérieures baignait un espace minuscule, entièrement capitonné de satin bleu, avec des glaces sur les quatre faces internes de la construction, et un lit profond aux draps de soie également bleus qui occupait toute la base de la pyramide.

— Merde, fit Thomas entre ses dents.

Il poussa Éléonore à l’intérieur de « l’alcôve ».

— Avance là-dedans, dit-il. Ça me donne des idées.

Elle tomba à genoux sur le lit, lui tournant le dos, lui offrant sa croupe parfaite, musclée et blanche, sous des reins cambrés. Immédiatement, il eut envie d’écarteler ses fesses magnifiques à deux mains et de la pénétrer à un endroit qu’il n’avait encore jamais osé visiter.

— Je crois que ça va être ton baptême du cul, annonça-t-il d’une voix rauque.

Elle se cabra.

— Non ! gémit-elle de sa voix aiguë. Ça, j’ai jamais fait ! Pas par là !

Il eut un hochement de tête fataliste.

— Un jour ou l’autre faut bien y passer !

Déjà sa colonne de chair, entre les fesses d’Éléonore, coulissait doucement, s’introduisant, séparant les globes jumeaux de sa croupe.

— Mieux vaut tôt que jamais, ricana-t-il encore.

Il s'humecta un instant entre les lèvres intimes de la jeune fille. Celle-ci, doigts crispés, griffant la soie des draps bleus, tête baissée, ne protestait plus. Tout son corps était tendu comme si elle s'attendait à recevoir un boulet de canon.

Le membre de Thomas remontait lentement entre ses fesses.

Elle sentit le contact dur du gland contre le puits fermé de ses reins..

Fataliste, elle se dit qu'il n'y avait plus rien à faire. Elle ne savait pas résister à Thomas. D'elle-même, elle se décontracta, ouvrant les cuisses et les fesses pour s'offrir plus largement.

Surpris, le garçon tâtonnait, remontant trop haut dans le sillon ombragé de poils frisés, puis glissant trop bas et redescendant vers la vulve rose et luisante. Furieux de sa maladresse, il s'empoigna et se guida. Ça y était. Il avait trouvé le bon endroit.

Il donna un léger coup de hanches pour la pénétrer. Le minuscule orifice aux fronces brunes palpitait comme un œil terrifié par l'assaut. Il haleta.

Et le téléphone, de nouveau, retentit.

— Merde ! Merde ! Merde !

Même manège que tout à l'heure.

Mais, lorsque Eléonore se précipita pour décrocher, comme la fois précédente, il n'y avait personne au bout du fil.

Personne ?

Pas vraiment « personne ».

Il y avait quelqu'un qu'elle entendit très distinctement respirer.

Elle cria « Allô » plusieurs fois.

La respiration. Une respiration de gros fumeur même, aux bronches encombrées.

Rien d'autre. Pas un mot.

Elle raccrocha.

Blême d'angoisse brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Thomas. Tu as vu un fantôme ou c'est la peur de te faire enculer ?

Elle le regardait sans le voir. Il ne devina pas les sentiments qui l'habitaient. Il était assis sur le seuil de la grosse pyramide rouge et il l'attendait.

— Viens, dit-il. Tu vas voir, ça ne fait aucun mal. Une fois le gland passé, tout le reste suit…

Elle avançait comme un automate. Elle se sentait glacée.

Le téléphone sonna de nouveau, et ce fut comme si on lui caressait la colonne vertébrale avec la lame froide d'une épée.

Elle savait déjà ce qu'elle allait trouver en décrochant.

La panique, une panique mortelle se mit à la secouer comme une feuille.

CHAPITRE II



Rick Ruby claqua dans ses doigts.

— Champagne ! commanda-t-il. Les dieux ont soif !

Plusieurs filles s'empressèrent. En quelques secondes, trois ou quatre coupes furent tendues vers lui. Il en choisit une.

Il était debout au milieu de la pièce, intégralement nu hormis le bandeau de cuir qui lui enserrait la tête, le fameux « diadème » au-dessus duquel ses cheveux noirs bouclaient comiquement, imitant la grosse touffe de feuillage qui s'élève au-dessus des ananas.

— Les dieux ont soif ! répéta-t-il.

Lentement, il abaissa la coupe de champagne vers son ventre. Avec l'espèce de pneu qui lui tenait lieu d'abdomen, cela faisait des années, se vantait-il souvent, qu'il n'avait pas vu le bout de son sexe. Du moins quand il était au repos. Car lorsqu'il était érigé (se vantait-il derechef) il ne voyait plus que lui. Et lorsque les couloirs étaient trop étroits, il devait faire attention à ne pas se cogner en tournant.

À cet instant précis, il n'était ni au repos ni érigé. Plutôt semi-érigé. À demi gonflé et pointant à environ cinquante degrés de la masse monstrueuse de son corps adipeux.

La coupe de champagne était à la hauteur de son membre. Il plongea celui-ci dans le liquide pétillant et doré, histoire de le rafraîchir. C'était un vieux gag qu'il faisait depuis dix ans dans les partouzes.

— Ça fait du bien, soupira-t-il.

Il était rouge. Cramoisi même. Le visage et le torse inondés de sueur. En dandinant ses hanches grasses, il se mit à tourner sa verge dans le champagne.

Tout le monde applaudit.

Les quatre pièces de l'appartement d'Anne Moratti, dans le XIVe arrondissement, avenue René-Coty, regorgeaient de monde. Comme à la grande époque. Qui a dit que le goût des partouzes se perd, depuis que le sida a commencé ses ravages ? On utilise des capotes, désormais, et le tour est joué… Anne en avait toujours des collections impressionnantes. Cette fois, pour égayer le décor, elle avait tendu des fils de nylon à travers les pièces et elle y avait suspendu toutes celles dont elle disposait, préalablement gonflées comme de petits ballons. Il y en avait à pois rouges ou bleus, à rayures, à carreaux. Certaines étaient parfumées (framboise, banane, kiwi). D'autres prolongées par des têtes de Mickey ou de Donald. D'autres encore phosphorescentes. Quand un type avait envie d'une fille, il décrochait une capote et la passait autour de son engin viril. Pas mal de « cadavres » de capotes usagées jonchaient la moquette gris perle de l'appartement.

Ruby avait cessé de « rafraîchir » son membre. Il brandit la coupe de champagne où il venait de lui faire faire trempette.

— Qui veut ? gueula-t-il.

Trois filles nues se précipitèrent. Trois groupies de la rock-star. Une blonde et deux brunes. Il y avait toujours un paquet d'admiratrices dans les soirées auxquelles il participait, il avait beau les traiter comme des chiennes, comme du bétail, elles en redemandaient, elles se traînaient à ses pieds, elles le suppliaient. Il pouvait leur faire n'importe quoi pourvu qu'il ne les vire pas. Des connasses, pensait-il souvent. Des bêtes… Il aurait fallu être un saint pour ne pas être tenté d'abuser de la sottise humaine. Et il n'avait rien d'un saint…

L'une des deux brunes qui avait de gros seins pleins et lourds avec de longs bouts bruns qu'il s'était amusé, tout à l'heure, à tortiller comme s'il les vissait ou dévissait, remporta le morceau, et s'empara de la précieuse coupe de champagne où avait baigné le membre de son dieu. Avidement, elle la but, couvée du regard par les deux autres groupies furieuses et frustrées.

— Tiens, fit brusquement Ruby à l'intention de la brune. Tourne-toi, je crois que je vais t'enculer un peu.

La fille ne se le fit pas dire deux fois. Elle s'agenouilla sur la moquette, ouvrant les fesses, creusant les reins, appliquée à offrir son orifice le plus étroit dans la position la plus écarquillée possible. Ruby était monté comme un mulet et elle le savait, il l'avait déjà défoncée pas mal de fois dans des soirées. Après, elle avait des difficultés pour s'asseoir pendant deux ou trois jours, mais ça ne faisait rien, au contraire, ces brûlures étaient délicieuses, elle avait l'impression que son idole était encore en elle…

Au lieu de se mettre en position, Rick Ruby restait debout, son énorme ventre secoué par un rire silencieux. Il posa le pied droit au creux des reins de la brune.

— Regardez cette pouffiasse, gueula-t-il. Prête à n'importe quoi !

Toutes les stars du show-biz connaissaient cet extraordinaire sentiment de toute-puissance. À en faire pâlir de jalousie les potentats des siècles passés. Ruby se sentait une âme d'empereur romain de la décadence, style Héliogabale ou Caligula…

Il pesa encore du pied, violemment, de sorte que les fesses de la fille montaient haut et que son ventre touchait presque la moquette.

Dans le fond du salon, allongée au milieu des coussins, la blonde Salomé caressait négligemment la poitrine de sa voisine, une petite rousse aux gros seins dont les mamelons évoquaient de superbes fraises écarlates. Une

chanteuse débutante de la même maison de disques que Ruby, la RVS. Prête à tout, elle aussi, pour grimper au sommet du hitparade. Salomé ne détestait pas, de temps en temps, s'offrir une fille. À condition, bien sûr, que ce soit elle qui dirige les opérations. Dans un couple de femmes, elle ne faisait jamais la femme, elle avait horreur de ça.

Anne Moratti, la propriétaire des lieux, vint s'asseoir près de la compagne de Ruby.

— Ça fait quinze ans que je connais Rick et il me fait toujours autant rire, confia-t-elle.

Elle était brune, élancée, la quarantaine assez triomphante pour paraître trente ou trente-cinq ans.

Ses longs cheveux noirs cascadaient sur des épaules magnifiques. Le même noir profond, luxuriant, luisant, s'épanouissait au bas de son ventre en une touffe triangulaire épaisse et bouclée. Elle avait un corps parfait d'athlète, dû à un entraînement quotidien depuis l'âge de quatorze ans.

D'abord danseuse, elle s'était recyclée comme acrobate de cirque avant de rencontrer Ruby et d'entrer dans la troupe de l'*Opéra Bouffe* qu'il dirigeait à l'époque, une sorte de compagnie théâtrale qui tenait davantage du cirque et du music-hall que du théâtre. Ruby y chantait et jouait la comédie dans des pièces musicales composées collectivement. Un jour, on avait eu besoin d'une dompteuse pour une pièce, et Anne avait proposé d'essayer. Ça avait été le coup de foudre entre les bêtes et elle. Une histoire d'amour étrange et complexe. Pour Anne, les bêtes avaient une âme, comme les humains, et elle se prétendait capable de communiquer avec elles de la même façon qu'avec des hommes ou des femmes. Ce qui était sûr, c'était que les fauves les plus redoutables devenaient avec elle doux comme des agneaux. Sa bête préférée était une magnifique panthère noire nommée Théodora, qui vivait chez elle, avenue René-Coty, dans une longue cage occupant un bon tiers de sa chambre à coucher. Elle avait dû arroser généreusement les autres habitants de l'immeuble pour que ceux-ci acceptent de vivre dans un voisinage aussi dangereux. Et de croiser, parfois, les yeux luisants de Théodora, dans l'obscurité de sa cage de fer, lorsqu'on la « déménageait » pour le numéro d'Anne Moratti, ou lorsque la jeune femme l'emmenait prendre le bon air de la campagne au Petit Moulin, une ancienne fermette restaurée dont elle avait héritée, après la mort de son

premier mari, une charmante maison proche de Saint-Arnoult, en bordure de la forêt de Rambouillet.

Pour l'instant, Anne s'exhibait avec ses fauves à l'*Étoile Bleue,* un cabaret de la place Blanche avec dîners dansants, girls empanachées et autres attractions pour touristes. Ce n'était pas la gloire, mais c'était mieux que rien. D'ailleurs, en dehors de Ruby, aucun des anciens complices de *Y Opéra Bouffe* des temps héroïques n'était devenu une vedette. À part peut-être Sam. Sam Bosquet, illusionniste et ventriloque. Mais sa gloire, il la devait surtout à sa participation à une émission enfantine sur TF1, tous les mercredis.

Accessoirement, il était aussi le mari officiel d'Anne. Son second mari.

Là-bas, à l'autre extrémité du salon, Ruby s'était décidé à s'occuper des fesses de la fille toujours prosternée. Il s'était laissé tomber sur elle, la couchant presque à terre sous le choc de ses cent trente kilos, et maintenant, il la perforait allègrement, la secouant comme une poupée, mains crochées à ses hanches pour l'empaler plus commodément. Elle était trois fois plus petite que lui, on aurait dit un géant en train de sodomiser une Pygmée.

Salomé laissa errer ses yeux blasés sur l'assistance, sans abandonner les seins de la rousse qu'elle continuait à caresser. Il y avait là pas mal de gens connus dans le métier. Producteurs, chanteurs, chanteuses. Quelques attachées de presse de maisons de disques aussi. Deux ou trois comédiens et comédiennes, et même Marc-Antoine Nicoulaud, que personne n'avait jamais appelé Marc-Antoine. Pour tout le monde, il était Eddie. Un grand brun poilu comme un singe dont une inconnue, à cet instant, était en train de soupeser à deux mains les arguments virils.

Eddie exerçait depuis trois ans le métier de chauffeur-garde du corps de Ruby. Si un dingue avait voulu tirer à la mitraillette sur son maître, il se serait plutôt fait couper en deux par la rafale que de le laisser blesser.

— Il est vraiment increvable, laissa tomber Salomé en regardant Ruby.

Anne opina. Un type s'approchait d'elle, son membre à la main, en une offrande muette. Elle lui fit un « non » gentil de la tête. Non, pas maintenant. Plus tard peut-être… Elle se sentait fatiguée, pour le moment…

— Sur dix types qui m'ont déjà montée, je n'en connaissais que trois, confia-t-elle à Salomé. Les autres, je ne sais même pas leur nom.

Tout l'appartement baignait dans une atmosphère de lumières tamisées, une espèce de poussière orangée qui noyait les silhouettes, les corps

emmêlés en grappes changeantes sur la moquette ou parmi les amoncellements de coussins. Dans un coin, sur une longue table, de multiples bouteilles. Vodka, whisky, champagne. Des airs de rap continuaient à se succéder sur la platine.

— Je ne vois pas Sam, fit remarquer soudain Salomé, qui venait de repenser à Sam Bosquet, le mari d'Anne.

— Il finit une tournée en Bretagne, indiqua Anne. Il rentre demain.

Là-bas, sur la moquette, Ruby « achevait » sa partenaire à grands coups de reins sous les regards envieux de ses autres groupies.

— Enfin ! laissa tomber froidement Salomé.

Ruby sabrait la petite brune de plus en plus vite.

Salomé se tourna vers la jeune chanteuse rousse dont elle caressait les seins.

— Lèche-moi, fit-elle d'une voix tout aussi froide.

La rousse obéit aussitôt. Elle se précipita entre les cuisses écartées de l'amie de Ruby et, langue tirée, se mit à parcourir son intimité avec une ardeur de jeune chatte qui lape son lait. Du bout de la langue, elle finit par dégager la proéminence nacrée du clitoris de la jeune femme, qu'elle cueillit entre ses lèvres, arrachant un léger cri de plaisir à Salomé.

Anne regardait le spectacle avec un intérêt distrait.

Un petit homme tout brun, maigre, au nez en forme de bec d'aigle, vint s'accroupir près des trois femmes. Il était nu, lui aussi, mais son sexe en érection s'ornait d'une superbe capote phosphorescente. Jaune fluo.

— Passionnant, lâcha-t-il.

C'était Xavier. Un ancien de *l'Opéra Bouffe,* lui aussi. Xavier Postillon, le comique de la bande. Autrefois, les gens mouraient de rire lorsqu'il paraissait sur scène. Mais il avait vieilli, il se teignait les cheveux, exhibait une denture jaunâtre de grand fumeur et ses histoires n'obtenaient plus qu'un vague succès d'estime. Par fidélité à leur jeunesse, Anne l'avait fait entrer à *l' Étoile Bleue,* où il faisait office de bouche-trou entre les attractions.

. – Passionnant, fit-il en examinant de très près la bouche de la chanteuse rousse rivée aux muqueuses intimes de Salomé.

Tout en manipulant à deux mains son propre sexe emballé dans une capote jaune fluo, il se tourna vers Anne Moratti.

— Ça me rappelle l'histoire de la jeune femme belge qui se promène en plein Bruxelles avec un Tampax dans la bouche… Tu la connais ?

Anne soupira.

— Non, et je n'ai pas envie de la connaître.

Rejetée en arrière, cambrée, cuisses de plus en plus écartées, Salomé ne se contrôlait plus, sous la lente montée de l'orgasme provoqué par la fille rousse.

— Mais si, tu en as envie, insista Xavier. Un passant l'arrête et lui fait remarquer qu'elle a un Tampax dans la bouche… Et tu sais ce qu'elle dit ?

Salomé jappait, lâchant des petits cris suraigus.

— Elle répond, reprit-il, encouragé par le silence d'Anne qui savait depuis des éternités qu'on n'arrêtait pas Xavier Postillon quand il était lancé dans une histoire hilarante, elle répond : « Oh mon Dieu ! Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire de ma cigarette ? »

Il laissa glisser ses mains sur la croupe formidable de la rousse, secouée elle aussi par une excitation croissante. Brusquement, son œil s'alluma et il bondit de côté pour aller s'installer entre les jambes de la fille prosternée devant le ventre de Salomé. Tout en ouvrant ses fesses du bout des doigts, il continuait à parler à Anne.

— Et celle du charcutier qui meurt et qui arrive chez saint Pierre avec un saucisson dans la main droite, tu la connais ?

— Oui, mentit Anne.

Ça aussi, elle le savait, ça ne servait à rien.

Il donna une légère claque sur la croupe de la rousse.

— Mais elle, elle ne la connaît pas, dit-il. Alors saint Pierre demande au charcutier ce que c'est que ce truc qu'il tient dans la main. « Un saucisson », lui répond l'autre.

La rousse eut un léger sursaut lorsqu'elle sentit le pieu de chair de Xavier qui pénétrait dans son ventre. Elle se maîtrisa, cramponnée des deux mains aux fesses de Salomé, tout en s'offrant aux coups de boutoir de l'homme derrière elle et tout en continuant à lécher l'amie de Ruby.

— Donc, le charcutier répond à saint Pierre que c'est un saucisson, continuait Xavier. Alors saint Pierre se tourne vers la Vierge Marie et lui demande si elle connaît ça… Et tu sais ce qu'elle répond, la Vierge Marie ?

Quelques coups de reins lui avaient suffi à arriver à l'orgasme. Mais, lorsqu'il éjacula, la rousse ne sentit pas grand-chose à cause de la capote fluo.

— Elle répond : « S'il n'y avait pas toutes ces ficelles, ça me rappellerait le Saint Esprit ! » termina Xavier, son corps maigre agité de légers soubresauts.

Il était hilare.

— Elle est bonne, non ? demanda-t-il en se tournant vers Anne.

Mais celle-ci avait disparu.

En fouillant la pièce des yeux, il l'aperçut, debout, un combiné téléphonique à la main, et faisant signe à Ruby d'approcher.

Merde, pensa-t-il, qui peut être assez con pour nous déranger en pleine partouze ?

La voix, au bout du fil, était bizarre, essoufflée. Comme lointaine. Ou transformée par un artifice quelconque.

Mais peu importe. Ce qu'elle disait était proprement terrifiant.

— Rick Ruby ? Vous devriez prendre des nouvelles de vos deux petites filles…

La star du hard-rock sentit le sang qui gelait dans ses veines.

— Qui êtes-vous ?

— Vous devriez prendre des nouvelles de vos filles, répétait la voix mécaniquement.

Les phalanges de Ruby blanchissaient à force de serrer le combiné dans sa main droite.

— Espèce de sale ordure, glapit-il. Qui êtes-vous ?

— Au lieu de poser des questions à la con, répondit la voix, vous devriez vous inquiéter de vos filles.

De la sueur glacée roulait à grosses gouttes sur le visage de Ruby.

— Et ça ne servirait à rien d'appeler la police, termina la voix. Au contraire. Je vous le déconseille formellement. Ce serait dangereux pour la santé de vos deux petites filles. Très dangereux.

Clac. « On » avait raccroché.

Ruby vira sur lui-même, blafard sous la sueur qui l'inondait. Sa grosse bouche lippue tressautait. Son torse monstrueux – très court, avec de gros

seins, presque des seins de femme – se creusait sous l'effet d'une respiration sifflante. Il se sentit brusquement grotesque, tout nu, au milieu des autres partouzeurs nus. Il n'avait soudain plus du tout envie de rigoler, il n'était plus qu'un père aux abois, menacé dans ce qu'il avait de plus cher au monde.

— Passe-moi un peignoir, demanda-t-il à Anne qui se rapprochait.

Elle scruta son visage décomposé.

— Il est arrivé quelque chose ?

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas, je n'y comprends rien. Passe-moi un peignoir, je t'expliquerai plus tard.

Elle alla chercher l'un de ceux de Sam, dans la salle de bains, tandis que Ruby arrachait de nouveau le combiné à son logement et composait l'un des trois numéros de son domicile (il y avait une ligne par étage). Celui du rez-de-chaussée où devait normalement se trouver Éléonore Lazure, la baby-sitter. Tant pis s'il la réveillait dans son premier sommeil !

Drapé dans un peignoir de coton blanc, plus « empereur romain » que jamais, Ruby se laissa tomber dans un des fauteuils de cuir et accepta le verre de champagne que son amie venait de rapporter du salon.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea de nouveau Anne Moratti.

Il humecta ses grosses lèvres encore un peu tremblantes. Sa panique, peu à peu, retombait. Il avait eu tout de suite Éléonore au téléphone. La jeune fille ne dormait pas, avait-elle prétendu, elle bossait dans le living. Sur sa demande, elle était montée au second étage voir si les petites allaient bien. Elle était redescendue une minute après et l'avait rassuré.

— Vérifie que les portes et les fenêtres sont bien fermées, avait recommandé Ruby avant de raccrocher.

Ensuite, Anne l'avait emmené dans sa chambre pour qu'il se remette tranquillement de ses émotions. La pièce était plongée dans le noir. Son entrée fut saluée par un feulement profond. Ruby s'était pétrifié.

— Ce n'est que Théodora, avait souri Anne. N'aie pas peur, elle est bien enfermée.

N'empêche que ça faisait drôle, cette présence du fauve à moins d'un mètre derrière ses barreaux. Ruby ne voyait pas l'animal. De temps en

temps, dans l'obscurité, il devinait une masse plus sombre qui se déplaçait silencieusement.

— Alors ? interrogea Anne. Tu me racontes ?

Il lui fit un bref récit du coup de fil de l'inconnu et de son propre appel à son domicile.

— Ce doit être un mauvais plaisant, fit Anne après l'avoir écouté attentivement. Un sale con, quoi. Un type qui t'en veut pour une raison ou une autre. Ou un dingue qui a voulu te faire peur. La rançon de la gloire en somme. Les stars attirent les cinglés de tout poil, c'est connu.

— N'empêche que ça m'a flanqué un coup, fit Ruby en essuyant d'un revers de bras la sueur qui inondait son front. Tu te rends compte, s'il arrivait quelque chose à Maria-Luisa et à Maria-Antonietta ? Leur mère ne me le pardonnerait jamais.

Leur mère c'était Ornella. L'épouse tout ce qu'il y avait de légitime de Ruby. Personne, parmi les proches du chanteur-comédien, ne pouvait se vanter de l'avoir jamais vue ni de savoir à quoi elle ressemblait. Elle vivait en Italie, en Sicile, près de Palerme, dans une grande propriété dont elle sortait rarement et où, entre deux tournées, entre deux concerts, Ruby venait passer quelques jours de temps en temps. Drôle de *gentleman agreement.* Il ne parlait jamais d'elle, on ne pouvait pas savoir quels étaient ses sentiments exacts à son égard. Il lui téléphonait souvent, en tout cas, et chaque fois qu'il avait une décision importante à prendre, il la consultait.

— Pour une fois qu'Ornella accepte de me confier les filles pour un trimestre, afin qu'elles se familiarisent avec la France et apprennent un peu à parler français, ça ferait du joli s'il y avait un drame…

Anne, toujours nue, se glissa près de lui. Assise sur un bras du fauteuil, elle lui caressa doucement la nuque.

— N'y pense plus, fit-elle. Tes filles vont bien, la baby-sitter les a vues, dis-toi que c'est comme un rêve que tu viens de faire…

Elle ajouta gentiment :

— Tu veux que je te suce ?

Ils avaient eu une longue liaison, autrefois, du temps de *l'Opéra Bouffe,* ils en avaient gardé une certaine intimité.

Sans attendre sa réponse, elle se déplaça et glissa les doigts sous le peignoir de Ruby. Sa main se referma sur la massue de chair de la rock-star

qu'elle fit rouler lentement sous sa paume, tandis qu'elle gonflait à toute allure.

Puis elle se laissa tomber entre ses jambes et commença à le lécher comme elle savait si bien le faire autrefois, en commençant par-dessous, par les boules douces de ses testicules, et en remontant avec lenteur le long de la hampe enflammée.

De temps à autre, au fond de la pièce, dans le noir, Ruby apercevait deux lueurs fugitives : les yeux jaunes de Théodora, la panthère, qui l'observaient fixement.

Éléonore Lazure n'avait plus du tout envie de faire l'amour. Tous ces coups de fil silencieux d'abord, puis l'appel affolé de Rick Ruby, dix minutes auparavant, la mettaient sens dessus dessous. Elle ne comprenait rien à cette histoire. La seule chose qu'elle savait, c'est qu'il se passait des trucs pas normaux.

Elle repoussa doucement Thomas, allongé à l'intérieur de la pyramide, sur les draps de soie bleue, dans « l'alcôve des timides ». Devant l'air grave de son amie, le garçon sentit son sexe qui se ratatinait à toute allure.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Tu as la trouille de quoi ?

Elle haussa les épaules. Elle était debout, au milieu du living, avec cette touffe de poils blonds au centre d'elle qui galvanisait le jeune homme. Elle ouvrit la bouche :

— Tout à l'heure, quand Ruby a appelé, tu sais, j'ai été conne. Je lui ai fait croire que j'étais montée voir si les filles allaient bien. Mais c'est plus fort que moi, j'ai la frousse. Même si la foudre tombait au second étage, je ne pourrais pas monter…

Thomas soupira.

— Bon, dit-il. Moi, je vais aller voir. Comme ça tu nous foutras la paix, okay ? Et on pourra baiser à l'aise, d'accord ?

Il se dirigea vers le long escalier en ciment nu qui s'enfonçait dans l'obscurité des étages. Un des chefs-d'œuvre postmoderne de l'architecte d'intérieur japonais auquel Ruby avait fait appel.

Thomas se dit que le ciment des marches était glacé, mais n'en continua pas moins sa progression.

Lui aussi commençait à être quelque peu impressionné. La panique est contagieuse. Celle de son amie le gagnait peu à peu, c'est pour ça qu'il

voulait réagir en lui prouvant que tout était normal, là-haut.

Mais rien n'était normal.

Il atteignait le palier du premier lorsqu'il se bloqua.

Deux marches plus haut, une silhouette qui lui parut gigantesque l'attendait.

Un Noir immense en blouson de cuir brun qui le regardait approcher.

Immobile.

Et souriant de toutes ses dents, un large sourire qui lui partageait littéralement le visage en deux.

Thomas, malgré son affolement, enregistra aussi la lueur étincelante de ses yeux sombres, et surtout l'extraordinaire teinte de ses cheveux crépus : blonds comme les blés. Quasiment platinés.

L'étrange créature descendit une marche.

— C'est bien, fit-il d'une voix rauque, un peu sifflante. Tu en as mis un temps à venir…

Au lycée, Thomas était plutôt bon dans les bagarres. Il se ramassa imperceptiblement sur lui-même, prêt à envoyer un coup de boule dans la poitrine de l'inconnu.

L'autre fut plus rapide. Au bout de son poing droit, la lame d'un rasoir étincela comme un éclair dans la direction du jeune homme.

Sur l'instant, celui-ci ne sentit rien. Aucune douleur.

C'est seulement lorsqu'il vit quelque chose tomber à terre qu'il comprit.

L'objet qui venait de tomber était un bout de chair sanglante.

Il porta la main à son oreille gauche et hurla.

Il n'avait plus d'oreille gauche.

— Thomas ! glapit Éléonore depuis le rez-de-chaussée.

Mais le poing du Noir s'était abattu sur le menton de Thomas avec une violence inouïe. Le jeune homme eut l'impression de tomber longtemps, très longtemps, comme s'il dégringolait d'un gratte-ciel ou d'un pont suspendu. Il vit le ciment brut de l'escalier foncer vers lui à la vitesse de la lumière. Puis, il ne vit plus rien, il ne ressentit plus rien, il n'entendit plus rien. Il était évanoui, baignant dans son sang qui s'échappait à gros bouillons de la plaie béante, à la place de son oreille disparue.

Jules Lafayette considéra sa victime avec un grand sourire. Jusque-là tout s'était déroulé à peu près comme son commanditaire le lui avait annoncé au téléphone. Sauf que cette idiote de baby-sitter avait amené un ami et qu'ensuite, elle avait été trop trouillarde pour monter elle-même au second voir les filles, quand Ruby avait appelé en panique.

Ce détail mis à part, tout se passait comme prévu depuis qu'il s'était introduit par les sous-sols, muni du code d'entrée du parking souterrain de la maison de Rick Ruby.

Il enjamba Thomas Kinski dont le visage s'auréolait d'une grande flaque pourpre. Pour lui, il verrait plus tard.

Maintenant, il allait s'occuper de la fille.

« Leur foutre une pétoche fantastique, lui avait demandé celui qui l'avait engagé pour ce « contrat »… Une trouille bleue… Au point qu'ils s'en souviendront toute leur vie… »

On lui avait bien spécifié de ne pas tuer. Sauf en cas d'extrême nécessité. Mais lui, il obéissait à sa propre logique.

La fille était en bas de l'escalier. Comme tétanisée. Pétrifiée. Une véritable statue de chair.

Mais au bord de la crise de nerfs.

Et intégralement nue.

Avec ces seins lourds dont les pointes roses explosaient au milieu de ce corps gracile. Et ce buisson d'or, au centre d'elle, sur lequel le regard brûlant de l'inconnu se fixa.

Devant l'apparition de cauchemar du grand Noir aux cheveux blonds, elle se mit à hurler. À hurler comme elle n'avait jamais hurlé de sa vie. Plus stridente, plus insupportable qu'une sirène de brume ou une alarme de bagnole détraquée.

C'était l'erreur à ne pas commettre, mais comment aurait-elle pu le savoir ? Jules Lafayette était un grand traumatisé des bruits violents. Toute son enfance, en Guadeloupe, il l'avait passée à deux pas d'une énorme usine de traitement de la canne à sucre dont le boucan infernal le ravageait. Et puis, il y avait surtout cette sirène en fin de journée, qui signalait le retour du père. C'est-à-dire la grêle de coups qu'il allait recevoir pour un oui ou pour un non, et cela tous les jours pendant des années, parce que M. Lafayette senior était un alcoolique. Un ivrogne bourré vingt-quatre

heures sur vingt-quatre au punch-coco. Tellement ivre que chacun de ses trois enfants, qu'il était allé lui-même déclarer à la mairie, portait son propre prénom parce qu'il était incapable d'en trouver un autre. Avec une très légère modification pour la fille, qu'on avait prénommée Juliette.

Enfin bref, le Noir aux cheveux teints ne supportait pas le bruit, qu'il associait à tous les cauchemars de son enfance. Aussi, lorsque Éléonore se mit à hurler, porta-t-il d'abord les mains à ses oreilles en grimaçant atrocement.

— Tais-toi ! fit-il d'une voix presque suppliante.

Mais Éléonore ne pouvait pas se maîtriser.

Elle continuait à hurler aussi fort que la sirène de l'usine de canne à sucre, là-bas dans la mer des Caraïbes, en Guadeloupe.

Folle d'horreur.

Alors, il leva le poing et lorsque celui-ci retomba, le vacarme s'était arrêté net.

Éléonore s'était effondrée à terre, allongée sur le ventre. Évanouie. Comme Thomas.

Il regarda avec délices son magnifique derrière, cette croupe de femme qui explosait au milieu d'un corps mince d'adolescente. Tout en se débraguettant.

Le membre qui surgit de son pantalon était colossal. Une espèce de matraque noire, longue, épaisse, qui se détendit comme un ressort lorsqu'il la libéra.

L'instant d'après, il était agenouillé entre les cuisses de la lycéenne et il lui déchirait les reins, par longues poussées violentes qui la heurtaient jusqu'aux entrailles.

Il aurait pu continuer à la sodomiser ainsi une éternité. Mais brusquement, la silhouette du garçon qu'il croyait toujours assommé s'encadra dans son champ de vision. Thomas ruisselant de sang comme une bête égorgée, fou d'horreur à la vue de l'inconnu qui violait son amie, se précipitait sur lui, les poings en avant, obsédé par une seule idée : sauver Éléonore.

De nouveau le rasoir étincela dans la main droite du Noir, traçant dans l'air une longue parabole d'acier qui coupa net la ruée de Thomas.

Les yeux de celui-ci s’écarquillèrent, puis devinrent vitreux, tandis qu’il tombait à terre, la gorge tranchée, les deux carotides sectionnées.

Alors, Jules Lafayette acheva de violer Éléonore, qui n’avait toujours pas repris connaissance. Puis il l’étrangla.

Ensuite, il s’extirpa de la croupe de la fille. Son membre palpitait encore d’un restant d’érection dont il tint à faire bénéficier les reins du garçon. Comme ça, pas de jaloux. Pour son compte, il n’avait jamais réellement fait la différence entre les hommes et les femmes. À ses yeux, c’était à peu près du pareil au même.

Enfin, avant de partir, il s’offrit un ultime plaisir : celui de trancher les testicules du jeune homme puis de les balancer dans la poubelle de la cuisine.

Un raffinement inutile, mais qui orienterait peut-être les flics sur de fausses pistes…

Il essuya la lame de son rasoir avec l’un des torchons de l’évier, replia son arme, l’enfouit dans sa poche et quitta les lieux du carnage.

Dehors il faisait froid, et le vent chargé de nuages martyrisait les grands arbres des Buttes-Chaumont qui gémissaient de tous leur branchages déplumés. Il respira un bon coup. Heureux.

Ce contrat c’était vraiment du gâteau.

CHAPITRE III



Boris Corentin ferma les yeux. Quelle merveilleuse matinée de dimanche ! Dehors il faisait froid, l'hiver était arrivé, plus précoce que d'habitude, et c'était le pire mois d'octobre qu'on avait connu à Paris depuis au moins dix ans. La pluie s'acharnait, criblait tout, les rues, les passants, les bagnoles. Un vent glacial sifflait, se ruant contre les façades et faisant trembler les vitres.

Alors qu'ici, tout n'était que calme, luxe, confort et volupté.

Le décor n'était pourtant que celui, très quotidien, très habituel et banal, du petit studio de célibataire que l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin occupait au dernier étage d'un immeuble de la rue de Turbigo. Presque pas meublé. Un vieux fauteuil Voltaire dans un coin, une chaîne hi-fi quelconque, vieille de sept ou huit ans, et qui commençait à rendre l'âme. Un grand lit enfin, au milieu de la pièce, et sur lequel Boris, suivant les ordres de la jeune femme, avait allongé son corps d'athlète à plat ventre, le visage écrasé contre les oreillers.

— Tu vas voir, quand je me serai occupée de toi, tu auras rajeuni de dix ans, avait annoncé Shou Wou.

Car la fille s'appelait Shou Wou, et elle était chinoise comme son nom l'indiquait. De Hong Kong, bien sûr.

Il l'avait rencontrée quinze jours plus tôt, un soir où, l'âme en peine, il était allé dîner seul dans un restaurant du quartier chinois de Paris dans le XIIIe arrondissement, près de la porte d'Italie. Histoire de rajeunir des souvenirs qui commençaient à se faire anciens[1]. Après le dîner, il avait un peu traîné dans le quartier et il avait fini par atterrir, avenue de Choisy, devant le grand *Gymnasium* ultramoderne où il avait fait, dans le temps, une partie de bowling mémorable.

Au *Gymnasium,* il y avait non seulement une salle de bowling, mais aussi une salle de gymnastique, une autre d'aérobic, un sauna, une salle de boxe et une piscine.

Il avait opté pour la piscine. Et dans l'eau bleue, quelques minutes plus tard, il avait fait la connaissance de Shou Wou.

En la regardant plonger, Boris en avait eu le souffle coupé. Plus grande que la moyenne des Asiatiques, de longs cheveux noirs lui tombant sur les

épaules comme deux rivières ténébreuses, sa peau mate, tirant sur l'abricot, était rendue encore plus attirante par son maillot noir qui épousait toutes ses courbes, depuis la rondeur de ses seins jusqu'au triangle bombé de son pubis.

Il avait nagé à sa hauteur et, à l'autre bout du bassin, engagé la conversation avec elle.

Au bout d'une minute, il avait remarqué qu'elle regardait anxieusement l'autre extrémité de la salle.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Mon mari, avait-elle répondu. Il est très jaloux. S'il me voit encore parler avec un étranger, j'aurai droit à une scène.

Elle était aussi française que Boris, mais, devant un Blanc, elle pensait « étranger »…

Lui, il regardait, à la lisière de l'eau bleue, les pointes de ses seins sous le maillot de Lycra aussi mince qu'une peau.

— Dommage, avait-il dit.

— Oui, avait-elle laissé tomber en écho.

Elle avait froncé ses longs sourcils qui ressemblaient à deux traits d'encre de Chine. Elle était ravissante, avec un visage triangulaire, d'immenses yeux étirés, un nez à peine retroussé et une large bouche charnue.

— Il s'est endormi, j'ai l'impression, avait-elle ri en désignant une des silhouettes allongées à l'autre bout du bassin. C'est toujours comme ça, quand on vient ici. Il nage, et ensuite il dort.

Excellente habitude, songea Boris. Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus. La Chinoise était repartie dans une grande gerbe d'eau chlorée et crawlait maintenant vers l'autre extrémité de la piscine. Il la vit atteindre le bord et se hisser sur le dallage d'une souple traction des bras. Puis, ruisselante, elle gagna le vestiaire. Sans réveiller le mari.

Il la retrouva cinq minutes plus tard, alors qu'elle ressortait des douches. Ils étaient face à face à hauteur de la cabine où Boris avait laissé ses vêtements. En un éclair, il réalisa qu'ils étaient seuls dans le couloir.

Alors, sans préambule, il l'attira vers lui, serrant son corps contre le sien. Il la sentit palpiter comme un oiseau prisonnier. Il eut même l'impression que le ventre de la jeune femme se collait au sien, épousant ses formes,

frottant son mont de Vénus contre la formidable érection qui déformait le maillot de Boris.

Mais elle se dégagea.

— Vous êtes fou ! lâcha-t-elle. Il va arriver !

Il la rattrapa, la serrant contre lui, tout en reculant à l'intérieur de sa cabine dont il avait poussé la porte avec le dos.

— Une autre fois, gémit-elle. Il va vous tuer s'il me voit avec vous !

— Il croira que vous êtes sous la douche, souffla Boris. Et puis vous en avez autant envie que moi.

Ils se retrouvèrent à l'intérieur de sa cabine, essoufflés, moitié riants, moitié paniqués. D'elle-même, elle lui tourna le dos pour rabattre la porte et fermer le loquet. Il ne la laissa pas se retourner et se colla contre elle. Il la sentit qui frémissait au contact de son sexe raide et gonflé entre ses fesses. Elle ne bougeait plus. Silencieuse. Figée. Consentante.

Alors il écarta l'étoffe élastique du maillot noir, découvrant la double rondeur de ses fesses admirables partagées par un sillon profond et sombre. D'elle-même, elle se pencha légèrement en avant, se cambrant pour lui offrir sa croupe. Tout en répétant à voix basse :

— Vous êtes fou !

Il tenait toujours l'échancrure du maillot très écartée et, dans la position où elle était, le renflement des lèvres rouge sombre du sexe de la Chinoise apparut. Il crut effectivement qu'il allait devenir fou.

Il fléchit légèrement des jarrets et commença à la pénétrer. Elle fit « Oh ! » puis donna un léger coup de reins pour qu'il s'engloutisse jusqu'au fond de son ventre.

Il l'avait saisie aux hanches et commençait à la soulever puis à l'abaisser lentement sur son membre. Elle gémissait à voix basse. Il l'aurait besognée ainsi toute la soirée, toute la nuit, toute la vie s'il avait pu.

À un moment, il sentit qu'il allait exploser. Ce fut alors qu'ils entendirent dans le couloir, de l'autre côté de la porte, une voix d'homme qui appelait :

— Shou Wou ? Shou Wou ?

La Chinoise se tétanisa.

— C'est votre nom ? souffla Boris.

Elle fit oui silencieusement sans cesser d'onduler de la croupe, tandis que la voix de l'homme s'éloignait. Boris sentit qu'il ne pourrait plus tenir. Il explosa enfin dans le ventre de la Chinoise, se libérant à longs jets, salué par le grondement de jouissance de la jeune femme.

C'est ainsi que tout avait commencé, quinze jours plus tôt. Le couple venait presque tous les soirs se baigner au *Gymnasium* et Boris s'y rendit également chaque fois que ses obligations lui laissaient un instant libre. Ils refirent l'amour à la sauvette dans sa cabine, exactement comme la première fois. Jusqu'au jour où Shou Wou lui confia, entre deux brasses, que son mari se rendait en province le lendemain et qu'ils pourraient peut-être se voir dans des conditions moins inconfortables. Boris lui donna son adresse rue de Turbigo et Shou Wou débarqua, ponctuelle, à l'heure dite : dix heures du matin.

On était dimanche, un sombre dimanche d'octobre, ravagé de pluie et de vent. Mais les rideaux de velours rouge étaient restés tirés, dans le studio de Boris il faisait délicieusement chaud, et toute la pièce baignait dans l'envoûtante odeur de santal du parfum de la Chinoise.

Que Boris voyait nue, intégralement nue, pour la première fois.

Elle était magnifique, avec sa taille très mince, ses hanches larges et sa croupe étonnamment saillante au-dessus de deux cuisses solides et rondes. Les seins menus en revanche, tout dorés, avec deux pointes dardés bien droit. Mais c'était surtout la mousse sombre de son pubis qui le fascinait, avec ces muqueuses rouges du sexe très apparentes, comme les deux parties d'un fruit mûr grand ouvert dans l'ombre de sa toison. Il se dit qu'il n'aurait pas assez de toute sa journée de dimanche pour se rassasier de cette superbe créature. Surtout que Shou Wou n'entendait pas faire l'amour sur-le-champ. Elle avait apporté une curieuse mallette qu'elle ouvrit après s'être déshabillée.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Boris.

— Je suis masseuse, expliqua-t-elle. Et je suis sûre que, comme tous les Occidentaux, tu es noué. Je vais arranger ça.

Il s'abstint de lui répondre qu'il y avait surtout un endroit précis de sa personne qui était « noué ». Shou Wou extrayait des tas d'objets de sa mallette. De drôles d'instruments. Des sortes de disques en plastique, des fouets équipés de grosses boules en marbre ou en fer, des cylindres hérissés de minuscules clous mobiles, tout un arsenal de trucs et de machins chinois

dont elle expliquait rapidement, au passage, l'utilisation : ça c'était le *huatoki* qui soulage les douleurs cervicales, ça le *taotiki* qui masse le cuir chevelu et la nuque, ça les boules *bao-ding* qu'on doit manipuler dans la paume des mains et qui accélèrent la circulation du sang et l'harmonisation de l'énergie vitale.

— Tourne-toi, commanda-t-elle. À plat ventre.

Elle avait décidé d'attaquer avec les rouleaux *tao Ying,* deux espèces de chapelets avec de gros grains en bois exotique qu'elle commença à faire glisser sur les omoplates et le long de la colonne vertébrale de Boris. Elle les passait en diagonale et c'était un contact plutôt agréable, mais mille fois moins troublant que le souffle de la jeune femme, qu'il sentait penchée au-dessus de lui, toute nue, accroupie sur le lit, et dont l'haleine lui caressait la nuque.

— Cela fait quatre mille ans que les Chinois utilisent le *tao Ying,* fit-elle. Tu vas voir, tes muscles vont se relâcher et la nuit prochaine tu dormiras comme un bébé…

Il n'avait pas envie de dormir. Au bout de dix minutes, il interrompit brusquement la séance et se retourna pour la saisir par les épaules et l'attirer à lui.

— Je n'ai aucun désir de dormir et moi, ça fait quatre mille ans que j'ai envie de te faire l'amour, dit-il doucement.

Il était allongé sur le dos. Elle se laissa chavirer vers lui, lâchant ses rouleaux de bois exotique sur la moquette. Mais elle s'arrêta au dernier moment.

— Moi, fit-elle en riant, ça fait quatre mille ans que j'ai envie de te sucer.

Il aurait été inhumain de l'en empêcher. Il vit la Chinoise glisser le long de lui et se blottir entre ses jambes. Lorsqu'elle fut à la bonne hauteur, il vit une langue très rouge et pointue émerger d'entre ses lèvres et effleurer le long pieu de chair qui palpitait. Il sentit la fraîcheur miraculeuse de sa salive sur lui, et il ferma les paupières. Divinement bien.

— Tu es le premier Blanc dont je suce la… la queue, lui confia-t-elle, les joues brusquement envahies par une rougeur.

Puis, elle ne dit plus rien parce qu'elle l'avait avalé au fond de la fournaise de sa gorge.

Depuis une heure, Shou Wou avait joui plusieurs fois, à en rameuter tout l'immeuble et même le quartier. Boris aussi avait joui. Deux fois. Et il se demandait où il retrouverait la force de faire encore l'amour à la Chinoise. Mais les faits étaient là : il se payait de nouveau une érection pharamineuse, que Shou Wou entretenait avec des soins jaloux : pour faire monter la tension, elle venait de rouler sur le ventre, et elle lui offrait son postérieur fabuleux, au centre duquel saillait le gros fruit mûr de son sexe tout gonflé et comme trempé de rosée.

À genoux sur le lit, dont les ressorts couinaient, il se rapprocha tandis qu'elle s'écarquillait à deux mains pour lui offrir un panorama plongeant sur ses trésors intimes.

En l'enfourchant pour la énième fois, il pensa brusquement au mari jaloux. Non seulement jaloux mais maladroit, probablement. Ou négligent. Depuis une heure, Shou Wou se dépensait comme si elle n'avait pas fait l'amour depuis dix ans.

Quant à Boris, depuis quelques secondes, mains agrippées à la chair souple des hanches de la Chinoise, il s'efforçait d'ignorer l'horrible couinement du téléphone.

C'était un merveilleux dimanche avec une merveilleuse fille qui commençait à mordre les draps et les couvertures sous ses coups de boutoir longs et puissants.

Mais c'était aussi le dimanche d'un flic, et un flic n'a pas le droit de ne pas répondre si le téléphone sonne, même s'il est en train de chevaucher la plus belle fille du monde.

— Merde, fit-il entre ses dents. Qu'ils aillent au diable !

« Ils » ne l'entendaient pas de cette oreille, et la sonnerie du téléphone continuait à cisailler le silence de la chambre.

Je ne réponds pas, décida Boris en accélérant ses coups de boutoir, ce qui déclencha chez Shou Wou un chapelet de gémissements de plaisir.

Et bien entendu, parce qu'il était flic et qu'on n'échappe pas à son destin, il décrocha.

Sans lâcher la croupe de la Chinoise, mais en se demandant quelles nouvelles horreurs, quels nouveaux carnages l'attendaient au bout du fil.

— Boris ?

Il reconnut immédiatement la voix d’Aimé Brichot, Mémé pour les intimes, son coéquipier depuis quinze ans, son seul, son véritable ami, presque son frère.

Et surdoué pour ce qui était de tomber mal.

— C’est du sérieux, Boris, reprit Brichot qui s’excusait déjà. Sans ça, je ne t’aurais pas dérangé…

Boris s’en doutait. Mémé avait sa voix des grandes occasions, une voix qui sentait les affaires tordues, les planques interminables, les coups durs, les pervers et les dingues du revolver, et puis la paperasse à rédiger… l’horrible routine policière à laquelle on est quand même bien content de se soumettre après une affaire, parce que ça veut dire aussi qu’on ne s’est pas trouvé sur la trajectoire d’une balle perdue.

— Il nous tombe sur le dos une sale histoire, à manipuler avec des pincettes, reprit Aimé. Baba[2] veut qu’on s’en occupe personnellement. Et sur-le-champ.

— Tu m’en racontes un peu plus ou tu fais des mystères ? interrogea Boris.

Tout en continuant à honorer avec ardeur le ventre de Shou Wou dont les râles allaient croissant.

Tant et si bien que Brichot finit par comprendre qu’il n’était pas seul.

— Sincèrement désolé de gâcher ton dimanche, murmura-t-il.

— Je ne te surprendrai pas si je te dis que j’ai l’habitude, fit Boris d’une voix hachée, sentant monter sa propre jouissance.

— Écoute, fit Brichot, on perdrait du temps si je t’expliquais maintenant l’affaire. Je pars à l’instant de la maison. Le temps qu’il me faut pour venir, et je te retrouve en bas de chez toi, Okay ?

Ils raccrochèrent ensemble et Boris continua encore de besogner Shou Wou quelques instants.

Puis ce fut l’explosion.

Et elle ne put retenir un cri strident lorsqu’elle sentit, au fond de son ventre, qu’il l’inondait.

Shou Wou était allongée en travers du lit, toute couverte de sueur, cuisses un peu écartées sur le fruit nacré de son sexe.

— Et, bien sûr, tu ne sais pas quand tu reviendras ? interrogea-t-elle en regardant Boris qui achevait de s’habiller.

Il avait enfilé une veste feuille morte, un pantalon gris et il s’emmitouflait maintenant dans une parka kaki à col de cuir.

— Hélas non, fit-il.

Les affaires, dans son métier, on savait quand elles commençaient, on ne savait pas quand elles finissaient.

— Je fais quoi, moi ? demanda la Chinoise en ramenant les couvertures sur sa nudité.

— Je ne peux pas te séquestrer, fit Boris en se penchant pour l’embrasser sur le front.

— Il y a quelque chose que j’ai oublié de te dire, murmura-t-elle.

— Oui ?…

— Mon mari… Il est absent de Paris pour toute la semaine. Alors, si tu veux…

— Alors, si tu veux, tu restes ici, la coupa Boris, fou de joie.

Il était debout contre le lit. Elle allongea le bras pour effleurer l’endroit où son sexe bosselait le pantalon.

— Tu as la plus belle queue du monde, chuchota-t-elle, un peu rouge comme chaque fois qu’elle lâchait des obscénités.

— Tu as eu souvent l’occasion de comparer ? rit-il.

Elle haussa les sourcils.

— Rien qu’avec des Chinois, dit-elle.

Puis elle rabaissa le zip de son pantalon et, sourde à ses protestations, l’engloutit jusqu’au fond de la gorge. Cela dura dix minutes. Jusqu’à ce qu’il se fut déversé dans sa bouche.

— Ça c’était pour que tu aies les couilles vraiment vidées, annonça-t-elle en rougissant de nouveau. Je suis très jalouse, tu sais, je ne veux pas que tu ailles en sauter d’autres…

Elle lui empoigna ce dont elle parlait dans sa très longue et très fine main dorée.

— Je veux l’exclusivité de tout ça pendant une semaine, dit-elle encore.

Boris ferma un instant les yeux sous l’effet de cette caresse. Se disant que c’était une chance que Ghislaine, sa régulière, sa « fiancée » depuis des

années, fût en ce moment à l’autre bout du monde. Il allait pouvoir réserver l’exclusivité de sa personne à la Chinoise.

À moins, bien sûr, que les nécessités de cette nouvelle enquête n’en décident autrement.

CHAPITRE IV



Boris frissonna. La R 20 de fonction pilotée par Aimé Brichot avait un petit problème de chauffage et après la moiteur de son studio transformé en jungle d’amour par la présence de Shou Wou, le vent et la pluie qui giflaient les rues lui avaient fait l’effet d’une douche glacée.

Il alluma une Gallia.

— Et on va où ? demanda-t-il.

Aimé Brichot conduisait à travers un Paris quasiment désert. Il passa une main sur son crâne déplumé.

— Aux Buttes-Chaumont, dit-il. C’est là qu’on nous attend.

Boris regarda la montre sur le tableau de bord : il était onze heures vingt.

— Deux cadavres chez Rick Ruby, siffla Boris entre ses dents. Ça va faire un sacré ramdam dans la presse et à la télé !

— Tu parles ! jeta Aimé en mordillant sa moustache en brosse. Il paraît qu'il y a déjà un début d'émeute devant chez lui !

— Ça te fait quelque chose de voir Ruby en chair et en os ? interrogea Boris en tapotant la cendre de sa cigarette dans le cendrier de bord.

D'un index osseux, Brichot releva ses lunettes de myope sur l'arête de son nez.

— Moi non, dit-il. Mais quand les jumelles m'ont entendu dire à Jeannette que j'allais chez Ruby, elles ont failli s'évanouir. Figure-toi qu'elles voulaient venir avec moi ! Elles ont tous ses disques, elles ont vu tous ses films…

Il désigna du pouce la banquette arrière.

— Elles m'ont forcé à prendre ça. J'ai été obligé de leur promettre de le faire dédicacer par Ruby, sinon je n'aurais jamais eu la paix !

« Ça », c'était le dernier disque de la rock-star, l'idole de Rose et Colette, les deux filles aînées d'Aimé et de Jeannette.

— Tu vas le faire ? sourit Boris.

Aimé haussa les épaules.

— On verra bien, dit-il. De toute façon, elles ne m'auraient jamais laissé partir si je ne leur avais pas promis…

— Dis-moi, je saute du coq à l'âne, mais je ne me souviens plus… Tu m'as dit que les cadavres avaient été retrouvés quand ?…

— Ce matin, très tôt… Ou très tard, c'est comme on veut. Vers six heures du matin à peu près, quand Ruby et sa compagne, qui se prénomme Salomé, sont rentrés chez eux après une soirée chez une certaine…

Il désigna un dossier qui émergeait de la boîte à gants.

— Tout est là-dedans, dit-il.

Brichot avait déjà raconté comment l'affaire leur était tombée sur les bras. Après avoir découvert les cadavres, Ruby avait bien sûr prévenu le commissariat le plus proche, celui du quartier Combat, 10 rue Pradier. Quand les policiers s'étaient aperçus qu'ils enquêtaient chez une vedette nationale, une star de la chanson et du cinéma au domicile de laquelle on venait de découvrir deux morts, un garçon et une fille de dix-sept ans, ils avaient immédiatement ouvert leur parapluie pour se protéger des éclaboussures. C'est-à-dire qu'ils avaient prévenu le commissaire Debord, qui dirigeait le poste de police du quartier. Lequel avait illico téléphoné la

bonne nouvelle au commissaire principal Vaneigen, chef de la troisième division de police judiciaire. Qui, à son tour, avait reniflé le piège à con et décidé de se couvrir derechef. En refilant le bébé à l'inspecteur divisionnaire-chef Dumont, une vieille connaissance à lui, l'adjoint direct du chef d'une des plus grandes brigades du Quai des Orfèvres, la BSP, c'est-à-dire tout simplement la Brigade Mondaine.

Bien qu'à deux doigts de la retraite et plongé, à cette heure de l'aube, dans des rêves où sa passion de la gastronomie jouait un rôle considérable, Dumont était plutôt un rapide, cérébralement parlant. Il avait aussitôt compris qu'il s'agissait d'une affaire de tous les diables, et il n'avait pas hésité à réveiller à son tour le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine. Lequel, en pyjama bleu ciel du plus ravissant effet, dans le salon de son appartement, avait composé le numéro personnel du directeur de la PJ, au premier étage du boulevard du Palais dans l'île de la Cité.

Avec déjà dans l'idée que cette enquête chez une personnalité de premier plan ne pouvait être menée à bien que par ses deux inspecteurs vedettes, ses deux policiers préférés, c'est-à-dire évidemment Boris Corentin et Aimé Brichot, de la section des Affaires recommandées.

Après ce coup de fil, tout alla très vite. À huit heures du matin, dans un bureau du premier étage du 11 rue des Saussaies, près du ministère de l'Intérieur, au terme d'une réunion confidentielle à laquelle participait, bien sûr, Badolini, il fut décidé qu'en effet il n'y avait pas trente-six mille individus capables de retrouver, en un temps record, celui ou ceux qui avaient violé et tué les deux jeunes gens chez Ruby (et émasculé en plus le garçon).

Il n'y en avait que deux.

C'étaient Boris Corentin et Aimé Brichot.

Les spécialistes du déminage des bombes à retardement.

Il ne restait plus qu'à les faire démarrer. Sur les chapeaux de roues comme d'habitude.

Brichot, sapé plus *british* que jamais, depuis les mocassins jusqu'au nœud de cravate club à rayures rouges et noires, regardait rêveusement les rues désertes qui se déroulaient de l'autre côté du pare-brise.

— Sombre dimanche, fit-il. Si j'étais médecin légiste, j'arriverais à la conclusion que Paris est mort.

On ne voyait pas un passant dans les rues. Pas un enfant. Rien. À peine une voiture de temps à autre.

C'est dans cet état d'esprit plutôt funèbre qu'ils arrivèrent à proximité de la rue Botzaris. Ils ralentirent.

Là, c'était loin d'être mort. C'était même très animé. Deux cents ou trois cents fans du chanteur se bousculaient autour de la maison, à l'angle de la rue des Alouettes et de la rue du Tunnel, refoulés à grand-peine par cinq ou six agents en uniforme. Des journalistes aussi se pressaient devant la façade de la maison de Ruby. Un car de TF1 et un car de la 5 obstruaient la moitié de la rue Botzaris.

— Ça commence bien, grinça Brichot.

— Plains-toi, fit Boris. Tu voulais de l'animation, tu en as !

Des éclairs de flashes, au fond du living, plaquèrent de grandes lueurs blanches sur les murs très dépouillés et sur la monstrueuse moto jaune de neuf mètres trente de long qui trônait, là-bas, sur une sorte de podium.

Boris et Aimé se détournèrent. Les corps de Thomas Kinski et d'Éléonore Lazure gisaient là où Ruby les avait trouvés, à l'aube. Tous les deux nus. Et la moquette du living, avait bu depuis longtemps le sang dont le garçon s'était vidé par ses trois blessures, celle à l'oreille gauche, celle du ventre horriblement émasculé et surtout celle de la gorge. Le malheureux avait été presque à moitié décapité. Il avait dû se vider par les carotides en quelques instants.

Boris passa la main sur son front. Il avait vu plus de cadavres que quiconque n'en voit pendant toute sa vie, mais ça lui faisait toujours le même effet. Jamais il ne serait blindé, immunisé, insensibilisé. Jamais le sentiment de l'horreur de la mort ne l'abandonnerait, et c'était sûrement mieux ainsi, ça prouvait qu'il restait humain, malgré cette fréquentation presque quotidienne du crime depuis tant d'années.

Le commissaire principal Vaneigen, chef de la troisième DPJ[3], était grand, roux, environ trente-cinq ans, avec une courte barbe en collier qui lui encadrait le visage. Il était resté sur les lieux pour accueillir en personne les deux inspecteurs de la Brigade Mondaine.

— Éléonore Lazure et Thomas Kinski, murmura-t-il. Tous deux lycéens en terminale au lycée Henri Bergson. Et « fiancés » comme on dit chez les

jeunes de nos jours. J'aime mieux vous dire que lorsqu'il a fallu prévenir leurs parents, ça n'a pas été une partie de plaisir…

Il parlait d'une voix un peu rauque, comme légèrement étranglée.

— Si vous me permettez de vous faire part de mes cogitations, reprit-il…

— Je vous le demande, l'encouragea Boris.

— Eh bien voilà. Rick Ruby, le propriétaire des lieux, avait demandé à Éléonore de venir hier soir garder ses filles, deux gamines de trois et quatre ans dont la chambre se trouve au second étage. Éléonore a l'habitude du baby-sitting, elle en a déjà fait plusieurs fois chez Ruby et tout s'est très bien passé. Elle est arrivée avec son sac plein de livres de classe (il désigna le sac de la jeune fille qui n'avait pas bougé de place depuis la veille au soir, appuyé contre un mur au fond du living), et elle a dit à Ruby qu'elle allait profiter de cette soirée pour travailler. Mais elle a changé d'avis – ou alors elle avait ce projet depuis le début – et elle a fait venir ici son petit ami quand les filles du chanteur ont été endormies. D'après Brocard, le médecin légiste, les deux adolescents semblent avoir fait plusieurs fois l'amour. Dont une fois au moins là-bas, dans ce truc bizarre… Cette pyramide… Mais on en saura plus sur le violeur quand Brocard aura fait des examens approfondis, à l'Institut médico-légal…

La pyramide dont il venait de parler, c'était cette étrange construction conique au milieu de la pièce. À la lueur livide du jour et avec les deux cadavres à côté, ça ressemblait plus à un mausolée qu'à une alcôve.

— Ensuite, reprit-il, le ou les meurtriers sont apparus. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on dirait que le tueur a surgi de là-haut. Des étages… C'est au premier que le garçon a eu l'oreille tranchée, probablement par un rasoir. Il est tombé sur les marches de l'escalier et il a perdu beaucoup de sang. Ensuite, il s'est relevé et il est descendu. Il y a toute une piste sanglante qui descend du premier et qui aboutit au living.

— Le massacre a eu lieu à quelle heure ? interrogea Boris.

— Selon Brocard, vers 1 heure du matin. Mais il sera plus précis quand il aura procédé aux autopsies.

— La fille a été violée ?

Vaneigen hocha la tête.

— Et même probablement sodomisée avant d'être étranglée. Mais elle avait fait d'abord l'amour avec le garçon. Alors, pour ça aussi, il faudra

attendre les autopsies.

Il toussota.

— Le garçon aussi a été violé, reprit-il. Et, d'après Brocard, cette sodomisation a eu lieu *post mortem.*

Aimé Brichot, qui luttait déjà contre la nausée, se sentit envahi par une violente envie de vomir. Il recula de quelques pas.

— S'il y avait deux tueurs et que chacun a violé une des victimes, on le saura aux analyses, fit Boris entre ses dents.

À cet instant, un inspecteur de l'Identité judiciaire se rapprocha d'eux.

Blême.

— On vient de retrouver les testicules du garçon, annonça-t-il d'une voix blanche.

Il ravala sa salive.

— Dans la poubelle de la cuisine.

Boris entendit le bruit d'un violent haut-le-cœur, dans son dos. Il se retourna. Aimé se tenait l'estomac, tentant de réprimer les spasmes qui le secouaient.

Il alla s'adosser à la pyramide.

— Ce n'est rien, fit-il avec effort à Boris, qui se rapprochait. Ça va passer, je suis désolé.

— Ne t'excuse pas, vieux frère, fit Boris. C'est rassurant de penser qu'on a encore des réactions humaines…

Il vira de nouveau vers Vaneigen.

— Pas d'empreintes digitales particulières ?

L'autre soupira.

— Des paquets d'empreintes au contraire. Vous savez, d'après ce que j'ai compris, ici c'est la bringue tous les jours. Ruby a des tas d'amis, un va-et-vient permanent de gens qui arrivent, qui repartent, pas mal de filles surtout, on improvise des fêtes, on fait la java, des amis d'amis amènent des amis à eux, on se mélange et ainsi de suite…

— Je vois le genre, soupira Boris.

Il regarda Vaneigen.

— Au fait, où est Ruby ?

L’autre désigna de l’index les étages.

— Là-haut avec ses petites filles. Plutôt secoué, j’aime mieux vous le dire. Il n’en revient pas qu’elles aient été épargnées par le tueur…

— Elles ne le seront peut-être pas toujours, murmura Corentin entre ses dents.

— Que voulez-vous dire ?

— Que c’est lui qu’on visait, à travers ces deux meurtres, ça crève les yeux. On a voulu l’impressionner en massacrant ces deux malheureux.

Il se secoua.

— Je vais monter le voir, décida-t-il.

CHAPITRE V



Soutenu par Salomé dont les formes sculpturales étaient enveloppées dans un peignoir de soie noire, Rick Ruby descendit lentement les marches vers le palier du premier étage. Dès que Boris était apparu, il avait jugé préférable que l’entretien ne se déroule pas en présence de Maria-Luisa et Maria-Antonietta.

— On ne leur a rien dit, vous comprenez ? Et j’espère bien que ça va continuer. Dieu merci, elles n’ont pas vu les cadavres, et je leur ai interdit

de descendre au rez-de-chaussée.

Au premier étage, il s'arrêta sur le seuil d'une vaste chambre toute tapissée de cuir noir. Le plafond et les murs étaient tendus de cuir noir, et le plancher badigeonné de laque noire. Un grand lit aux montants de bambou noir et aux draps de satin noir trônait au milieu de la pièce. Les seules notes de couleur provenaient, sur des étagères noires, de la fabuleuse collection de cirques miniatures rassemblés par le chanteur. Il y en avait un, surtout, avec deux mille petits personnages et animaux, tous dans des attitudes différentes, même les spectateurs sur les gradins. Il avait été fabriqué en 1930, à Turin, par Frasconi, une sorte de génie italien du jouet métallique peint.

Sur d'autres étagères encastrées dans le mur, derrière le lit, des centaines de vidéocassettes s'alignaient. Trois magnétoscopes surmontés d'écrans de télé étaient placés au pied du lit.

Rick Ruby s'affala sur le grand lit aux draps funèbres et releva un regard vitreux vers l'inspecteur Corentin. Il était habillé comme la veille au soir, mais on avait l'impression qu'il avait dormi dans ses vêtements. Son célèbre bandeau de cuir lui tombait trop bas sur le front, il avait les cheveux en broussaille et les lèvres exsangues. Boris se dit qu'il avait dû boire pas mal depuis la découverte des cadavres. Ou prendre quelque chose. Des cachets, un joint, autre chose encore ?… Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'il était à moitié dans les vapes.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? interrogea-t-il d'une voix vaseuse.

— Savoir tout ce que vous savez, fit Boris. Vous et votre amie, vous avez découvert les corps, n'est-ce pas ?…

— Nous n'étions pas seuls, intervint Salomé, sortant soudain de son silence. Il y avait aussi Eddie.

— Eddie ?

— Le chauffeur. Enfin, il s'appelle Marc-Antoine. Marc-Antoine Nicoulaud. Mais tout le monde l'appelle Eddie. Il est remonté avec nous du parking. En ce moment, il doit dormir. On a tous été secoués, vous savez.

— J'imagine, souffla Boris. Eddie habite ici ?

— Oui, il a une petite chambre au rez-de-chaussée.

Ruby agita l'énorme masse de son corps.

— On a tout dit à l’autre flic, fit-il d’une voix pâteuse. On ne va pas se répéter cent mille fois.

— Je crains bien que si, répliqua Boris. C’est à moi que cette enquête est maintenant confiée, voyez-vous. Nous allons donc reprendre le récit de la soirée dernière depuis le début, je suis désolé de vous importuner.

La rock-star se gratta la tête. Les lèvres tordues par un petit rire d’ivrogne.

— Le flic accrocheur et incorruptible, dit-il. Comme dans les polars américains ! Ça me botte, ça.

— Vous m’en voyez ravi, bougonna Boris.

À ce moment, Brichot apparut dans l’encadrement de la porte. Toujours un peu pâle mais remis d’aplomb par un whisky sifflé discrètement dans la cuisine. Il écouta la suite de l’entretien, c’est-à-dire le récit de Ruby, une véritable bouillie éthylique, malgré les éclaircissements et les corrections apportés, de temps en temps, par Salomé.

On en était arrivé à la soirée chez Anne Moratti, l’amie de Ruby, la dompteuse du cabaret de l*’Étoile Bleue.*

— Vous êtes donc arrivés vers dix heures du soir chez cette Mme Moratti, demanda Boris qui prenait quelques notes. Et vous en êtes repartis vers cinq heures du matin. Qu’avez-vous fait durant tout ce temps ?…

Salomé se cabra.

— Ce n’est pas de Ruby qu’il s’agit, protesta-t-elle, debout devant l’inspecteur Corentin. Il y a deux morts ici, pas chez Anne Moratti, et…

— Je suis désolé d’insister, fit Boris. Chaque détail est important.

— Les policiers ! siffla Salomé. Tous les mêmes !

Un type vient vous voir avec une balle dans le ventre, et tout ce que vous savez faire c’est de lui demander ses papiers d’identité !…

— Et il arrive même qu’ils soient faux, ces papiers, chère madame, compléta Boris. Je sais ce que mes questions peuvent avoir d’exaspérant, mais je suis forcé de vous les poser et j’ai besoin de réponses précises..

Salomé allait ouvrir la bouche lorsque, d’un coup brutal sur son bras droit, Ruby l’arrêta.

— Laisse tomber, lâcha-t-il. On va tout dire à monsieur l’inspecteur puisqu’il veut savoir.

Il se lécha les lèvres qu'il avait toutes sèches, comme fiévreuses.

— On a bu et on a baisé, dit-il. Baisé comme des dingues, monsieur l'inspecteur. Voilà. Vous êtes content ?

Boris hocha la tête.

— Vous faites ce que vous voulez, dit-il. Mais j'ai besoin des noms de ceux qui participaient à cette… à cette fête…

— Parce que vous vous imaginez que je les connais tous ? fit Ruby, son énorme ventre secoué par un rire silencieux. Mais où serait le plaisir si on ne baisait que des gens qu'on connaît ?

— Alors seulement ceux que vous connaissez, fit Boris sèchement.

Un peu exaspéré. Il n'y a rien de pire que d'essayer de tirer les vers du nez d'un alcoolique.

À ce moment, des éclats de voix, en bas, attirèrent l'attention de Brichot, qui redescendit au rez-de-chaussée.

Un petit homme aux cheveux teints, avec un visage si maigre qu'on ne voyait que son immense nez busqué derrière lequel tout le reste disparaissait, était en train de se débattre sous la pression courtoise mais ferme du commissaire principal Vaneigen qui essayait de le repousser vers la sortie.

— Mais puisque je vous dis que je suis Postillon ! s'exclamait le petit homme. Je suis un ami de Ruby ! Son meilleur ami ! J'ai entendu à la radio qu'il était arrivé quelque chose et…

— Que se passe-t-il ? demanda Brichot en parvenant dans le living.

Xavier Postillon, le raconteur d'histoires drôles, se dégagea et se précipita vers le nouveau venu.

— Je suis sûr que vous êtes un policier compréhensif, vous ! s'exclama-t-il. Vous me reconnaissez, hein ? Je suis Xavier Postillon, le célèbre Xavier Postillon ! *Le* Postillon ! Hé ! Vous savez comment on appelle un grain de beauté en Belgique ?

— Non, avoua Brichot, pris au dépourvu.

— Une tumeur au cerveau.

Aimé réfléchit.

— Vous étiez hier à la soirée chez Anne Moratti ?

Le petit brun se redressa.

— Évidemment.

— Et vous êtes un ami de Ruby ?

— Son conseiller moral, se rengorgea Postillon.

Brichot soupira. Un peu fatigué d'être tombé chez des dingues.

— Bon. Alors restez là, fit-il, on va sans doute avoir besoin de vous.

— Ah ! triompha Postillon à l'adresse de Vaneigen.

Il vira vers Brichot.

— Et celle de la fille qui épouse un Grec, vous la connaissez ? reprit-il. La veille du mariage, le père prend sa fille à l'écart et lui dit : « Ton mari est grec, alors si un jour il te demande de te retourner, quand vous faites l'amour, surtout refuse ! » Et vous savez ce qui se passe ensuite ?

— Non et je ne veux pas savoir ! glapit Brichot qui battit en retraite en direction du premier étage, laissant lâchement Vaneigen aux prises avec le rigolo.

Ruby dut s'y reprendre à trois fois pour raccrocher le téléphone sur une table de chevet laquée noire, près du lit, tant il tremblait.

— C'était Barrault, dit-il. L'un des patrons de la RVS.

— La RVS ?

— Ma boîte de disques, précisa Ruby en regardant ses gros doigts boudinés saisis par la tremblote.

Boris enregistra le nom de Barrault et le sigle de la RVS. La liste des gens à voir et à interroger n'arrêtait pas de s'allonger.

Le téléphone grelotta de nouveau.

— Je vais répondre, décida Salomé.

Une minute plus tard elle raccrochait.

— Cette fois, c'était Claude, précisa-t-elle au chanteur.

Elle se retourna vers Boris.

— Claude Martinet. L'impresario de Ruby. Elle aussi est toute retournée, elle voulait savoir ce qui se passe.

— « Elle » ? reprit Boris.

— Oui. Claude Martinet est une femme. Elle s'occupe de Ruby depuis près de dix ans…

Diffusée par toutes les radios, la nouvelle de la découverte des deux cadavres chez Rick Ruby se répandait comme une traînée de poudre.

— Le téléphone ne va plus arrêter de sonner, grogna Ruby. Salomé, branche le répondeur.

— Je vous demande, au contraire, de laisser la ligne ouverte, intervint Boris. Mais si vous voulez, un des inspecteurs ici présents répondra à votre place…

Ruby haussa les épaules. Totalement dépassé par les événements.

— Faites comme il vous plaira, dit-il.

Il passa une main sur ses paupières.

— Les pauvres gosses, reprit-il, songeant aux deux adolescents massacrés… Je crois que je vais en avoir des cauchemars pendant dix ans…

Il regarda Boris. Ses gros yeux globuleux étaient injectés de sang. On avait du mal à imaginer que ce gros bonhomme à silhouette de Bouddha était le même qui faisait crouler des salles entières et pour lequel des dizaines de milliers de fans auraient fait n'importe quoi.

— Il aurait pu s'attaquer à mes filles, dit-il. Vous vous rendez compte ? Mes deux petites filles… C'est elles qui pourraient être mortes à l'heure qu'il est…

Boris hocha la tête. Si les deux fillettes de Ruby n'avaient pas été touchées par le ou les tueurs, il devait y avoir sûrement une raison, et c'est elle qu'il allait lui falloir découvrir. Il avait déjà une petite idée, mais il était trop tôt pour qu'il en fasse part à qui que ce soit…

— Heureusement que leur mère est en Italie, reprit Ruby. La nouvelle ne lui parviendra pas avant un certain temps, ça va me permettre de lui présenter la chose sous un jour rassurant… Sinon, elle reprendrait les petites…

— Leur mère ? répéta Boris, vous voulez dire votre ex-femme ?

— Non, ma femme, corrigea Ruby. Ornella habite Palerme et elle ne quitte jamais la propriété. Notre propriété. Nous sommes toujours mariés et nous n'avons aucune intention de divorcer.

— Je l'ignorais, murmura Boris.

— Mon vrai nom c'est Salieri, reprit le chanteur. Pas Ruby. Ruby, c'est mon nom de frime, mon nom de théâtre. Là-bas, en Sicile, pour tout le monde, je suis Giancarlo. Giancarlo Salieri.

Des larmes d'ivrogne voilèrent soudain son regard.

— Un de ces jours j'irai me retirer là-bas dans mon pays natal. Çà me démange, vous savez, monsieur l'inspecteur, de tout lâcher. J'en ai marre de cette vie de con… Les méga-tournées, les concerts, les films… Toujours gagner plus de fric… Jamais pouvoir s'arrêter. J'en ai encore parlé à Barrault la semaine dernière, mais j'ai bien vu qu'il ne me croyait pas. Il m'a dit que je n'avais pas le droit de décrocher, de laisser tomber mon public comme ça. Des conneries. La vérité, c'est qu'il y a une bonne cinquantaine de gens qui s'engraissent sur mon dos, depuis Barrault et les autres pontes de la RVS jusqu'au batteur de l'orchestre en passant par l'impresario, les producteurs, le service de presse, les studios d'enregistrement et même les fabricants de tee-shirts, de badges et de posters à mon effigie. Si je raccroche les gants, ils se retrouveront tous au chômage le lendemain. La RVS, c'est moi qui la fais vivre. Le jour où j'arrête de chanter, ils sont obligés de virer la moitié du personnel.

Il se mit à souffler comme un phoque.

— Moi, je m'en fous, j'ai fait ma pelote. J'ai des baraques partout dans le monde, du fric placé, de quoi vivre sans rien foutre jusqu'à la fin de mes jours. Alors pourquoi j'irais m'emmerder à continuer à faire le guignol sous les projecteurs ? Vous croyez que c'est une vie ? Au début, oui, ça me faisait marrer, mais il y a longtemps que c'est fini…

Après cette longue tirade, il se tut, tombant brusquement dans une sorte de prostration. Boris, qui avait écouté attentivement, ouvrait la bouche pour dire quelque chose, mais Aimé Brichot le devança.

— D'après les premières constatations, il n'y a aucune effraction ni aux portes ni aux fenêtres. Vous n'avez aucune idée de la façon dont on a pu s'introduire chez vous ?

La question mit du temps à se frayer un chemin à travers le cerveau embrumé de Ruby.

— La… la baby-sitter… Éléonore… Elle a peut-être oublié de refermer la porte, après l'arrivée de son ami ?…

— C'est une hypothèse plausible, approuva Brichot.

Salomé intervint.

— Il y en a une autre. La porte électronique qui conduit au parking s'ouvre avec un code digital qu'au moins trois cents personnes connaissent à Paris… Même si on le change assez souvent. Quand Ruby donne des soirées, la plupart des gens rangent leur voiture au sous-sol. Souvent des types ou des filles que nous ne connaissons même pas d'ailleurs, et qui ont eu le tuyau par des amis d'amis… De fil en aiguille, vous savez, ça doit bien faire deux ou trois mille suspects…

Boris soupira. S'ils étaient obligés de remonter toutes les filières, il allait falloir mobiliser la moitié des inspecteurs du Quai des Orfèvres.

Il replia le calepin sur lequel il avait pris des notes et l'enfouit dans une poche de sa parka.

— Vous ne vous connaissez pas d'ennemis particuliers ? demanda-t-il à Ruby. Quelqu'un avec qui vous auriez eu un différent grave et qui pourrait vous en vouloir ?…

Le chanteur allait répondre lorsque le téléphone sonna de nouveau. Salomé répondit. C'était le bassiste de l'orchestre, Phil Alien. À peine raccroché, le téléphone sonna de nouveau. Brichot se précipita au rez-de-chaussée pour demander à l'un des inspecteurs de Vaneigen de prendre les communications.

— Saloperie de téléphone, grogna Ruby.

Il repensa à la question de Boris.

— Des ennemis, tout le monde en a, dit-il d'une voix lointaine. Mais je ne vois pas… Non… Et puis, ce n'est pas à moi qu'on s'est attaqué… Ces deux mômes… Éléonore et Thomas Kinski… Quel rapport avec moi ?

— C'est précisément ce que j'essaie de comprendre, répondit Boris.

Le téléphone continuait de retentir, mais un inspecteur prenait dorénavant les messages.

— Saloperie de téléphone, répéta Ruby.

Et brusquement, une lueur s'alluma dans ses yeux vitreux.

Il releva le visage.

— Merde, dit-il. J'avais oublié le plus important.

C'était comme un trait de lumière. De sa longue nuit avinée chez Anne Moratti, venait de lui revenir un souvenir capital. Essentiel.

L'appel de l'inconnu qui lui avait parlé de ses deux petites filles et de leur « santé » menacée…

D'une voix précipitée, il se mit à raconter cet épisode à Boris.

— Voilà, fit Ruby lorsqu'il eut terminé. Après ça, j'étais liquéfié de terreur, vous pouvez imaginer. Alors j'ai tout de suite appelé Éléonore à la maison, et je me suis assuré qu'il ne s'était rien passé. Elle m'a répondu que tout allait bien, je me suis donc dit -qu'il s'agissait d'un dingue et que j'avais eu tort de m'affoler.

— Pourquoi ne m'as-tu rien raconté ? intervint Salomé.

— Sur le moment, parce que tu étais en train de te faire mettre en levrette par un type et que je ne voulais pas te déranger, répondit Ruby avec une simplicité toute biblique.

Il se tut un instant. On n'entendit plus que sa respiration d'obèse guetté par les problèmes cardiaques.

— Je n'en ai parlé qu'à Anne, reprit-il. Elle m'a emmené dans sa chambre et, pour me calmer, elle m'a sucé. C'est une suceuse fantastique, monsieur l'inspecteur, la plus formidable que j'aie jamais connue…

Il se tourna vers Salomé.

— À part toi, bien sûr, ajouta-t-il gentiment.

Boris avait rouvert son calepin et pris de nouvelles notes. Il le referma. Son intuition primitive se précisait. On avait massacré les deux jeunes gens, mais c'était Ruby qu'on visait. Comme au billard. On frappe une bille pour que celle-ci aille en frapper une autre et encore une autre.

Boris laissa son regard errer sur la bibliothèque aux cassettes, derrière le lit. Il y en avait toute une rangée qui ne portaient pas de titres. Rien que des dates, des noms de lieux, des adresses.

— Ça, c'est ma petite pornothèque personnelle, monsieur l'inspecteur, fit Ruby qui avait suivi son regard. Des souvenirs de mes meilleures soirées… Quand je serai vieux et rangé des voitures, je me les repasserai en songeant au bon vieux temps…

Boris regarda le chanteur.

— Je serai peut-être obligé de les visionner…

La rock-star éclata d'un rire nerveux.

— Ne vous gênez pas ! Ma vie privée est du domaine public !

Redescendu au rez-de-chaussée, le premier soin de Boris fut d'aller réveiller Eddie, le chauffeur, et de lui poser quelques questions. Puis il s'empressa de délivrer Aimé Brichot des griffes de Postillon, l'infernal raconteur d'histoires drôles, qui l'avait entraîné dans un coin du living et qui ne voulait plus le lâcher. Les cadavres d'Éléonore et de Thomas avaient disparu. On venait de les emporter. Direction : la morgue de la place Mazas.

— Je suis sûr que vous ne connaissez pas celle de la petite fille qui dit à sa maman : « C'est marrant, chaque fois que je donne un bout de brioche au chien, il remue la queue ! » Alors la mère lui dit : « Garde-m'en un peu pour ton père ! »

Brichot gémit.

— Il devrait y avoir une loi contre les comiques ! dit-il à Boris.

— À propos de chien, coassa Xavier Postillon, vous connaissez celle du garagiste qui possède un chien qui fait l'amour comme un dieu ? Une cliente arrive, et…

— Et vous connaissez celle du flic qui vous demande vos papiers d'identité ? le coupa Boris. Elle est excellente celle-là aussi.

Xavier Postillon secoua la tête.

— Vous n'avez aucun sens de l'humour, souffla-t-il. Vous êtes belge ?

— Non, mais je vais vous soigner si vous continuez à nous emmerder, répondit Boris. Alors, ça vient ces papiers ?

À partir de maintenant, tous les proches, tous les amis et relations de Rick Ruby devenaient, à ses yeux, des suspects potentiels.

Dix minutes plus tard, ils émergeaient sur le trottoir de la rue Botzaris. Les quelques questions posées à Postillon n'avaient pas donné grand-chose. Sauf qu'il connaissait bien sûr le code d'entrée du parking souterrain. Comme plusieurs centaines de personnes à Paris. Ils avaient battu en retraite quand il leur avait demandé s'ils savaient « ce qui est raide et dur en entrant, et mou et collant en sortant ». Ils n'avaient pas voulu connaître la réponse.

Sur le trottoir, la meute des journalistes et des fans du chanteur leur apparut comme un bain de fraîcheur.

CHAPITRE VI



Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, installé derrière une grande table Empire, dans son bureau du second étage du 36, quai des Orfèvres, était dans une de ses bonnes périodes. C'est-à-dire qu'il avait, une nouvelle fois, renoncé à ne pas fumer et que son humeur était redevenue parfaitement égale. Pour certaines personnes, il en va de la nicotine comme de la musique, elle adoucit les mœurs.

— Qu'est-ce que c'est bon, monologua-t-il en tirant comme un perdu sur son mégot de Celtique maïs. Dire qu'il y a des crétins, en France, qui veulent imiter les Américains et nous interdire de fumer ! Vous savez que là-bas, aux États-Unis, ils en sont, dans certaines boîtes, à faire analyser les urines de leurs employés pour s'assurer qu'ils ne fument pas chez eux, en cachette. Il paraît qu'il y a même tout un trafic en train de s'organiser d'urines « propres », sans nicotine… Ça s'achète très cher et ça permet de continuer à cloper en toute tranquillité… On vit une époque formidable…

Il bougea un peu des fesses dans son fauteuil, derrière le grand bureau Empire sur lequel traînaient quelques dossiers. Boris et Aimé étaient assis en face de lui et ça leur faisait drôle de se retrouver ici, en cette soirée d'un dimanche d'octobre sinistre et glacial en train de faire des heures

supplémentaires, et de ruminer les éléments d'une affaire beaucoup plus tordue qu'elle n'y paraissait au premier regard.

— Je vous ai interrompu, fit Badolini à l'intention de Corentin. Vous disiez ?

— Qu'il ne s'agit de toute évidence ni d'un crime de rôdeur ni d'un truc de sadique, malgré l'émasculation du malheureux Thomas. On a visé Ruby. On a voulu lui flanquer la trouille. Le coup de fil qu'il a reçu en pleine nuit, chez Anne Moratti, le prouve amplement… Si on avait voulu le frapper personnellement, c'était facile, il suffisait de s'attaquer à ses deux petites filles. Mais justement, on s'en est bien gardé…

Badolini ralluma une Celtique au mégot de la précédente.

— Chantage ? demanda-t-il derrière les premières volutes de fumée.

— Ça en prend le chemin, mais il est encore trop tôt pour l'affirmer, murmura Corentin.

Il montra son coéquipier.

— Aimé et moi sommes allés rendre visite aux parents des deux morts. Je ne vous cacherai pas qu'on a fait des choses plus drôles dans notre existence, monsieur le divisionnaire. Toujours est-il que ça n'a bien sûr rien apporté. Les deux adolescents se fréquentaient depuis à peine un mois, ils s'entendaient bien, ils avaient l'air très amoureux l'un de l'autre et ainsi de suite. Ces deux-là ont trinqué parce qu'on voulait faire du mal à Ruby.

L'inquiéter. Vous pensez bien que lorsqu'on est lycéen et qu'on a dix-sept ans, on n'a pas encore eu le temps de se faire des ennemis capables de vous massacrer de cette façon…

Il secoua la tête.

— Non. Plus j'y pense et plus je suis persuadé qu'on cherche à déstabiliser Ruby. Pourquoi ? Je n'en sais encore rien. Peut-être s'agit-il d'un dingue, d'un paranoïaque qui a fait une fixation sur lui… Les vedettes attirent les cinglés, c'est connu. N'empêche que le ou les assassins appartiennent au cercle des amis du chanteur.

— Et malheureusement Ruby a énormément d'amis, compléta Brichot.

Badolini avança le buste par-dessus le bureau.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit d'un de ses intimes ?

— Pas obligatoirement intime. Une connaissance, tout au moins. Rappelez-vous qu'il n'y a pas eu d'effraction chez Ruby. On est entré sans

rien casser. Soit parce qu'on avait un double des clés de la porte, soit parce qu'on possédait le code permettant de s'introduire dans la maison par le parking souterrain. Je pencherais pour cette seconde hypothèse. J'ai bien examiné les lieux. Par la porte d'entrée, Éléonore et Thomas auraient sûrement entendu quelque chose. Alors que par le parking, on accède au rez-de-chaussée par un escalier qui débouche à l'autre extrémité de la maison, près de la cuisine. Il y a aussi un ascenseur intérieur, mais c'est moins discret. On a donc dû grimper par cet escalier, se faufiler dans le couloir et profiter de ce que les deux tourtereaux se livraient à leurs ébats amoureux pour accéder au premier et au second étage… Et c'est de là qu'on a utilisé une des trois lignes téléphoniques indépendantes pour appeler Ruby, chez Anne Moratti…

— Parce qu'on savait aussi qu'il était là-bas, insista Brichot. Le type qui a fait ça est bien renseigné.

— Ce qui réduit les recherches à l'entourage de Ruby, reprit Boris. Mais réduire est inexact. L'entourage du chanteur se compose de plusieurs centaines de personnes.

Il sourit.

— Vous devriez nous souhaiter bon courage, patron.

Badolini hocha la tête.

— Je vous souhaite du courage et du doigté, murmura-t-il. Tous ces gens appartiennent au show-business et ils peuvent faire une foire de tous les diables si on les brutalise.

Boris joignit les mains et fit craquer ses phalanges.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le divisionnaire, on va avancer comme sur des œufs, on a l'habitude !

Charlie Badolini s'enveloppa d'un nuage de Celtique.

— J'aimerais bien aussi que l'affaire soit résolue, le plus vite possible, grogna-t-il.

Sur des œufs et en quatrième vitesse.

Ça aussi, ils avaient l'habitude…

Le local des Affaires recommandées sentait son air des mauvais jours, avec ces lumières jaunes au-dessus de chaque bureau, la nuit noire comme de l'encre de Chine et criblée de pluie, derrière les vitres, et cette odeur de tabac froid qui stagnait en nappes invisibles sur les tables de Formica, les sièges tubulaires, les téléphones, les étagères, les piles de télex et de journaux qui s'accumulaient.

Boris considéra avec amitié le crâne chauve, les lunettes de myope et la petite moustache en brosse de celui qui était son coéquipier et son ami depuis tant d'années.

— Tu devrais rentrer, dit-il à Aimé Brichot. Je vais faire pareil, d'ailleurs. Le temps de ruminer un peu les éléments du dossier et je m'en vais. On commencera demain matin la tournée des grands-ducs…

Brichot se leva.

— Tu as raison, fit-il, autant prendre des forces avant d'attaquer…

À ce moment, le téléphone sonna sur le bureau de Boris. Il décrocha.

— Inspecteur divisionnaire Boris Corentin ?

— Oui.

— Je suis Claude Martinet, l'impresario de Ruby.

La voix était agréable. Énergique. Celle d'une jeune femme moderne habituée à donner des ordres.

— Je suis ravi de vous entendre, dit Boris. J'avais l'intention de vous rencontrer demain…

— Voulez-vous que nous discutions dès ce soir ? proposa l'impresario. Je viens de passer l'après-midi avec Ruby, il a l'air très éprouvé. D'après ce qu'il m'a dit, vous pensez que c'est lui qu'on visait en tuant ces deux malheureux. Ça l'inquiète beaucoup, et bien entendu, moi aussi. Si vous ne vous trompez pas, c'est même effrayant… Enfin, j'aimerais discuter de tout cela avec vous ; je vous avouerai que je suis un peu affolée, et, si je peux vous fournir des renseignements utiles…

Boris consulta sa montre. Presque vingt et une heures trente.

— Où habitez-vous ? demanda-t-il.

— Dans le Marais, dit-elle, rue du Pas-de-la-Mule. C'est à quelques centaines de mètres de la place de la Bastille.

— Je serai chez vous d'ici vingt minutes. Ça va ?

Elle hésita.

— Laissez-moi quand même prendre une douche, dit-elle en riant. J’ai passé un après-midi assez crevant. Disons dans une heure ? Vingt-deux heures trente ?

Aimé Brichot était en train d’enfiler son loden vert lorsque Boris raccrocha.

— Bon, eh bien je pars tranquille, ironisa-t-il. Je vois que la soirée ne sera pas complètement perdue.

Boris ouvrit les bras.

— Pure calomnie ! s’écria-t-il. Je ne sais même pas à quoi elle ressemble, cette Claude Martinet, et tu m’accuses déjà d’arrière-pensées salaces !…

CHAPITRE VII



Claude Martinet, l’impresario de Ruby, ne ressemblait qu’à elle-même et c’était énorme, ça signifiait qu’elle était belle, très belle. Grande, blonde (un peu trop blonde pour être vraie, pensa quand même Boris), deux grands yeux noirs volontaires, et un corps de femme épanouie, tout en courbes, sous le peignoir de soie rouge dont elle était enveloppée. Son corps respirait

l’odeur de pin du bain parfumé dont elle avait émergé quelques instants plus tôt.

— Ruby ne sait pas que je vous ai appelé, dit-elle en croisant les jambes, ce qui eut pour effet de découvrir une partie de sa cuisse gauche.

Elle ramena pudiquement le pan de son peignoir.

— Je le connais, il va faire l’autruche. Il croit toujours que lorsqu’on ne parle pas des problèmes, ils se résolvent tout seuls… C’est un véritable enfant, vous savez. Il a reçu un coup terrible cette nuit en découvrant les deux cadavres chez lui. Mais maintenant, il va tout faire pour refouler ce souvenir, pour oublier. Surtout, il ne veut pas croire qu’on puisse chercher à lui faire du mal.

Elle l’avait accueilli dans une salle de séjour toute blanche où trônait un canapé de velours blanc, une table basse et quelques chaises. Rien d’autre. Pas de tableaux aux murs. Une minuscule télé posée par terre à côté d’un magnétoscope. Des bûches crépitaient au fond d’une petite cheminée de brique. L’appartement de la jeune femme occupait toute la surface du dernier étage (le sixième) d’un immeuble vénérable de la rue du Pas-de-la-Mule. Le décor n’était ni vraiment luxueux ni vraiment négligé. On sentait que Claude Martinet n’était pas très portée sur ce genre de raffinement.

— Je suis son imprésario, reprit-elle, et j’aime mieux vous dire que c’est un emploi à plein temps ! Ruby a besoin qu’on s’occupe de lui, qu’on le materne.

— Il a cette jeune femme, fit observer Boris. Cette Salomé…

Le regard de l’impresario s’assombrit brusquement.

— Oh ! celle-là, s’il pouvait l’étouffer, une nuit, en lui faisant l’amour, tout le monde serait content !

Boris serra un peu plus fort son verre de J and B où tintaient des glaçons. Il avait un peu de mal à se concentrer parce que la jeune femme croisait et décroisait tout le temps les jambes et que son peignoir glissait sans cesse sur ses cuisses. Il aurait parié tous les millions qu’il ne possédait pas qu’elle était totalement nue sous son peignoir. Et qu’avec un peu de chance cet entretien ne se terminerait pas sans qu’il sache s’il s’agissait ou non d’une fausse blonde.

— Vous n’avez pas l’air d’aimer beaucoup Salomé, murmura-t-il. Pourquoi ?

Du bout de son pied droit, elle balançait nerveusement sa mule en chevreau.

— D'abord, elle s'appelle Salomé comme moi Cléopâtre, dit-elle. En réalité, elle se prénomme Denise. Denise Horta. Figurez-vous que j'ai fait une petite enquête sur elle. C'est mon boulot de surveiller les fréquentations de Ruby. Les stars attirent les escrocs, et quand je peux les détecter à temps, c'est toujours ça de gagné…

— Et qu'avez-vous appris sur elle ?

— Rien de très reluisant. C'est une ancienne loubarde, malgré ses grands airs. Naissance et jeunesse à Sarcelles, dans une famille misérable. Plusieurs fugues à partir de treize ans. Maison de redressement. Vers dix-huit ans, elle s'est mise en ménage avec deux types et ils ont organisé un truc de chantage. Elle draguait des hommes mariés, elle se faisait sauter en pleine nature, ses copains prenaient discrètement des photos et, quelques jours plus tard, elle retournait voir le bonhomme en lui racontant qu'elle était elle-même l'objet d'un chantage : quelqu'un avait pris des photos de leurs ébats et menaçait de les envoyer à son mari si elle ne payait pas… Comme elle n'avait pas l'argent, en général le type réglait l'addition, de peur d'être lui-même la victime des maîtres-chanteurs, et surtout que Bobonne ait vent de ses fredaines… L'entôlage parfait, quoi. L'arnaque cousue main. Jusqu'au jour où elle est tombée sur un client moins timoré que les autres et elle s'est retrouvée en cabane. Elle a fait quelques mois. Ensuite, mystère jusqu'au jour où, au cours d'une fête chez des amis, son chemin a croisé celui de Ruby, il y a cela trois mois. Depuis, ils ne se quittent plus.

Boris avait soigneusement enregistré le récit de Claude Martinet. Bien entendu, dès demain, il vérifierait aux Archives s'il y avait quelque chose sur une certaine Denise Horta.

— Félicitations pour votre efficacité, conclut-il en souriant. Vous feriez un excellent flic…

Elle décroisa et recroisa les jambes.

— N'imaginez pas que j'aie la moindre animosité personnelle envers cette fille. Je ne fais que mon métier, qui consiste à protéger les intérêts de Ruby. À mes yeux, cette… cette Salomé est une menace pour lui…

— Vous lui en avez parlé ?

Elle éclata de rire.

— Bien sûr que non ! Il m'enverrait paître ! Si vous croyez que mon boulot est de tout repos, vous vous trompez. Je suis obligée de protéger Ruby à son insu. Si je lui raconte tout ce que je sais sur Salomé, il est capable de rompre son contrat… Déjà qu'il ne rêve que de ça…

— De quoi ?

— De tout arrêter. De raccrocher. De se mettre en retraite anticipée, quoi…

— En effet, acquiesça Boris. Il m'en a parlé.

Elle se leva du canapé et se pencha, la bouteille de J and B à la main pour remplir de nouveau son verre. Dans l'échancrure du peignoir, Boris aperçut au vol deux très beaux seins, deux globes de chair épanouie. Sa température grimpa d'un seul coup de plusieurs degrés.

— Et qu'est-ce qui l'empêche de mettre ce projet à exécution ? interrogea-t-il. L'argent ? Le respect de ses engagements ? La fidélité au public ? Le goût de la gloire ?

Elle secoua la tête.

— Rien de tout cela. Ruby est maintenant assez riche pour vivre plusieurs existences sans travailler. Pour un gamin né de père inconnu dans le quartier le plus misérable de Palerme, et qui a grandi dans un orphelinat parce que sa mère, qui se prostituait pour l'élever, est morte poignardée par son souteneur, on peut dire que c'est un assez bel exploit. Quant au public, il s'en moque éperdument. De la gloire aussi.

— Alors quoi ?

Elle avala une gorgée de whisky.

— Si vous apparteniez au monde du show-business, monsieur l'inspecteur, vous sauriez que l'on ne quitte pas si facilement le métier. Même si l'on a fait fortune. *Surtout* si l'on a fait fortune.

— Pourquoi surtout ?

— Parce qu'il y a des tas de gens qui vivent grâce à vous, répliqua-t-elle. Et que, si vous décrochez, ils se retrouveront sur le pavé… Vous vous souvenez de Jimmy Hendrix et de Janis Joplin ? Deux rocks-stars américaines des années soixante-dix, mortes toutes deux tragiquement d'overdose.

— Un peu, répondit évasivement Boris.

— Eh bien, ce qui leur est arrivé peut arriver demain à n'importe quelle vedette qui serait tentée de se retirer en pleine gloire…

— Vous voulez dire ?…

— Qu'il ne s'agissait pas d'un accident. Ni pour Hendrix ni pour Joplin. On les a liquidés. Tout le monde sait ça dans le métier, aux États-Unis…

— Qui on ?

— Ils voulaient décrocher, ils en avaient marre de cette vie de fous que mènent toutes les stars du rock, ces tournées qui n'arrêtent jamais, ces voyages, ces galas, cet épuisement nerveux permanent… S'ils avaient pris leur retraite, leurs disques du jour au lendemain auraient cessé de se vendre. Tandis que, comme ça, avec une mort tragique, ils entraient dans la légende… Ils devenaient des héros, des martyrs presque. Résultat : ils ont toujours des fans, et leur maison de disques continue à les débiter comme des petits pains, ils sont devenus des mythes…

Elle avança le buste, s'appuyant des deux coudes contre ses genoux, regardant Boris droit dans les yeux.

— Vous imaginez que des gens comme Hendrix ou Joplin, qui avaient l'habitude de se droguer depuis des années, se seraient trompés dans les doses, comme ça, par accident ? Impossible ! Officiellement, ils sont morts d'overdose. En réalité, on les a liquidés. En triplant au moins les doses. Et probablement après avoir longtemps fait pression sur eux pour les dissuader de se retirer…

— Et vous pensez, continua Boris, que si Ruby persiste et met ses projets à exécution…

Elle fronça les sourcils.

— Je n'accuse personne ! Ce que je sais, c'est qu'il y a des tas de gens pour qui ce serait le désastre. À commencer par la RVS, sa maison de disques.

— Mais vous-même…

Elle hocha la tête.

— En effet. Moi aussi. Sauf que ce que je gagne grâce à Ruby n'est en rien comparable à ce que ramasse la RVS. S'il m'abandonne demain, je ne mettrai pas la clé sous la porte, j'ai d'autres clients, d'autres chanteurs, des tas de comédiens. Et puis, où serait mon bénéfice de le voir disparaître ? Du jour au lendemain, pour moi, la source du fric se tarirait. Tandis qu'à la

RVS, ils continueraient à sortir ses disques. Si Ruby disparaissait tragiquement, ce serait pour eux comme une rente à vie…

Boris regarda la jeune femme. Un peu soufflé. Se rendait-elle bien compte de ce qu'elle disait ? S'apercevait-elle qu'elle était en train de parler à un policier et qu'elle accusait carrément la maison de disques de Ruby d'avoir fait massacrer deux adolescents innocents ?

— Ce sont des accusations graves, fit-il observer entre ses dents.

— Ce ne sont pas des accusations, corrigea aussitôt Claude Martinet. J'ai voulu simplement vous donner un aperçu des véritables mœurs du show-business.

Elle reposa son verre sur la table basse.

— Mais je peux me planter complètement, ajouta-t-elle. La vérité est peut-être beaucoup plus banale… Une vengeance de mari jaloux, par exemple. Ruby est le genre de type qui, lorsqu'il est ivre, se croit permis de peloter les seins ou les fesses de toutes les femmes qui passent à sa portée. Quelquefois ça fait des dégâts, tout le monde n'a pas le sens de l'humour…

Elle consulta brusquement sa montre.

— Onze heures et demie ! s'écria-t-elle. Et moi qui dois me lever à cinq heures pour prendre le Concorde à Roissy ! Oui, je vais passer deux jours à New York. Justement pour organiser la prochaine tournée de Ruby aux États-Unis.

Elle s'arracha du canapé.

— Je suis désolée d'écourter cet entretien, fit-elle encore avec un grand sourire. Mais je ne supporte pas les nuits blanches. Après ça, je suis très mauvaise dans les négociations.

Dans le couloir, près de la porte d'entrée, elle s'arrêta tout près de lui. Ils étaient presque aussi grands l'un que l'autre.

— Mais je suis sûre que nous nous reverrons, ajouta-t-elle d'une voix un peu altérée. Un soir où je n'aurai pas trop d'obligations le lendemain…

Ce qui avait tout l'air d'une invitation à faire plus ample connaissance.

Et comme il ne lui tendait pas la main pour lui dire au revoir, elle avança la bouche et rencontra la sienne. Un instant, ils vibrèrent l'un contre l'autre, mélangeant leurs souffles et leurs salives.

C'est elle qui se détacha la première.

— À très bientôt, murmura-t-elle. Je vais dormir et rêver à notre prochaine rencontre.

CHAPITRE VIII



Boris Corentin suivit machinalement du regard les cinq girls qui quittaient la scène dans un envol de paillettes et de plumes d'autruche multicolores plantées dans cinq ravissants derrières. De maigres applaudissements éclatèrent et les projecteurs se mirent à balayer la scène de la salle par grandes traînées de lumière étincelante.

Il vira de nouveau vers le bar.

— La même chose, commanda-t-il au garçon qui se tenait devant une sextuple rangée de bouteilles.

Whisky pour lui et vodka-orange pour Shou Wou.

La jeune Chinoise était vêtue d'une longue robe portefeuille de couleur blanche, à fines bretelles et dos nu qui mettait merveilleusement en valeur ses épaules rondes, sa chair ambrée et ses seins libres de tout soutien-gorge. La nuit précédente, après son entrevue avec Claude Martinet, Boris n'avait pas été mécontent de la retrouver chez lui, rue de Turbigo, blottie sous les draps et l'attendant. Il l'avait prise avec une ardeur encore décuplée par les

plaisirs que lui avait fait entrevoir l'impresario de Ruby, mais sans lui permettre d'y goûter.

Toute la journée du lendemain avait été consacrée, pour Boris ainsi que pour Aimé Brichot, à rencontrer des amis ou des proches du chanteur. Sans parvenir d'ailleurs à en tirer grand-chose de constructif. Leur seul regret était d'avoir raté Robert Barrault, le patron de la RVS, qui se trouvait en voyage d'affaires à Londres et ne rentrerait à Paris que le lendemain après-midi.

Bien entendu, ce matin, dès son arrivée au Quai des Orfèvres, Boris avait épluché les archives et étudié le passé de Denise Horta, alias Salomé. Effectivement, la prétendue Salomé s'était autrefois trouvée au cœur d'un racket minable, et cela lui avait coûté une condamnation à dix mois de prison dont six avec sursis pour tentative d'extorsion de fonds. Claude Martinet était bien renseignée. N'empêche qu'il s'agissait d'une vieille affaire, que Salomé avait été jugée et qu'elle avait purgé sa peine. Rien ne permettait, pour l'instant, d'affirmer qu'elle était retombée dans ses anciens travers.

Rien ne permettait non plus de penser le contraire…

Vers la fin de la journée, en consultant sa liste des amis et relations de Ruby, Boris était tombé sur le nom d'Anne Moratti, celle chez qui le chanteur avait passé la nuit de ce que les médias appelaient le double crime des Buttes-Chaumont.

Elle se produisait tous les soirs à l'*Etoile Bleue,* un cabaret de la place Blanche, à Pigalle, où elle faisait son numéro de dompteuse.

Boris s'était dit que cela amuserait peut-être Shou Wou de l'accompagner.

Effectivement, la ravissante Chinoise ne se l'était pas fait dire deux fois.

Boris vira de nouveau vers la salle. Bourrée de touristes japonais et allemands en voyages organisés et à qui l'on faisait croire qu'ils découvraient les mystères du *Gay Paris* parce qu'on leur montrait cinq girls aux seins nus avec des plumes multicolores sortant de la raie des fesses. Boris soupira. Il avait connu des ambiances plus excitantes.

Brusquement l'obscurité se fit sur scène. Un seul projecteur, très blanc, tomba sur la silhouette d'un homme d'une quarantaine d'années aux joues creuses, aux grands yeux sombres et à la lèvre supérieure ornée d'une fine

moustache. Vêtu dans le style pingouin : plastron immaculé, queue-de-pie et nœud papillon noir.

Shou Wou battit des mains.

— Un illusionniste ! J'adore les illusionnistes !

Il commença par toute une série de manipulations assez classiques, faisant surgir de partout des foulards, des colombes, des lapins, des balles de tennis, qui se transformaient en cartes à jouer, en chapeaux haut-de-forme ou en guitares.

Puis, toujours dans l'obscurité quasi totale, il découpa des cigarettes à l'aide de ciseaux et les reconstitua ensuite rien qu'en les caressant.

Shou Wou paraissait fascinée.

Boris entoura du bras ses épaules satinées. Sa main, descendant lentement le long de son dos puis s'attardant au creux de ses reins, finit par rencontrer le double rebond de ses fesses dont sa paume épousa avec volupté les rotondités magnifiques.

Elle gigota.

— Arrête ! lâcha-t-elle en riant. Tu me déconcentres !

La croupe de Shou Wou était parfaitement nue sous sa robe blanche. Boris était payé pour le savoir.

Tout à l'heure, dans l'entrée de son studio, rue de Turbigo, lorsqu'il avait débarqué pour la chercher, ils s'étaient retrouvés sans dire un mot dans les bras l'un de l'autre, la Chinoise avait relevé sa robe et arraché son slip. Puis elle s'était enlacée comme une liane à Boris, bras autour de son cou, cuisses ouvertes autour de ses hanches, tandis que ses talons prenaient appui sur ses reins. C'est dans cette position qu'elle s'était empalée sur lui, adossée contre le mur, montant et descendant au gré des coups de boutoir qu'il lui donnait.

Après, elle avait oublié de remettre son slip, il gisait toujours là-bas, recroquevillé sur le parquet de l'entrée tel un trophée abandonné.

Sur la scène, l'illusionniste compliquait maintenant les choses. De nulle part, du noir absolu qui l'enveloppait, venait de surgir une grande poupée, une étrange créature d'environ quatre-vingts centimètres de haut, une poupée représentant une femme, une très jolie femme même, une brune pulpeuse aux longs cheveux noirs et aux grands yeux également noirs. Le visage avait été particulièrement soigné : front large et énergique, nez droit

et légèrement osseux, paupières longues étirées vers les tempes, pommettes saillantes, bouche large dessinant une sorte de moue qui ressemblait à un baiser. Immédiatement, Boris pensa que cette poupée, vêtue d'une robe mauve en satin pailleté, était la réplique fidèle d'une créature réelle.

L'illusionniste engagea la conversation avec le mannequin qu'il tenait étroitement serré contre lui, la main droite passée sous la jupe.

La mâchoire inférieure de la poupée mue par un mécanisme invisible s'agitait chaque fois qu'elle « parlait ».

— C'est bidon tes trucs, disait-elle. Du chiqué ! Tout est truqué !

— Mais non ! protestait l'illusionniste.

— Tu veux que je te le prouve ? le provoqua le mannequin.

— Vas-y.

Eh hop ! Un petit lapin blanc parfaitement vivant jaillit des mains de la poupée.

L'illusionniste joua l'ébahissement.

— Comment tu as fait ?

— Ça, c'est mon secret. Tu ne veux pas me dire tes trucs, je ne te dirai pas les miens !

— Tu n'es pas gentille !

Shou Wou était littéralement hypnotisée. Elle en oubliait la main de Boris, qui continuait à se balader dans le sillon des fesses nues, à travers la mince étoffe de la robe blanche.

— Comment fait-il ? chuchota-t-elle.

— Les tours de magie, je ne sais pas. Mais la poupée, c'est facile : il est ventriloque.

— C'est son ventre qui parle ?

— Pas du tout. On appelle ces types des ventriloques mais en réalité les sons sortent de leur bouche, comme pour tout le monde. Simplement, ils possèdent une technique pour que leurs lèvres restent immobiles lorsque la poupée est censée parler. C'est un problème d'expiration, je crois, il faut laisser sortir le moins d'air possible. En dosant les quantités d'air, on arrive ainsi à obtenir des effets de distance variés. On peut même donner l'illusion que la voix vient de l'autre côté d'une pièce…

— C’est fantastique, haleta la Chinoise en remuant un peu ses fesses parce que les doigts de Boris se faisaient de plus en plus indiscrets…

Sur la scène, la poupée aux longs cheveux noirs continuait à s’amuser à refaire tous les tours de l’illusionniste.

— Qu’est-ce que tu as là ? demanda-t-elle en avançant sa petite main de caoutchouc vers l’oreille droite de l’homme.

D’où sortit, sur l’instant, une petite balle en mousse rouge. Puis un foulard. Puis des cartes à jouer. Puis de nouveau un petit lapin blanc.

Les touristes japonais et allemands, conquis, applaudirent à tout rompre.

Shou Wou battit des mains, enthousiasmée.

— S’il arrive à faire apparaître un éléphant de derrière son oreille, grogna Boris, alors là, il est vraiment très fort.

Le sketch s’acheva dans une querelle homérique entre la poupée et l’illusionniste, chacun accusant l’autre de lui avoir piqué ses trucs. Quelques instants, ils se livrèrent à une surenchère fantastique, faisant apparaître de plus en plus de choses sur scène. Puis, furieux l’un contre l’autre, ils se firent disparaître mutuellement. La poupée se désintégra la première dans un nuage de fumigènes rouges. Elle disparut en crachant une malédiction, et l’homme s’évanouit à son tour dans une colonne de fumigènes bleus et jaunes.

La salle croula sous les applaudissements tandis que la scène plongeait dans les ténèbres.

L’instant d’après, l’homme réapparut. Seul cette fois. Et sur une scène d’où tous les accessoires avaient disparu comme par enchantement.

De derrière le rideau masquant les coulisses apparut un nouveau personnage. Une femme. Une longue brune aux magnifiques cheveux noirs bouclés et vêtue d’une robe mauve en soie pailletée.

La réplique exacte de la poupée.

L’original, plutôt, de la poupée.

La ressemblance était hallucinante.

Surgi de nulle part, un grand coffret laqué or et dressé verticalement sur roulettes apparut sur le devant de la scène. Il était composé de trois sections horizontales comportant chacune une porte. La femme brune s’y installa, l’illusionniste referma les trois portes. Dans celle du haut étaient pratiqués deux hublots par lesquels apparurent le visage et la main gauche de la

femme. Par la porte du milieu, un autre hublot où l'on vit surgir sa main droite. Par l'ouverture de la porte inférieure, enfin, apparut son pied gauche.

Avec des gestes souples et précis, l'illusionniste introduisit deux grandes lames de métal dans le coffret, l'une entre la section supérieure et la section intermédiaire, l'autre entre la section intermédiaire et la section inférieure.

Selon toute logique, la femme était actuellement coupée en trois. Sciée en trois morceaux.

Puis il fit pivoter la section intermédiaire vers la gauche, la détachant des deux autres.

Le tronc de la femme était maintenant séparé de la tête et des jambes !

Et pourtant, son visage, ses mains et son pied gauche apparaissaient toujours aux hublots, mobiles, toujours bien vivants !

Dans la pénombre du bar, une silhouette maigre et nerveuse se rapprocha de Boris et de Shou Wou.

— Pas mal, hein ? coassa le nouveau venu. Truqué, mais bien truqué !

Boris tourna la tête vers lui et reconnut avec horreur Xavier Postillon, le maniaque des histoires drôles.

— Je parie que vous êtes venu pour mon numéro, monsieur l'inspecteur. Si ! Si ! Ne niez pas, j'ai bien vu hier, chez Ruby, que vous étiez conquis. Mais vous n'osiez pas le dire devant les autres policiers ! Alors vous êtes venu en douce vous fendre la gueule à *l'Étoile Bleue* !…

— Vous travaillez ici ? s'étonna Boris.

— Je passe en seconde partie. Après le numéro d'Anne Moratti.

Boris désigna l'illusionniste sur la scène.

— Et lui, qui est-ce ?

— Sam Bosquet. Le mari d'Anne.

— Et elle ? La femme coupée en trois ?

— Anne, bien sûr. D'où débarquez-vous ?

— Je croyais qu'elle était dompteuse.

— Justement. Ils ont monté un numéro qui permet d'enchaîner avec le sien. Vous allez voir…

Ses yeux pétillèrent en apercevant la ravissante Chinoise auprès de Boris.

— Bon Dieu ! lâcha-t-il. On peut dire que vous avez du goût, vous ! Hé, vous savez ce qui est rouge et percé de sept petits trous ?

— Non, et je ne veux pas le savoir, fit nettement Boris.

— Elle, elle a envie, répliqua Postillon en s'approchant de Shou Wou. C'est le pucelage de Blanche-Neige, bien sûr.

La Chinoise recula comme si elle s'était trouvée brusquement devant quelque chose de répugnant, un animal genre putois ou tapir, par exemple.

Sur la scène, l'illusionniste remettait les trois sections de la boîte dans leur position originelle. Puis il retira les lames et Anne Moratti surgit du coffret, aussi belle et intacte que cinq minutes auparavant.

Les applaudissements explosèrent.

— C'est vieux comme mes robes, grinça Postillon. Vous voulez savoir comment c'est fait, le truquage ?

— Non, dit Boris.

— C'est très simple, reprit Postillon, ignorant la réponse du policier. Le public croit que la femme reste droite à l'intérieur de la caisse pendant toute l'opération, mais en réalité elle est tordue sur le côté et elle est de profil par rapport à la salle. L'une des lames lui effleure les seins, mais en vérité…

— Assez ! glapit Boris avec des tentations de meurtre dans les yeux.

— Très bien, fit le comique. Je n'insiste pas.

La scène avait été de nouveau plongée dans le noir. Postillon en profita pour commander au barman un gin-fizz.

— À propos de barman, fit-il ensuite, vous connaissez celle du type qui entre dans un bar et voit, au milieu de la salle, un énorme crocodile ? Le barman s'approche et dit au type : « N'ayez pas peur, vous ne risquez rien. D'ailleurs, je vais vous montrer. » Alors il ouvre sa braguette, il sort son machin et il le place dans la gueule du crocodile. Un quart d'heure se passe, et alors…

La phrase de Postillon s'acheva dans un couinement parce que Boris lui avait saisi le bras et serrait très fort.

— Si vous continuez, je vous étrangle ! jeta-t-il.

De nouveau la lumière inondait la scène, mais à présent d'épais barreaux séparaient celle-ci de la salle.

L'illusionniste était toujours là, seul. Il agita une baguette magique en direction du fond de la scène et un coffre faisant au minimum le double de celui du sketch précédent apparut, lui aussi monté sur roulettes.

Il ouvrit l'un des pans du coffre, dissimulant les barreaux d'une cage. Dans l'ombre, se profila la silhouette impressionnante d'une superbe panthère noire qui allait et venait majestueusement dans son habitacle.

— C'est Théodora, souffla Postillon. La bête préférée d'Anne.

Les spectateurs retenaient leur souffle.

Quand le public eut bien vu la panthère dans sa cage, Sam Bosquet referma le coffre, tapa deux fois dans ses mains, rouvrit le coffre…

Et Anne Moratti en sortit.

Vêtue d'une combinaison de cuir noir qui la moulait comme une seconde peau et la faisait étrangement ressembler à sa panthère…

Celle-ci d'ailleurs n'allait pas tarder à réapparaître. Sam Bosquet fit pivoter la caisse truquée, ouvrit un autre panneau et libéra le fauve, qui bondit sur la scène en rugissant.

Toute la salle applaudit.

Même Xavier Postillon.

— Là, je dois dire que ça me la coupe, lâcha le petit homme. D'accord, il y a un truc. N'empêche qu'à chaque fois Anne reste enfermée plusieurs secondes avec sa panthère dans la cage entre deux manipulations… Même pour cent briques, je refuserais d'être à sa place. Et j'aime mieux vous dire qu'il n'y a pas grand-chose que je refuserais de faire pour cent briques.

Il resta ensuite silencieux pendant tout le numéro d'Anne Moratti, qui jouait avec sa panthère comme s'il s'était agi d'un gros chat, allant jusqu'à se coucher sous elle, à la fin, enserrant les reins du fauve avec ses cuisses, la gueule de l'animal à quelques millimètres de son visage, et remuant les hanches d'avant en arrière comme si elle faisait l'amour.

À peine le numéro terminé, Boris se tourna vers Shou Wou.

— Il faut absolument que je voie Anne Moratti, dit-il. Attends-moi ici, ce ne sera pas long.

— Ne vous inquiétez pas ! lança Postillon avec sa voix de canard. Je reste avec elle, elle ne va pas s'ennuyer ! Au fait, mademoiselle, vous connaissez celle du type qui entre dans un sauna et à qui l'employé de la réception propose une douche avec masseur ?…

CHAPITRE IX



Le restaurant du *Diable Vert,* rue Vieille-du-Temple, s'était vidé peu à peu ; il était minuit et demi et les garçons commençaient à bâiller discrètement en essayant de se dissimuler derrière les énormes bouquets de rhododendrons pourpres qui ornaient cette célèbre brasserie, du quartier du Marais à la décoration très Modern-style. Mais pas question de flancher tant que Rick Ruby et sa bande n'auraient pas décidé de lever le siège. Ruby laissait des chèques d'une ou deux briques à chaque fois. Pour ce prix-là, il aurait pu monter sur une table et faire du strip-tease, ou décider de sodomiser la patronne, le patron n'y aurait pas vu trop d'inconvénients…

Comme d'habitude, entourée de six ou sept courtisans des deux sexes, la rock-star était ivre morte. Les cadavres de bouteilles de pomerol défilaient. Combien ? Huit ? Dix ? On ne savait plus. Beaucoup en tout cas. Le volume de décibels dégagé par la table qu'ils occupaient était impressionnant.

Sous les regards impassibles des serveurs qui en avaient vu d'autres, Ruby soudain se débraguetta, exhibant un énorme machin noueux, chargé de sève et sillonné d'une grosse veine violette qui battait la chamade. La tête de l'engin, littéralement apoplectique, dépassait de la table, à hauteur des assiettes.

— Arrête ! essaya de le retenir Salomé, un peu gênée tout de même.

— Qu'est-ce qu'il y a ? gueula Ruby. Il ne te plaît pas, mon gros truc ? Tu ne disais pas ça tout à l'heure, quand tu l'avais dans la bouche !

Toute la table croula de rire.

— • De toute façon, gueula de nouveau Ruby, elle a besoin de prendre l'air, elle étouffe entre mes couilles et mon nombril !

Brusquement, il aperçut un couple de dîneurs qui quittait précipitamment la brasserie en rasant les murs.

Il jaillit de la banquette.

— Hé ! Madame ! Elle vous plaît, à vous, ma queue ?

La femme, une petite blonde à cheveux courts, très BCBG avec sa robe plissée, son chemisier blanc et son manteau de fourrure noire, tourna un visage effaré vers le Bibendum ivre qui l'avait apostrophée.

— Allons, Catherine, viens, lui jeta son mari, un grand type en loden très cadre supérieur en essayant de l'entraîner.

Ruby saisit la balle au bond.

— Mais non ! Pourquoi tu veux l'emmener ? Laisse-la tranquille, tu vois bien qu'elle a envie de terminer la soirée avec moi, ta femme. Pas vrai, Catherine ?

Ladite Catherine s'empourprait. Muette. Terrorisée. Et visiblement tentée. De plus en plus tentée au fur et à mesure que le mari voulait l'entraîner vers la sortie.

— Allez, Catherine, reprit Ruby en se rasseyant, viens t'asseoir sur ma queue, tu vas voir que ça va te faire du bien !

— Viens, répétait le mari presque suppliant. Tu vois bien que ce mec est ivre !

Les yeux de la femme scintillaient. Elle avait reconnu Ruby depuis des éternités. Une vedette du show-biz ! Un monstre sacré ! Elle fit un pas hésitant en direction de la table où trônait l'énorme chanteur.

— Catherine ! glapit le mari d'une voix désespérée.

— Enfin, Arnauld, ne sois pas ridicule, tu vois bien que ces gens sont très gentils, on peut quand même boire un verre avec eux, non ?

Le mari secoua la tête. Vaincu.

— Ah, tu vois, Arnauld ? gueula Ruby. Elle est plus intelligente que toi, ta femme. C'est d'ailleurs toujours comme ça. Même quand une femme est

très con, elle l'est toujours moins que le plus intelligent des hommes !

Catherine était tout près de lui, à présent. Il l'attrapa par le poignet et l'attira vers la banquette. Elle y atterrit maladroitement, tandis que Salomé s'écartait pour lui faire une place. Ruby voulut qu'elle s'assoie sur ses genoux. Au passage, il releva sa jupe plissée pour que les fesses de la jeune femme entrent en contact avec son membre dont le nez pointait toujours, cramoisi, au niveau de la table.

Le mari avait repéré le manège. Il se précipita en avant.

— Qu'est-ce que vous faites là ? hurla-t-il.

Deux ou trois des amis de Ruby s'étaient levés pour le maîtriser. Eddie, le chauffeur de Rick, s'élança lui aussi et ceintura l'homme qui écumait.

— Je vais la tringler comme je l'ai dit, annonça tranquillement Ruby.

Il fourrageait sous la jupe, gigotant pour se placer.

— Calme-toi, Arnauld. Je ne lui fais pas de mal, à ta Bobonne, je suis juste en train de lui glisser ma queue dans sa chatte toute trempée. Regarde-la, regarde comme elle aime ça !

Les joues de la fille étaient empourprées, sa bouche s'était légèrement entrouverte. Elle lâcha un « ha » de surprise lorsque, après avoir tiré sur le côté l'élastique de son slip, elle le sentit qui l'empalait, bien raide jusqu'au fond du ventre. Des deux mains, elle se cramponna à la table, tandis que son corps se soulevait sous les coups puissants de Ruby.

— Espèce d'ordure !… Je… Je vais te…

Le mari bafouillait, submergé d'horreur. C'était visiblement la première fois qu'il voyait sa femme possédée par un autre homme sous ses yeux. S'il avait eu une arme, il aurait tiré sur Ruby sans hésiter. Mais il n'avait pas d'arme. Et les bras d'acier d'Eddie, le chauffeur, le réduisaient à une impuissance totale.

— Tu vas me rien du tout, glapit Ruby par-dessus l'épaule de sa partenaire. Regarde comme elle prend son pied, ta nénette, regarde comme elle se sent bien avec ma queue dans son joli con ! Ah ! tu regretteras pas ta soirée ! Tout à l'heure, quand tu vas la baiser, tu verras comme elle sera bien préparée ! D'ailleurs…

Il eut un hoquet et s'interrompit. La jeune femme poussa un cri léger, soulevée par un spasme plus violent que les autres, et tout le monde comprit que Ruby jouissait en elle.

— Tu vois, ça y est, fit-il ensuite d'une voix altérée. C'est fini. Tu peux l'emmener, on vous a assez vus tous les deux.

Tandis que le couple battait en retraite sous une bordée de rires, il ajouta pour lui-même en se rebraguettant :

— Un de ces jours, à force de faire des trucs comme ça, je me prendrai une de ces baffes dans la tronche que j'aurai pas volée…

Au troisième sous-sol du parking de la rue de la Verrerie, sous le Bazar de l'Hôtel de Ville, l'électricité ne fonctionnait pas. Eddie eut beau s'énerver cinq minutes sur les interrupteurs qu'il parvenait à rencontrer, dans l'obscurité, impossible de la faire marcher.

— Pourriture de merde ! glapit Ruby qui commençait à dessaouler. Eddie, tu te souviens où tu as mis la tire ?

La tire, ce soir, c'était la Lamborghini, une des quatre somptueuses voitures que possédait Ruby.

— Je crois que c'est par là, indiqua Eddie, montrant une direction vague dans le noir.

À la suite du chauffeur, Ruby et Salomé progressèrent lentement dans les ténèbres, essayant de ne ‘ pas se cogner dans un pilier en ciment ou contre la calandre d'une voiture en stationnement. Les autres convives du dîner s'étaient éparpillés. En quittant le *Diable Vert,* Ruby avait distribué des billets de cinq cents francs à la ronde, et leur sortie s'était effectuée entre deux haies de garçons littéralement cassés en deux par le respect et la reconnaissance.

— La voilà ! jeta enfin Eddie.

Effectivement, au détour d'une allée, ils aperçurent enfin la Lamborghini.

Et ils l'aperçurent parce qu'elle était éclairée. De l'intérieur. Les deux portières avant étaient ouvertes et le plafonnier allumé.

De loin, ça faisait un effet étrange, cette grosse bête racée tout illuminée au milieu de l'obscurité absolue.

Ruby se bloqua net.

— Eddie, tu avais laissé la bagnole comme ça ?

Le chauffeur haussa les épaules.

— Pour qui tu me prends ? Évidemment non, j’avais tout fermé !

Il n’en dit pas davantage. Une explosion formidable, suivie d’un souffle violent, les plaqua tous les trois au sol. Lorsque l’écho de la détonation eut cessé de rouler sous les voûtes du sous-sol, ils se relevèrent lentement. Hagards et couverts de taches de cambouis.

Là-bas, à une centaine de mètres, la merveilleuse Lamborghini n’était plus qu’un tas de tôles tordues, fumantes et noircies.

CHAPITRE X



Boris s’adossa à l’un des murs de la loge. Plissant les paupières.

— Votre numéro est fantastique, s’écria-t-il, sincère.

Anne Moratti, drapée dans un peignoir bleu roi tout maculé de taches de fond de teint, de poudre et de paillettes provenant de multiples maquillages et démaquillages, était assise sur un tabouret, devant une petite coiffeuse où s’alignaient des tubes, des pots de crème, des paquets de coton hydrophile et des flacons.

— Merci, dit-elle. Autrefois, je faisais des trucs avec des lions, des léopards et même un tigre. Mais finalement, je préfère la sobriété. Rien que

Théodora et moi. C'est un peu comme une scène d'amour. D'ailleurs, entre Théodora et moi, c'est une histoire d'amour.

— Je m'en suis rendu compte, souffla Boris.

Ils avaient discuté de Ruby et du double meurtre des Buttes-Chaumont pendant un quart d'heure. C'était Anne surtout qui avait parlé. De sa liaison d'autrefois avec Ruby, vingt ans plus tôt, à l'époque héroïque de l'*Opéra Bouffe,* si bien nommé parce que l'on ne savait jamais si on aurait de quoi bouffer le lendemain. De leur amitié, aussi, qui ne s'était jamais rompue, malgré l'écart grandissant entre la célébrité du chanteur et l'obscurité dans laquelle Anne continuait à végéter, en dépit de la qualité des numéros qu'elle montait.

— Plus personne n'aime le cirque, dit-elle. C'est fini, tout ça. Pour vivre, je suis obligée de me produire devant ces connards de Japs ou d'Allemands, qui se foutent éperdument de mon numéro.

Ils avaient aussi évoqué les soirées assez spéciales organisées par Anne, chez elle. C'est d'ailleurs la jeune femme qui en avait parlé la première. Sans la moindre honte. Entre adultes consentants et dans un endroit privé, personne ne pouvait rien trouver à y redire.

— C'est une vieille habitude qu'on a gardée, Ruby et moi, d'organiser des orgies, de temps en temps, pour garder la forme. On a commencé à l'époque où on était ensemble, et on a continué…

— Et Sam, votre mari ? avait interrogé Boris. Il n'est pas jaloux ?

Elle avait éclaté de rire.

— Sam ? Mais il est pédé comme un phoque, Sam ! Vous ne le saviez pas ? Il ne m'a jamais touchée, il a sa vie de son côté. On s'est mariés, il y a quelques années, parce qu'on devait faire une grande tournée à travers le monde. Comme on s'entendait bien et qu'on faisait une partie de nos numéros respectifs ensemble, on a trouvé plus pratique de se lier officiellement. Mais ça n'a rien changé à nos relations. Sam est, et restera, mon meilleur ami. Rien de plus.

Boris lui avait également posé quelques questions sur l'ascension foudroyante de Ruby, mais Anne n'en savait guère plus que ce que l'on racontait dans la presse sur le chanteur.

— C'est quand la RVS l'a pris en main, quand Barrault, le patron de la boîte, a décidé d'en faire une star, que tout a démarré. Sans Barrault, Ruby

serait resté un artiste de second plan, condamné à ne connaître que des succès d'estime. Barrault a tout reconstruit, sa légende, son look. Il lui a fait chanter d'autres chansons. Il l'a même fait grossir de cinquante kilos pour changer son image ! Et voilà le résultat : Ruby est maintenant une vedette mondialement connue, une sorte de demi-dieu pour ses millions de fans.

Boris avait réfléchi.

— L'avez-vous déjà entendu parler de laisser tomber le métier ?…

Elle avait écarquillé de grands yeux stupéfaits.

— Ruby ? Non, jamais ! Pourquoi il ferait ça ?

Boris avait haussé les épaules.

— Je ne sais pas, il pourrait avoir envie de se retirer, puisqu'il a fait fortune… Après tout, il mène une existence épuisante, non ?

— Mais, c'est la seule qu'il supporte ! s'était écriée Anne. Vous ne l'imaginez pas en train de regarder pousser l'herbe de son jardin, quand même ?

Boris avait changé de conversation, troublé par la contradiction éclatante entre le discours de la dompteuse et celui de l'impresario de Ruby, hier soir. Encore une piste à creuser…

Brusquement, il sursauta.

De l'autre extrémité de la loge, derrière un paravent, s'était élevé un bruit sourd, un souffle suivi d'un grondement.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il d'une voix altérée.

Elle sourit.

— Théodora, bien sûr.

Il ne put s'empêcher d'avaler de travers.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle est là, en liberté, derrière ce truc ?…

Elle éclata de rire.

— Mais non, n'ayez pas peur, d'ailleurs elle est très douce, c'est comme un gros chat… Venez.

Elle avait attrapé la main de Boris. Il nota au vol qu'elle avait la paume brûlante, un peu humide, comme fiévreuse.

Elle écarta le paravent. La panthère noire était effectivement en cage. Une cage d'ailleurs bien fragile d'apparence. De derrière laquelle les yeux

dorés du fauve se posèrent fixement sur Boris. Celui-ci se sentit soudain assez mal à l'aise.

— Vous ne voulez pas la caresser ? proposa Anne en s'accroupissant.

— Merci, fit Boris, je me contenterai de l'admirer de loin.

— Vous avez tort, elle est adorable. Elle vient de Thaïlande, c'est le seul endroit où on trouve des panthères noires. Ailleurs, elles sont mouchetées brun et blanc. Regardez comme elle aime que je la caresse.

Boris s'accroupit aussi, hypnotisé. La main d'Anne passant à travers les barreaux effleura la robe soyeuse du fauve, qui se retourna sur le dos en feulant de plaisir.

— Elle vous aime, constata-t-il d'une voix un peu étranglée.

— *Il* m'aime, corrigea Anne. Panthère est un mot féminin, et celui qui l'a capturée et élevée pendant deux ans l'a baptisée, je ne sais pourquoi, du nom d'une impératrice de Byzance. Mais Théodora est un mâle. Et même un mâle sacrément bien monté. Il a des couilles comme ça. Regardez.

La longue main fine de la dompteuse s'était approchée de l'entrecuisse du fauve, qui se tordait en émettant des ronronnements épouvantables.

— Regardez ça, dit-elle en jouant avec les attributs virils de la bête.

Elle dirigea son regard brusquement voilé vers Boris.

— Vous voulez le voir jouir ?

Boris se releva. De plus en plus mal à l'aise.

— Merci, fit-il. Une autre fois.

Elle l'imita. La panthère, frustrée, lâcha un grognement à en ébranler les fondations de l'*Étoile Bleue.*

— Vous avez raison, dit-elle, rien ne vaut les humains.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, souffla Boris à qui revenait en mémoire la scène d'amour d'Anne, tout à l'heure, sous les projecteurs, avec le fauve.

Une scène d'autant plus troublante qu'il savait maintenant qu'il s'agissait d'un mâle.

— Ne soyez pas si conventionnel ! soupira Anne. Les bêtes et les humains ont plus de choses en commun qu'on ne le croit généralement. Mais je n'ai jamais fait l'amour avec Théodora et je ne le ferai jamais. Les hommes me plaisent trop.

— Merci pour eux, fit Boris.

— Les hommes dans votre genre tout particulièrement, insista Anne en se rapprochant. Les grands bruns musclés de partout, à l'air aussi fort qu'intelligent.

Sans savoir exactement comment, il se retrouva contre elle, tandis que la main de la dompteuse glissait entre leurs deux corps. Il sentit ses doigts qui se posaient sur l'alpaga de son pantalon, au bon endroit. Un flot d'adrénaline se rua dans ses veines. Les ongles d'Anne insistaient, sculptant les contours de plus en plus imposants de l'objet de son intérêt. Puis elle défit le zip de son pantalon, libérant un membre lourd, gonflé de sève au point qu'il paraissait prêt à exploser. Troublé à la pensée que la même main, l'instant d'avant, caressait le sexe de la panthère noire, Boris ferma les yeux tandis que ses propres paumes descendaient le long du dos de la dompteuse, s'arrêtant sous ses fesses tout en relevant du bout des doigts le peignoir sous lequel il avait deviné qu'elle était nue.

Ils se laissèrent glisser sur la moquette de la loge, Anne attirant Boris contre elle. Très vite, elle releva les jambes et noua ses chevilles sur les reins de l'homme. Puis, tandis qu'il la pénétrait, elle se mit à crier, les ongles dans la moquette dont elle arrachait convulsivement des touffes minuscules.

— Éventre-moi ! hurla-t-elle.

La panthère répondit en écho par un feulement. Boris, se souvenant soudain qu'ils avaient un spectateur, s'arrêta.

— Continue ! rugit la dompteuse.

Il se mit à la labourer violemment. Jusqu'à l'instant où, surgissant de la porte entrouverte, une étrange créature fit son apparition dans la loge.

La poupée de Sam, le ventriloque-illusionniste !

Le sosie d'Anne. Sa réplique hallucinante de vérité.

— Oh ! C'est bon ce qu'on me fait ! sembla coasser la poupée avec son étrange voix de canard.

Sam restait invisible derrière l'embrasure de la porte.

— C'est bon ! C'est bon ! Continue ! glapissait toujours le mannequin.

Boris s'arrêta. Ça commençait à faire un peu beaucoup pour son goût.

— Non ! hurla alors la véritable Anne de sa vraie voix de femme affolée de désir. Continue !

— Alors, dis à ton mari de s'en aller, demanda Boris.

— Sam ! cria Anne. Tu m'entends ? Tu n'es pas drôle ! Fous le camp tout de suite ! Ça suffit !

— Dommage, gémit la voix de la poupée, j'allais justement prendre mon pied !

Puis la fausse Anne disparut et la porte de la loge se referma.

Ils étaient de nouveau seuls.

Seuls avec la panthère.

Boris fit un gros effort pour oublier la présence du fauve aux yeux d'or, et, mains cramponnées sous la croupe d'Anne, se mit à entamer au fond de son ventre une chevauchée de plus en plus fantastique.

Boris retrouva Shou Wou, la Chinoise, qui buvait seule accoudée au bar.

— Je veux te revoir, lui avait dit Anne avant qu'il ne la quitte. Je vais bientôt organiser une fête, dans une petite maison que j'ai, près de Rambouillet. Tu viendras ?

Par-dessus sa troisième vodka-orange, la Chinoise dévisageait Boris fixement.

— Tu as dû l'interroger de très près, ta dompteuse, constata-t-elle d'une voix pincée. Elle t'a laissé des paillettes partout. Là, sur la tempe, par exemple. Et aussi dans les cheveux.

Boris régla leurs consommations.

— Viens, dit-il à Shou Wou. On rentre.

— Tu crois que tu vas pouvoir remettre ça si vite ? ironisa la Chinoise.

Boris ne répondit rien. D'ici la rue de Turbigo, avec un peu de chance, ses « accus » seraient de nouveau rechargés à bloc.

CHAPITRE XI



Boris recula, laissant les experts de l'Identité judiciaire faire leur travail. Sous la lumière glauque des rampes qui éclairaient le troisième sous-sol du parking situé sous le BHV de la rue de Rivoli, s'agitaient quatre ou cinq silhouettes. Les hommes de l'Identité judiciaire ratissaient méticuleusement les environs immédiats de ce qui avait été la Lamborghini de Rick Ruby. Il s'agissait de retrouver les moindres fragments de l'engin explosif afin de procéder, ensuite, en laboratoire, à toutes les analyses (chromatographie, analyse minérale, etc.) qui permettraient de déterminer la nature de l'engin.

Aimé Brichot, emmitouflé dans son loden, soufflait dans ses paumes pour les réchauffer. Il était quatre heures du matin, il avait de tout petits yeux derrière ses lunettes de myope, l'appel venu de la PJ une heure plus tôt l'avait arraché à la tiédeur de son lit et à celle des bras de Jeannette et, comble de misère, il faisait un froid de canard dans ce sous-sol.

— Écoute, vieux frère, compatit Boris, tu devrais aller te recoucher, je prends les choses en main à présent.

Lui, c'est aux bras de Shou Wou qu'il avait dû s'arracher, lorsque le téléphone avait retenti dans son studio de la rue de Turbigo. Une Shou Wou furieuse et horriblement frustrée par cette nouvelle séparation.

— Si tu retournes baiser ta dompteuse, je te coupe les couilles avec les dents ! l'avait-elle menacé.

Puis elle avait éclaté de rire en l'empoignant par le bas-ventre tandis qu'il s'extrayait du lit.

— Je dis n'importe quoi, avait-elle repris, mais c'est ta faute. Je ne m'étais jamais encore offert une queue d'un pareil calibre, j'ai envie d'en profiter.

Aimé Brichot continuait à souffler sur ses doigts glacés.

— D'après les premières constatations, indiqua-t-il à Boris, la charge n'était pas très importante. En tout cas pas prévue pour tuer. Du plastic probablement ou un truc dans ce genre. Et sans doute commandée à distance. Le type devait être planqué dans le parking. Il a regardé Ruby, Salomé et le chauffeur approcher, et il a déclenché l'explosion avant qu'ils ne soient trop près de la bagnole.

Boris regarda la carcasse noire de la Lamborghini. Si on avait voulu tuer le chanteur, on n'aurait pas procédé à toute cette mise en scène : l'électricité grillée par court-circuit au troisième sous-sol, et surtout les deux portières avant de la voiture grandes ouvertes, de sorte que le plafonnier illuminait l'intérieur de celle-ci de tous ses feux.

On avait voulu le terroriser, simplement. Le mettre en condition, sans l'atteindre personnellement. Comme l'autre nuit, quand on avait massacré chez lui la baby-sitter et son petit ami.

On cherchait à le paniquer.

Mais pourquoi ?

— Le type qui a fait ça s'y connaît, constata Boris. La voiture de Ruby a été désintégrée mais les autres n'ont rien.

Brichot renifla.

— Oui. J'ai l'impression que quelqu'un en veut énormément à notre ami… Mais de quoi, et dans quel but ?…

Boris remua des épaules sous sa parka.

— C'est ce que je vais essayer de savoir, répliqua-t-il. Je me rends de ce pas chez Ruby.

— Tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne ?

Boris secoua la tête.

— Pas question, dit-il. On n'a pas besoin d'être deux, cette nuit, pour cuisiner Ruby. Toi, tu retournes te coucher en vitesse et moi, je vais aux Buttes-Chaumont.

Ils se séparèrent quelques instants plus tard devant l'Hôtel de Ville. La nuit était glacée, et dans le ciel parfaitement dégagé étincelait une lune blafarde et immense.

Rue Botzaris, dans une des pièces du rez-de-chaussée de sa maison, Rick Ruby était affalé devant un vieux Steinway. Les yeux dans le vague, il plaquait de temps en temps des accords sur le clavier. Puis il s'arrêtait et, d'une main tremblante, s'emparait de la bouteille de J and B posée sur le piano pour s'envoyer une gorgée au goulot. Inutile de dire qu'il était ivre mort et parfaitement incapable d'aligner deux phrases cohérentes.

Cela faisait une demi-heure que ça durait et Boris commençait à en avoir sérieusement par-dessus la tête.

— Quelqu'un veut vous faire craquer, répéta Boris pour la dixième fois. D'abord cette malheureuse Éléonore et son fiancé. Et maintenant la Lamborghini pulvérisée sous vos yeux. Tout cela ressemble aux étapes d'un plan mûrement réfléchi… Mon boulot, c'est de trouver l'identité de votre persécuteur. Vous n'avez vraiment aucune idée de…

Rick Ruby releva lentement la tête. Ses yeux étaient vitreux. Ses joues grises et pâles. Deux grosses gouttes de sueur roulèrent de sa tignasse bouclée, sur le gros bandeau de cuir qui lui ceignait le front.

— Persécuteur… répéta-t-il-comme un idiot. Persécuteur…

Eddie, le chauffeur, assis près de Ruby, se leva. Debout, il était plus grand que Boris d'une bonne tête. Un véritable géant. C'est lui qui avait prévenu la police, juste après l'explosion.

— J'ai essayé de l'empêcher de boire mais c'était impossible, fit-il, navré. Et pourtant, je vous jure que j'ai tout tenté, monsieur l'inspecteur. Il y a une heure, la bouteille était pleine. Et maintenant…

Maintenant, elle était aux trois quarts vide. Ruby l'empoigna de nouveau et en but une gorgée.

À présent, elle était tout à fait vide.

Le chanteur regarda le cadavre de la bouteille d'un air idiot. Il répéta plusieurs fois « merde » entre ses dents, et balança la bouteille à l'autre bout de la pièce où elle alla se fracasser.

— Une autre, commanda-t-il en se tournant vers Eddie.

Celui-ci, désemparé, chercha des yeux le regard de Boris.

— Au point où on en est… marmonna ce dernier.

Quelques secondes plus tard, Eddie revenait avec une nouvelle bouteille. Ruby la déboucha avidement et recommença à boire au goulot.

Boris se leva.

— Je crois que vous avez besoin d'une protection renforcée, lança-t-il au chanteur en se rapprochant.

Ruby parut vaguement comprendre.

— Pas besoin, articula-t-il, j'ai Eddie.

— Sans doute, fit Boris. Mais maintenant ça va devenir sérieux.

— J'ai Eddie.

Entre deux gorgées de whisky absorbées au goulot, la rock-star soufflait comme un phoque. Sa vaste poitrine déformée par l'obésité montait et descendait sous le tee-shirt blanc auréolé de sueur qui la moulait.

— Très bien, dit Boris. Mais je vous aurai prévenu. Les menaces vont devenir de plus en plus pressantes, croyez-moi. On s'en est pris à votre Lamborghini…

— Une voiture de perdue, dix de retrouvées ! bafouilla le chanteur.

— On ne peut malheureusement pas en dire autant pour Éléonore Lazure et Thomas Kinski, répliqua froidement Boris.

Il y eut un silence. La tête du chanteur tomba sur sa poitrine. Pendant une minute, Boris crut qu'il dormait.

Puis il releva lentement la tête.

— C'est vrai, dit-il enfin. Je suis un salaud. Excusez-moi. Un salaud et un con.

Il s'empara de nouveau de la bouteille et but. Quelques gouttes de whisky tombèrent sur son teeshirt.

— Un salaud et un con qui a peur, reprit-il. Et quand j'ai peur, je bois pour oublier que j'ai peur…

Il regarda la bouteille en grimaçant.

— Et maintenant, je suis complètement saoul, continua-t-il. Tellement saoul que je n'ai même plus envie de boire !…

D'un geste étonnamment vif pour son état, il envoya la seconde bouteille rejoindre la première. Comme elle était presque pleine, une formidable gerbe de liquide ambré se mêla aux éclats de verre.

— De quoi avez-vous peur ? insista Boris. De qui ?

Ruby ouvrit les bras.

— Franchement, je ne sais pas… Je ne vois personne qui…

— Vous avez confié à beaucoup de gens votre envie de décrocher, d'arrêter les tournées, tout ça ?…

Il y eut de nouveau un long silence. Ruby avait fermé les yeux. Ou il réfléchissait ou alors il dormait, comme ça, assis devant le vieux Steinway désaccordé.

— Non, dit-il enfin. À Barrault, bien sûr. À Claude aussi, mon imprésario… C'est tout…

— Que vous ont-ils répondu ?

— Que j'étais cinglé… Que ça ne se fait pas… Surtout comme ça, en pleine gloire… Des conneries… quoi.

— Et puis ?

— Et puis c'est tout.

— Qu'allez-vous faire ?

— J'ai encore un gala, la semaine prochaine, au Palais des Congrès. Un truc de… Un concert dont les bénéfices iront… iront au… à la recherche contre le sida… Ensuite, j'ai prévenu Barrault que… que je voulais annuler mes engagements, les tournées prévues, les contrats, tout…

Boris alluma une Gallia.

— Vous n'avez jamais pensé qu'il pourrait y avoir des résistances… Qu'on pourrait essayer de vous faire changer d'avis ? Une pareille décision n'engage pas que vous…

Ruby haussa les épaules.

— Si je ne veux plus chanter, on ne va quand même pas me forcer !

Boris le regarda.

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-il à mi-voix.

Il y eut un long silence. Impossible de savoir si Ruby l'avait entendu, ou s'il ne dormait pas les yeux grands ouverts.

Puis il bougea.

— Monsieur l'inspecteur, articula-t-il avec difficulté, j'aimerais mieux qu'on ne parle pas de l'histoire de ma bagnole dans la presse… Vous pouvez faire ça pour moi ?…

— J’essaierai, répondit Boris. Si toutefois ce n’est pas déjà trop tard. Mais vous ne m’avez pas répondu. Vous ne croyez pas que…

Il s’arrêta parce que Ruby venait de tomber carrément par terre. Etalé de tout son long. Boris et Eddie se précipitèrent. Le chanteur était plongé dans un véritable coma éthylique.

— Je n’ai plus qu’à le monter dans sa chambre, soupira le chauffeur.

— Je vais vous aider, proposa Boris.

Même à deux, en soutenant l’obèse chacun sous un bras, il leur fallut près de cinq minutes pour le faire grimper au premier étage. Devant la porte de l’une des chambres, Eddie frappa.

— Salomé ?

Quelques instants plus tard la porte s’ouvrait.

La blonde compagne du chanteur se tenait dans l’encadrement, parfaitement, totalement nue.

À part un très joli collier de perles qui descendait entre ses deux seins.

Magnifique. Bien droite. Cambrant son opulente poitrine aux tétons roses et longs comme des pouces. Les mains aux hanches, exhibant sans la moindre gêne devant les deux hommes l’épaisse toison châtain clair qui bouclait en triangle au bas de son ventre.

— Il a son compte ? interrogea-t-elle en regardant Ruby.

— J’ai l’impression, grogna Boris qui avait du mal à se forcer à regarder ailleurs.

Ils traînèrent l’énorme chanteur inanimé jusqu’au lit, le hissèrent péniblement au milieu des draps de soie noire.

— Voilà, fit Boris en regagnant le palier. Maintenant il va cuver, il en a besoin.

Avec des gestes d’une délicatesse étonnante, presque « maternelle », Eddie ramenait les draps et les couvertures sur l’énorme corps de son patron. Puis il quitta la pièce.

Salomé, toujours dans le plus simple appareil, avait raccompagné Boris sur le seuil de la chambre.

— J’espère que ma tenue ne vous choque pas, monsieur l’inspecteur ? interrogea-t-elle avec un petit sourire ironique.

Boris lui rendit son sourire.

— Pas le moins du monde.

— Ici, tout le monde circule à poil les trois quarts du temps, reprit-elle. Ruby, Eddie, moi, les amis de passage… À force de se mélanger, vous savez, on n'a plus tellement de secrets les uns pour les autres…

Boris la regarda, essayant de maintenir son regard au niveau des yeux de la jeune femme.

— Qu'est-ce que vous pensez, vous, de l'envie de Ruby de tout laisser tomber ?

Elle parut surprise de cette question. Puis, après un silence pensif :

— Ce n'est pas moi qui l'en empêcherai, dit-elle.

— Mais d'autres pourraient être tentés de le faire ? interrogea Boris.

Elle réfléchit de nouveau.

— Je ne sais pas… Ce qui est certain, c'est que ce ne sera pas aussi facile que Ruby l'imagine.

Machinalement, elle se caressa les seins. Boris sentit tout à coup le sang jouer au tam-tam contre ses tempes.

— C'est un gosse, vous savez. Quand il veut quelque chose, il croit que le monde entier va se plier à ses désirs. C'est souvent le cas d'ailleurs, en ce qui le concerne. Mais pas toujours.

— Vous pensez qu'il pourrait être victime d'un chantage ?

Elle hocha la tête.

— Je ne sais pas, monsieur l'inspecteur. Mais j'aimerais bien savoir.

Une main sur la rampe du grand escalier, Boris se bloqua.

— Salomé, ce n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas ? demanda-t-il soudain.

Elle le regarda, bien droit dans les yeux.

— Vous êtes mieux placé que personne pour savoir que je m'appelle en réalité Denise Horta et que j'ai fait quatre mois de prison pour tentative d'extorsion de fonds. J'étais jeune et bête, et j'avais vu trop de mauvais polars à la télé. Bien entendu, Ruby sait tout de mon passé, je le lui ai raconté de long en large quand je l'ai rencontré. C'est tout ce que vous voulez savoir, monsieur l'inspecteur ?

— Pour le moment, oui, souffla Boris.

D’autant plus pressé de battre en retraite qu’il avait un mal fou à détacher son regard du buisson de poils blonds qui bouclait entre les cuisses puissantes de la jeune femme.

Dans la vie de flic, il y avait parfois de durs moments.

CHAPITRE XII



Boris Corentin s’était au moins trompé sur un point. Il avait mésestimé les capacités de récupération de Rick Ruby, même après une cuite comme celle de cette nuit. Deux heures après être tombé dans le coma, le chanteur émergea brusquement d’un sommeil lourd et sans rêves. Quelques instants, il resta allongé sur le dos, la bouche amère, oppressé par un mal de tête lancinant. Les images de la soirée précédente se réorganisaient peu à peu dans son esprit. Il revit la Lamborghini en train d’exploser dans une formidable lueur jaune d’apocalypse au milieu des ténèbres du parking.

On était en train d’essayer de le rendre fou.

« On »…

Mais qui ?

Il revit aussi les deux cadavres des jeunes gens l’autre nuit, sur la moquette du living. Surtout celui du garçon, abominablement mutilé.

Il se mit à grelotter sous ses draps de soie noire.

Quelqu'un cherchait à le terroriser.

C'était comme une bête inconnue et invisible qui aurait tourné autour de lui, lentement, silencieusement, traçant méthodiquement des cercles de plus en plus étroits.

Des cercles de destruction et de sang.

Des cercles de crime.

Qui ?

Qui ?…

Les rideaux des trois fenêtres de la grande chambre à coucher, toute tapissée de cuir noir, n'avaient pas été fermés, la veille au soir. Une aube livide, couleur d'eau sale, glissait le long des vitres. En se tournant sur les coudes, Ruby savait qu'il aurait pu apercevoir les ramures dénudées des arbres des Buttes-Chaumont, encore baignées par la nuit.

Qui voulait le rendre fou ?

Qui essayait de le paniquer jusqu'à ce qu'il demande grâce et soit prêt à accepter n'importe quoi, n'importe quelles exigences ?

Dans la pénombre, en face de lui, sur les étagères laquées noires, les centaines de petits personnages métalliques peints de ses cirques miniatures étincelaient, seules notes de couleurs dans cette symphonie de noir.

Il se secoua, essayant de chasser les mille pensées qui le torturaient.

Il fit basculer son corps énorme vers le milieu du lit. Il n'avait plus envie de dormir. Près de lui, Salomé respirait doucement dans son sommeil. Il écarta les draps, découvrant la magnifique silhouette de la jeune femme allongée à plat ventre, nue, les deux bras enserrant l'un des oreillers, les jambes largement écartées.

Une vague de désir violent le fit rouler sur elle. Il se laissa tomber sans ménagements sur sa compagne qui gémit sous le poids puis, se réveillant parce qu'elle étouffait, protesta.

— Arrête ! Laisse-moi dormir !

Mais Ruby, le sang aux tempes, ne se possédait plus. Des genoux, il écarta encore les jambes de Salomé, puis, à deux mains, empoigna ses fesses rebondies qu'il ouvrit comme les deux moitiés d'un fruit. Il glissa les doigts dans le sillon sombre qui partageait sa croupe, joua un instant entre

les lèvres de son sexe, puis remonta, caressant du pouce l'anneau souple et musclé de ses reins dont il avait décidé de s'emparer.

Il sentit que la jeune femme frissonnait parce qu'elle venait de comprendre son projet. Il enfonça son pouce profondément dans son anus. Elle cria, mais il savait qu'elle ne protesterait pas, elle aimait qu'il la sodomise. Souvent c'était elle, d'ailleurs, qui le lui demandait.

— Je vais te défoncer le cul, lui souffla-t-il à l'oreille, rien que pour le plaisir de s'entendre prononcer ces mots.

Il se souleva un peu sur les genoux et les coudes pour contempler sa superbe croupe blanche épanouie sous sa taille mince et ses reins bien creusés. C'était un spectacle fascinant. Puis il se prit à pleine main et se guida vers l'œil palpitant de son orifice le plus étroit. Elle eut un gémissement lorsqu'elle le sentit peser à cet endroit. Mais d'elle-même, elle creusa encore les reins et ouvrit davantage les cuisses pour mieux s'offrir. Abaissant le regard, il vit son membre se recourber un peu contre l'entrée musculeuses qu'il tentait de pénétrer. Il ahana, poussant des hanches en avant. Puis les muscles de Salomé cédèrent, l'extrémité du membre s'engloutit, et le reste fut littéralement mangé par la croupe de la jeune femme, secouée de soubresauts.

Elle-même se souleva sur les coudes et les genoux pour qu'il la pénètre encore plus profondément. Maintenant, elle donnait de formidables coups de reins, allant de plus en plus vite à sa rencontre, le voulant encore plus loin en elle, le pompant, l'aspirant littéralement.

Lorsqu'elle sentit qu'il allait jouir, elle passa la main droite entre ses cuisses pour attraper les boules de ses testicules et les pressa, les plaqua contre les lèvres de son propre sexe comme si elle avait essayé de les y engloutir.

L'instant d'après, il se déversait torrentiellement en elle.

Nus tous les deux, enlacés au milieu du lit, couverts de sueur, ils reprenaient haleine lorsque le téléphone sonna.

Le premier réflexe de Ruby fut de regarder le réveil à son chevet. Six heures et demie du matin. Qui pouvait appeler à une heure pareille ?

Il roula sur lui-même à la recherche du combiné, mais ce dernier se trouvait assez loin du lit, posé par terre, presque au milieu de la pièce.

Il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour s'extraire du lit. Il atterrit lourdement sur le plancher et tituba vers l'appareil.

À peine l'eut-il décroché qu'à l'autre bout du fil on raccrochait.

— Connerie de merde ! grinça-t-il.

Il revenait vers le lit en oscillant avec des grâces d'éléphant lorsque la sonnerie s'éleva de nouveau. Il se précipita sur le combiné.

— Allô ? gueula-t-il.

— Rick Ruby ?

Instantanément, il reconnut la voix qui lui avait parlé, l'autre nuit, pendant l'orgie chez Anne Moratti.

— Rick Ruby ? répéta l'homme au bout du fil.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? grogna le chanteur.

— On arrête ou on continue ? demanda la voix.

Rauque et basse. Essoufflée aussi, comme celle d'un grand fumeur.

— On arrête quoi ? On continue quoi ? glapit Ruby.

— Les dégâts, laissa tomber la voix.

— Qu'est-ce que vous voulez ? explosa le chanteur. Bordel de nom de Dieu ! Mais qui êtes-vous ?

Salomé était près de lui, elle s'était emparée de l'écouteur.

— On a été gentils, tu sais, reprit la voix. On aurait pu s'attaquer à tes filles, c'était facile…

— Qu'est-ce que vous voulez ? hurla Ruby, proche de l'hystérie.

— Tu le sauras, en temps voulu.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait ? gueula encore le chanteur. Merde ! Je vais vous écraser comme des cafards ! Je vais…

— Tu ne vas rien faire du tout. On va continuer encore un peu à te mettre en condition. Ce qu'on veut, c'est que tu comprennes qu'on peut te frapper partout, à n'importe quel moment, n'importe où…

Il y eut un bref silence.

— Tu vois le truc, sur l'étagère, derrière toi ? Oui, le truc bleu, la fille montée sur un cheval…

Hagards, Ruby et Salomé s'étaient retournés. Le « truc » en question, c'était un jouet magnifique en métal découpé représentant Zéphora, une

célèbre écuyère de cirque. En tutu bleu, elle était debout sur l'échine d'un superbe cheval blanc, au milieu d'une minuscule piste autour de laquelle gambadaient cinq ou six clowns brandissant des instruments de musique.

— Tu le vois bien ? Alors regarde !

L'instant d'après, les vitres d'une des fenêtres volaient en éclats.

Et l'écuyère en métal découpé, sur l'étagère, se retrouva pulvérisée.

Affolés, le chanteur et son amie s'étaient précipités à terre. Ruby avait lâché le téléphone. Les vitres d'une autre fenêtre explosèrent. Cette fois, trois figurines rouges et bleues, des funambules, se retrouvèrent déchiquetées.

L'énorme corps cellulitique de Ruby, plaqué contre le sol, tremblait comme une feuille. Couchée contre lui, Salomé avait, d'instinct, enfoui son visage dans ses bras.

Un nouveau claquement explosa, assez lointain, immédiatement suivi d'un nouveau fracas de vitres brisées. Ruby entendit distinctement le projectile qui sifflait au-dessus d'eux. Quelques nouveaux personnages de l'un de ses cirques ultra précieux furent détruits.

Il y eut une quatrième détonation. La balle alla décapiter une otarie en métal découpé, qui, à la pointe de son museau, tenait en équilibre un gros ballon multicolore.

Puis ce fut le silence. Plus rien pendant de longues minutes. Ni Ruby ni Salomé n'osaient bouger. Le chanteur entendit grésiller la voix de l'inconnu au téléphone. Il rampa pour récupérer le récepteur.

— À très bientôt ! lâcha son correspondant avant de raccrocher.

Partagé entre la rage et la terreur, Ruby se releva pesamment. Son cœur cognait à toute allure contre ses côtes. Dans la chambre, c'était un spectacle de désolation, un véritable carnage. Mais ce n'était pas ça qui le préoccupait. Ceux qui le persécutaient étaient décidés à aller jusqu'au bout, dans un but qu'il ignorait encore. Mais ce qu'il savait c'est qu'ils n'hésiteraient plus à employer les grands moyens. Aucun de ses proches ne serait plus en sécurité nulle part, tant qu'on ne les aurait pas mis hors d'état de nuire.

Il fallait qu'il trouve au plus vite un moyen de cacher Maria-Luisa et Maria-Antonietta, ses deux petites filles.

Quelque part, la mort était à l'affût et elle ne le lâcherait plus.

Son riot-gun High Standard à huit coups au bout du poing droit, Jules Lafayette se laissa souplement retomber à terre. Ses Adidas foulèrent avec un bruit mat l'herbe humide de la rosée de la nuit. Il n'était pas mécontent d'en avoir fini avec cette phase délicate de l'opération.

Pendant des heures, au milieu du parc des Buttes-Chaumont, grimpé sur un pin noir d'Autriche, calé entre deux branches formant fourche, il avait attendu la naissance du jour. Avec lui, tout un matériel sophistiqué. Le riot-gun à infrarouges, bien sûr, mais aussi une mallette comprenant un téléphone portable Simonsen, un appareil avec lequel on pouvait appeler de n'importe où, n'importe quel numéro. Indispensable pour flanquer de nouvelles paniques chez Rick Ruby.

Un grand sourire découvrit ses dents éclatantes. Ça, pour avoir eu la trouille, il avait eu la trouille, le célèbre Ruby ! Ce gros tas s'était aplati par terre sous les balles, il avait tremblé, il avait fait sous lui ! Quel merveilleux spectacle ! Jules Lafayette passa la langue sur ses lèvres épaisses, revivant par le souvenir ce moment divin. Difficile d'imaginer que c'était le même Ruby, celui que ses fans connaissaient, porté en triomphe, couvert de gloire, gavé d'applaudissements, exultant sous les projecteurs de toutes les scènes du monde !… Quelle revanche formidable ! Quelle vengeance délicieuse ! Lafayette s'arrêta brusquement au carrefour de la rue Botzaris et de la rue Simon-Bolivar. Au-dessus de lui, le ciel pâlissait, de très légers nuages roses montaient derrière les arbres des Buttes-Chaumont. Lentement, Paris s'animait, la lueur des réverbères se noyait dans le jour grandissant. Quelques voitures, ici ou là, démarraient. On entendait des conducteurs s'énerver sur des starters récalcitrants. Un patron de bistrot, rue Manin, relevait le rideau de fer de son établissement.

— Si tu l'avais vu, Juliette ! s'écria brusquement le Noir à haute voix. Il en pissait dans son froc, Rick Ruby !

Cela lui arrivait de plus en plus souvent de s'adresser ainsi à Juliette, sa sœur morte en Guadeloupe à dix-huit ans, moins de trois ans auparavant. Et dans des conditions qui n'avaient jamais été réellement éclaircies. Tout ce que son frère savait c'est qu'elle avait été retrouvée, à l'aube d'une soirée très arrosée, flottant à la surface de la piscine d'une des propriétés les plus luxueuses de Gosier, le quartier ultrachic de Pointe-à-Pitre !

L’enquête avait été bâclée. La police avait conclu à une noyade accidentelle et l’affaire avait été classée en huit jours.

Pour une simple et unique raison : la propriété où avait eu lieu l’« accident » appartenait à une personnalité très en vue de l’île.

Une célébrité internationale.

Rick Ruby en personne.

Certes, ce dernier n’était peut-être pas directement responsable du décès de la jeune fille. D’après ce qu’on chuchotait sur l’île, l’un des amis de Ruby adorait, lorsqu’il était ivre, faire l’amour dans la piscine en maintenant la tête de sa partenaire sous l’eau jusqu’à suffocation, parce que, prétendait-il, cela avait des conséquences intéressantes sur les contractions du vagin de cette dernière.

C’est probablement ce qui était arrivé avec Juliette, la sœur de Jules Lafayette. Seulement, la brute était allée un peu trop loin, cette nuit-là, et quand il s’en était aperçu, il était trop tard. La malheureuse était déjà morte. Noyée.

Depuis trois ans, Jules Lafayette portait en lui le désir de se venger de Rick Ruby, l’homme à qui appartenait la propriété où sa sœur avait trouvé la mort. Longtemps, patiemment, il avait tissé sa toile. Débarqué en métropole six mois plus tôt, il avait noué des relations amicales avec certains amis de la rock-star. C’est facile de se lier dans les boîtes de nuit avec les gens du show-biz, surtout quand ils ont un coup dans le nez. Et puis, avec ses cheveux blonds décolorés (mais toujours crépus), encadrant un visage couleur d’ébène, Lafayette ne passait pas inaperçu. Très vite, il était devenu un personnage, une personnalité du monde de la nuit. Une star dans son genre, dans l’univers des boîtes de nuit. À force de le voir partout, avec sa fantastique tignasse blonde qui l’avait fait surnommer Tête d’or, on s’était persuadé qu’on le connaissait depuis toujours, donc qu’il était connu. Que c’était une vedette. Personne ne savait au juste comment, et surtout de quoi, il vivait. Certaines nuits, il débarquait dans les boîtes à la mode avec au bras une ou deux cover-girls longues de deux mètres dix. D’autres fois, on apprenait qu’il était du dernier bien avec un « vidéaste », un publicitaire ou un programmateur connus pour leur goût des « amitiés particulières ». Plusieurs fois, il avait organisé des fêtes coûteuses dans une boîte proche du rond-point des Champs-Élysées. Personne ne savait qu’il s’agissait en

réalité de soirées organisées par le patron de la boîte elle-même pour qui Tête d'or amenait des clients et des filles…

L'envers du décor était moins brillant. Il squattait l'appartement presque toujours vide d'un Américain vivant à Los Angeles. Un quatre pièces assez luxueux de l'avenue des Ternes, mais dont l'électricité était coupée. À force de découverts à sa banque, il était interdit de chéquier. Pour survivre, il *dealait* par-ci par-là, bien sûr, mais ça ne l'empêchait pas de crever la dalle. Certains soirs, pour tromper sa faim, il lui était arrivé de manger les feuilles de thé qui croupissaient au fond de sa tasse. Bien sûr, il trouvait des « protecteurs », de temps à autre, mais ça n'avait rien de régulier. S'il fréquentait les boîtes de nuit et les restaurants à la mode, c'est qu'il était sûr de toujours y tomber sur des gens qui le reconnaîtraient et qui l'inviteraient à leur table. Les discothèques branchées, pour lui, jouaient un peu le rôle des « restaurants du cœur » pour d'autres…

Aussi, lorsqu'on lui avait proposé cent mille francs pour un « contrat » dont la cible n'était autre que Rick Ruby, il s'était dit aussitôt qu'en fin de compte, le Père Noël ça existait. Cent mille francs ! Dix briques ! Une goutte d'eau pour d'autres, mais pour lui un véritable pactole. Et pour terroriser l'homme qu'il rendait responsable (directement ou non, peu importe !) de la mort de sa sœur !

Ceux qui l'avaient contacté par téléphone avaient bien précisé qu'il ne s'agissait pas de tuer le chanteur, seulement de lui faire très peur. De le paniquer. De le mettre en condition.

Pour commencer, afin de montrer à Ruby qu'il ne plaisantait pas, Lafayette lui avait fait tout de suite le grand jeu : deux cadavres d'un coup. Deux adolescents qui ne demandaient rien à personne, et totalement étrangers à l'affaire. Deux parfaits innocents liquidés à l'aurore de leur vie au beau milieu du living ultra luxueux de Ruby.

Le reste avait marché comme sur des roulettes. Grâce au matériel coûteux fourni par ses mystérieux commanditaires. La voiture explosée à l'aide d'une télécommande. Puis le carnage, ce matin, avec un superbe riot-gun High Standard.

Et maintenant…

Il se bloqua de nouveau, au beau milieu du trottoir.

— Juliette, monologua-t-il. Juliette, je te jure qu'à présent j'irai jusqu'au bout…

Il avait déjà touché la moitié de la somme promise à la fin du contrat. Cinquante mille francs sous enveloppe dans un casier de la consigne de la gare Montparnasse. Le riot-gun, les explosifs et la mallette pourvu d'un appareil téléphonique lui étaient parvenus par le même canal.

— Juliette, dit-il encore à haute et intelligible voix, Ruby n'en a plus pour longtemps.

Ses commanditaires, qu'il n'avait jamais vus, avaient bien spécifié qu'il n'était pas question de liquider Rick Ruby.

Mais Jules Lafayette, alias Tête d'or, n'était pas un tueur ordinaire, un professionnel du crime. C'était autre chose. Par une extraordinaire coïncidence, la vie lui avait offert sur un plateau l'occasion d'assouvir une vengeance personnelle. Et rien, désormais, ne pourrait plus l'arrêter.

On le payait pour terroriser Ruby. Mais lui, Lafayette, l'avait condamné à mort.

CHAPITRE XIII



Dans le grand bureau du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, au second étage du 36, quai des Orfèvres, le silence s'était brusquement abattu. Un silence épais, méditatif. La vaste pièce flottait dans un *smog* historique. Cela faisait maintenant deux heures

qu'on carburait. Et tout le monde s'était mis aux cigarettes. À part Aimé Brichot, bien sûr, non-fumeur absolu qui se disait *in petto* que la notion de « tabagisme passif » inventée par les Américains n'était peut-être pas complètement un mythe.

Charlie Badolini plaqua ses deux mains osseuses sur le cuir fauve du bureau.

— Vous ne vous étonnerez pas, cher monsieur, si je vous reproche d'avoir attendu quarante-huit heures pour venir nous raconter tout ça…

Il marqua un temps d'arrêt.

— Enfin, c'est formidable ! explosa-t-il. On vous tire froidement comme un lapin, sans doute depuis les plus hautes branches d'un des arbres des Buttes-Chaumont, ainsi que vient de le prouver la découverte de douilles au pied de cet arbre, on vous détruit des bibelots, on manque de vous tuer, vous et votre amie, et qu'est-ce que vous faites ? Rien ! Rien du tout ! Silence radio ! Vous voulez finir transformé en écumoire ou quoi ?

Rick Ruby releva la tête. Le front couvert de sueur. Son front toujours ceint du fameux bandeau de cuir.

— Si on avait voulu me tuer, dit-il, ce serait fait depuis longtemps.

Charlie Badolini hocha la tête.

— Peut-être, en convint-il. N'empêche…

Assis près de lui, Boris examinait le chanteur. C'était drôle, la silhouette de ce gros homme ultra-célèbre dans le bureau du chef de la Brigade Mondaine. Ruby, comme à son habitude, était vêtu de cuir noir. Blouson et pantalon. Et il transpirait comme un perdu à cause de la chaleur caniculaire qui régnait dans la pièce. Salomé l'avait accompagné. Elle était installée un peu en retrait, silencieuse, attentive. Et toujours aussi belle. Même pas maquillée, visage très pâle, longs cheveux blonds descendant en vagues lisses le long de ses joues. Manteau de vison. Foulard Hermès. Bracelets en or et collier de même métal. Toute la quincaillerie, ça crevait les yeux, venait de chez Van Cleef et Arpels. Sous le manteau, tailleur noir à revers brodés très strict. Parfaite grande bourgeoise sous laquelle il aurait fallu être devin pour imaginer l'ex-loubarde, l'extorqueuse de fric, la petite pute acoquinée avec des maîtres chanteurs qu'elle avait été, au temps jadis.

— N'empêche, reprit Charlie Badolini, qu'on n'a pas hésité à vous canarder. Quatre impacts de balles ! Après la voiture explosée et les deux

morts de l'autre nuit, on peut-être au moins sûr d'une chose : il y a quelqu'un qui ne vous veut pas que du bien !

Une demi-heure après le coup de fil de Rick Ruby, l'examen balistique des impacts de balles avait commencé à son domicile. L'un des projectiles quasiment intact avait été retrouvé fiché profondément dans un des murs de la chambre. Bien sûr, comme toujours, il ne fallait pas attendre trop de miracle de l'expertise…

La rock-star alluma une Stuyvesant.

— Pardonnez-moi, monsieur le divisionnaire, de ne pas vous avoir prévenu plus tôt. Mais voyez-vous, j'avais une priorité : mettre mes deux filles à l'abri…

Aimé Brichot intervint.

— Où sont-elles ?

— Retournées chez leur mère, en Sicile, par le premier avion. Mais sous bonne garde.

— Qui les accompagne ?

— Eddie. Enfin, Marc-Antoine Nicoulaud. Mon chauffeur.

— J'espère que vous avez confiance en lui.

Ruby tapota nerveusement l'extrémité de sa cigarette au-dessus d'un des cendriers posés sur le bureau de Badolini.

— Si je n'avais pas confiance en Eddie, je n'aurais plus confiance en personne, fit-il.

Charlie Badolini toussa pour s'éclaircir la voix.

— En tout cas, dit-il, j'espère que vous êtes maintenant convaincu de la nécessité de vous protéger ?

Ruby regarda dans le vague.

— Je ne sais pas, lâcha-t-il.

Il semblait perdu. Paumé. Complètement dépassé par les événements. Sur le point de craquer, aussi.

Boris se dit que ceux qui le persécutaient touchaient au but…

— Il n'y a aucune raison pour qu'on veuille me tuer, dit-il. Aucune.

Brichot mordillait sa moustache.

— Croyez-vous ?

L’autre se cabra.

— Bien sûr.

— En tout cas, intervint Corentin, on veut quelque chose. Peut-être de l’argent. Votre argent. Vous êtes riche. Très riche. On va probablement essayer de vous prendre ce que vous possédez.

— Ce que je possède ?

— Au moins une partie. Sans doute une grosse, une très grosse partie…

Charlie Badolini effleura un dossier, posé à droite de son bureau.

— Nous avons reçu hier le rapport complet du médecin légiste concernant les cadavres d’Éléonore Lazure et de Thomas Kinski. Les deux pauvres gosses ont été violés et tués par un seul homme. Violés et liquidés par un seul tueur, un type qui s’est introduit chez vous, qui sait parfaitement comment pénétrer dans votre maison. Il l’a fait une fois, et vous vous imaginez qu’il ne va pas le refaire ?

Ruby haussa ses puissantes épaules.

— Je ne sais pas…

Badolini tapa légèrement du plat de la main sur la table :

— Moi je sais, s’écria-t-il. Nous savons ! Ce type, qui ne travaille sans doute pas seul d’ailleurs, a l’air déterminé. Il ne va sûrement pas s’en tenir là. Tout ce qui s’est passé jusqu’ici, c’est un peu comme une préparation d’artillerie, n’est-ce pas. Maintenant, il va attaquer. Vraiment ! Et j’aime mieux que nous soyons là pour jouer les comités d’accueil.

Il écrasa sa Celtique.

— Voilà pourquoi nous avons décidé qu’une présence policière auprès de vous était nécessaire.

De la main droite, Boris rebroussa les boucles noires de sa chevelure.

— Il s’agit de tendre un piège au tueur, annonça-t-il.

— Comment ça ? interrogea Ruby.

— Écoutez, monsieur le divisionnaire, l’inspecteur Brichot et moi-même sommes tombés d’accord sur le principe d’un piège… disons un piège à double détente…

— C’est-à-dire ?

— D’abord un gardien de la paix en uniforme, bien visible, devant chez vous. Ça, c’est pour la frime. Le type qui s’est déjà introduit chez vous une

fois trouvera sûrement le moyen de s'y introduire de nouveau.

Il toussota.

— Et c'est ainsi qu'il tombera sur un os.

Ils étaient maintenant entre flics, dans le bureau du chef de la Brigade Mondaine. Seuls tous les trois, Aimé Brichot, Boris Corentin et Charlie Badolini. On avait demandé à Ruby et à sa compagne d'aller attendre dans une pièce voisine pendant quelques instants.

Et les derniers préparatifs du plan de bataille avaient été décidés.

Brichot prendrait la première garde au domicile du chanteur. Puis Corentin le relaierait demain matin. Et ainsi de suite jusqu'à ce que le tueur se manifeste à nouveau.

L'entretien dura cinq minutes. Au terme desquelles Charlie Badolini se leva.

— L'ennui, dit-il, c'est qu'il y a neuf chances sur dix pour que le tueur n'agisse pas pour son compte personnel. Il opère sans doute en service commandé. D'où la nécessité de continuer à chercher, plus haut, qui le manipule…

Boris le fixa.

— C'est ce à quoi je compte bien continuer à m'employer, dit-il. J'ai rendez-vous tout à l'heure avec Robert Barrault, le patron de la maison de disques de Ruby, la RVS. Si l'hypothèse selon laquelle on essaie de faire craquer Ruby pour le dissuader d'arrêter de chanter se confirmait, Barrault est le premier suspect. Disons le plus gros. Celui qui a le plus à perdre, si Ruby abandonnait le métier. Mais Claude Martinet, son imprésario, est également suspecte. Et bien d'autres. Même le fameux Eddie, son chauffeur… Même Salomé, sa compagne, dont le passé n'est pas tout blanc, et qui a fait preuve, autrefois, d'un certain talent dans les entreprises de chantage.

Il soupira.

— Enfin ça fait beaucoup de suspects, comme vous voyez.

Charlie Badolini hocha la tête.

— C'est bien ce qui m'ennuie. Trop de suspects, c'est comme pas de suspects du tout, vous ne croyez pas ?

Une demi-heure plus tard, une grosse Mercedes W 126 noire ralentissait devant la maison qui s'élève, face aux Buttes-Chaumont, dans le triangle compris entre la rue des Alouettes, la rue Botzaris et la rue du Tunnel.

Au volant, Salomé, la compagne de Ruby, puisque Eddie, le chauffeur, se trouvait actuellement en Italie. À côté d'elle, sur la banquette avant, côté passager, le chanteur. Qui envoya au passage un signe de la main au policier en uniforme installé devant la porte d'entrée de la maison.

Puis la grosse Mercedes contourna la façade, tourna dans la rue des Alouettes et s'arrêta devant la porte du parking privé de Ruby. Salomé attrapa dans la boîte à gants une télécommande et pianota le numéro de code permettant l'ouverture de la porte.

Celle-ci commença à pivoter lentement pour se soulever.

Une minute plus tard, la Mercedes s'engageait dans la pente faiblement éclairée par des néons conduisant aux sous-sols.

Parvenue au deuxième, Salomé rangea la Mercedes entre la Chrysler Viper RT/10 et la Ferrari.

Puis Ruby et elle sortirent du véhicule.

Aussitôt, Ruby alla ouvrir le coffre arrière de la Mercedes.

Le crâne déplumé d'Aimé Brichot en émergea.

— Vous avez fait bon voyage, monsieur l'inspecteur ? sourit Ruby.

Sorti du coffre où il s'était planqué pour échapper à la surveillance éventuelle du tueur inconnu, Aimé Brichot s'épousseta.

— Ça aurait pu être pire, murmura-t-il.

À présent, il était dans la place, il n'y avait plus qu'à attendre.

CHAPITRE XIV



Robert Barrault éclata de rire.

— En effet, jeta-t-il, on peut dire que Ruby a une vie sexuelle bien remplie. Mais je ne crois pas que ce soit un crime, monsieur l'inspecteur divisionnaire.

Boris considérait les pointes de ses chaussures avec attention.

— Je n'ai pas dit ça, répliqua-t-il.

Il releva les yeux. Le building Palatino qui abritait les bureaux de la RVS était une construction ultramoderne, un immense bloc d'acier et de verre fumé récemment construit place d'Italie. Une autre maison de disques occupait un autre étage de l'immeuble, mais il y avait également trois restaurants, les bureaux administratifs d'une chaîne de télévision et plusieurs compagnies d'assurances. L'étage de la RVS regorgeait de plantes vertes, d'immenses posters à la gloire de Rick Ruby et de ravissantes hôtesses en minijupes plus que courtes !

La sécurité était à la hauteur du luxe qui régnait dans ces lieux. Boris dut exhiber au moins trois fois sa plaque de policier avant d'être admis dans le saint des saints, un gigantesque bureau dont deux des murs étaient en dalles de verre fumé et ouvraient sur un panorama vertigineux : les toits des immeubles de Paris roulant comme un océan gris jusqu'à l'horizon.

Un long bureau en acier brossé occupait le tiers de la pièce. Mais Robert Barrault le quitta dès l'apparition de Boris qui s'installa, face à lui, dans un gros fauteuil de cuir noir. C'était un homme d'une quarantaine d'années, tout petit, avec un visage étrangement ridé qui n'allait pas avec son corps. À supposer que les P-DG aient un air de famille, Barrault ressemblait à tout ce qu'on voulait sauf à un P-DG. En chemise à carreaux et jean décoloré, il

portait les cheveux longs en catogan sur la nuque. Une minuscule boucle d'or étincelait à son oreille gauche.

— Vous avez l'air étonné ? jeta-t-il d'emblée avec un grand sourire qui déclencha une extraordinaire multiplication de ses rides. Je sais, je n'ai pas la tenue de l'emploi. Mais que voulez-vous, je n'ai pas toujours été le président de la RVS. Il y a encore quinze ans, je jouais de la guitare à l'*Opéra Bouffe.* Ensuite, je me suis recyclé comme manager. Et puis, de fil en aiguille, je suis arrivé là où j'en suis…

Trois postes de télé étaient allumés en permanence, son coupé, au fond de la pièce.

— Je suis venu vous parler de Ruby, attaqua Boris.

Il s'enfonça dans son fauteuil de cuir.

— Je crois que vous le connaissez mieux que personne.

Le visage de Barrault se rida d'un nouveau sourire.

— Effectivement, dit-il. Et notre amitié dure depuis presque vingt ans.

Puis il se mit à évoquer longuement les années héroïques de *l'Opéra Bouffe.* À un moment, une secrétaire à la croupe montée sur ressort, sous une minijupe de cuir rouge, vint voir s'ils ne désiraient pas boire quelque chose. Boris accepta un café. Quant à Barrault, il demanda un whisky, « mais sans glaçons », précisa-t-il. La secrétaire repartit en tortillant les fesses, revint au bout de cinq minutes avec un plateau. On en était toujours à *l'Opéra Bouffe.*

— Et son enfance ? interrogea Boris lorsque le secrétaire fut repartie, chaloupant des hanches à vous donner le mal de mer. Son passé en Italie ? Ruby vous en a parlé ?

Barrault hocha la tête.

— Bien sûr, dit-il aussitôt. Rick, comme vous le savez sûrement déjà, s'appelle en réalité Giancarlo Salieri. Très tôt, à Palerme, il s'est retrouvé dans un orphelinat. Un établissement tenu par des prêtres, mais vivant de la générosité de certains bienfaiteurs locaux. L'un d'entre eux, Don Papinni, s'est pris d'affection pour ce gosse pas comme les autres et s'est occupé personnellement de lui…

— Qui était ce Don Papinni ?

Les rides de Barrault explosèrent en étoile sous l'effet d'un nouveau sourire.

— Un homme très riche. Et très puissant, très très puissant.

L'un des sourcils de Boris se souleva.

— Mafioso ?

Barrault secoua la tête.

— Je crois que ce mot n'a pas le même sens là-bas qu'ici, rectifia-t-il. En Sicile, les mafiosi, la mafia, la camorra plutôt, ça fait partie du paysage. De la vie quotidienne. Dans de nombreux villages, des mafiosi notoires interprètent le rôle de Jésus, lors des représentations de la Passion à l'époque de Pâques, et personne ne trouve rien à y redire… Au contraire… Mais je ne fais là que vous répéter ce que m'a souvent dit Ruby…

Il réfléchit.

— Toujours est-il, reprit-il, que, plus tard, Ruby a épousé la fille aînée de son protecteur, Ornella. Dont il a eu deux petites filles.

— Vous la connaissez ?

— Ornella ? Non. Personne ne l'a jamais vue. Elle n'est jamais venue à Paris. D'après Ruby, elle ne sort jamais de leur propriété, à Palerme. Ruby va la voir là-bas, de temps en temps. Deux ou trois fois par an, il passe une semaine dans son pays natal. Le reste du temps, ils se téléphonent. Ou s'envoient des cassettes vidéo. C'est une sorte de *gentleman agreement.* Que ni l'un ni l'autre, semble-t-il, n'a envie de voir remis en question…

— Et Don Papinni ? Il vit toujours ?

— Bien sûr. Et il continue à veiller sur les destinées de Ruby. Discrètement, mais efficacement.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas… C'est difficile de préciser… Toujours est-il qu'à chaque fois que Ruby a eu de gros problèmes, c'est à Don Papinni qu'il s'est adressé, en dernier ressort, pour lui demander conseil.

Le P-DG de la RVS réfléchit.

— Je me souviens, par exemple, à l'époque où il est entré en conflit avec Eremiti, il y a plus de dix ans maintenant…

— Pier-Paolo Eremiti ? Le cinéaste ?

— Lui-même. Vous savez que c'est Eremiti qui lui a fait jouer ses premiers films, n'est-ce pas ? Le début de sa carrière d'acteur, il le doit en grande partie à Eremiti… Eh bien…

Le regard de Boris s'était voilé. La disparition d'Eremiti, douze ans plus tôt, avait fait grand bruit dans les médias. Le célébré cinéaste, lui-même d'origine italienne, et qui vivait à Paris, avait été retrouvé, un matin, sur un quai de la Seine, à la pointe de l'île de la Cité, en face du port Henri IV, horriblement mutilé, tabassé à mort, le visage défiguré à coups de barre de fer, la boîte crânienne enfoncée, les bras et les jambes fracassés. Après une longue enquête, et compte tenu des mœurs d'Eremiti, la police avait conclu à un crime d'homosexuel. Mais on n'avait jamais rien su de plus. Et le meurtrier d'Eremiti n'avait pas été retrouvé…

— Toujours est-il, reprit Barrault, qu'après avoir tourné trois films avec Eremiti, celui-ci a brutalement cessé de le faire jouer. Ça a été un drame pour Ruby, dont la carrière dans le cinéma démarrait à peine… Surtout qu'Eremiti préparait un nouveau long métrage où le rôle principal lui serait allé comme un gant. Mais Ruby a eu beau le supplier, se rouler à ses pieds, le harceler, Eremiti a tenu bon. Il ne voulait plus entendre parler de Rick.

— Pourquoi, à votre avis ? interrogea Boris.

Le P-DG de la RVS soupira.

— Vous savez, c'était l'épôque où, après une longue période d'obscurité, Ruby était illuminé des premiers rayons de la gloire, répondit-il, le regard lointain. Ça l'a grisé, c'est humain. Tout ce qu'il avait été obligé de se refuser jusque-là, il pouvait enfin se le permettre. Du jour au lendemain, l'argent a coulé à flots, les femmes se sont roulées à ses pieds pour coucher avec lui. Alors il en a profité. Il en a même abusé. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à organiser des fêtes assez… assez corsées… De véritables orgies, pour parler franchement. Chaque nuit, quatre ou cinq filles se succédaient dans son lit. Et quand je dis succéder… Elles s'y trouvaient souvent toutes ensemble…

Il but une nouvelle gorgée de whisky.

— Ruby, à cette époque, était comme perpétuellement ivre. Pas seulement ivre d'alcool. Pas seulement défoncé à la coke. Non. Ivre surtout de bonheur, de plaisir, de luxe. Aveuglé par sa propre gloire. Il se croyait tout permis. Sur le plateau du dernier film qu'il a tourné avec Eremiti, il y a eu des drames. Vite étouffés, Dieu merci, mais ça a quand même fait du bruit dans le milieu du show-business.

— Des drames de quel genre ? questionna Boris.

Le regard de Barrault se figea. Il ne souriait plus du tout.

— Deux ou trois jeunes comédiennes se sont plaintes d'avoir été violées par Ruby, laissa-t-il tomber. Il a fallu leur donner beaucoup d'argent pour les empêcher de faire éclater le scandale.

Il joignit les mains.

— Vous comprenez qu'après cela, Eremiti n'ait plus eu du tout envie d'employer Ruby dans ses films… C'est humain.

Barrault reposa son verre sur la table basse qui les séparait.

— De toute façon, le malheureux est mort peu après, et le film où il refusait de voir jouer Ruby n'a jamais été tourné…

Les yeux de Boris noircirent.

— Et le meurtrier d'Eremiti n'a jamais été retrouvé, compléta-t-il.

Barrault esquissa un geste vague.

— Sans doute un gigolo ramassé n'importe où et qui a voulu le dévaliser. Eremiti était déchaîné, vous savez, il passait sa vie à draguer. Quatre, cinq types parfois dans la journée… C'est d'ailleurs aussi une drôle d'histoire lorsque l'on pense qu'il avait commencé par mener une existence d'hétéro tout ce qu'il y a de plus banal…

— Ah bon ?

— Mais oui. Vous ne le saviez pas ? Il a été marié, dans le temps, je crois même qu'il a eu des enfants…

— Je l'ignorais, avoua Boris. Je ne m'étais pas occupé de cette affaire, à l'épôque.

Barrault éclata de rire.

— Le passé hétéro d'Eremiti était presque un secret d'Etat, dit-il. Personne n'est parfait. Mais Eremiti ne voulait pas qu'on sache qu'il n'avait pas toujours été l'homosexuel militant qu'il était devenu. Aussi a-t-il pris grand soin que personne n'entende jamais parler de sa femme ni de ses enfants. Voilà.

Boris tira une Gallia de la poche de sa parka.

— Vous me disiez qu'au moment où Eremiti a décidé de ne plus le faire jouer dans ses films, Ruby s'est adressé à… à son protecteur… Don…

— Don Papinni. Oui. Comme à chaque fois qu'il avait un gros problème à résoudre. Il m'a dit, un soir : « Je vais en parler à Don Papinni, peut-être qu'il pourra faire quelque chose… » Malheureusement, j'ai l'impression

que Don Papinni n’a rien pu faire… D’ailleurs, quelques semaines plus tard, Eremiti s’est fait tabasser à mort. Alors…

Boris classa dans une case de sa mémoire les noms de Pier-Paolo Eremiti et de Don Papinni. Dès qu’il aurait Aimé Brichot au téléphone, il lui demanderait d’essayer de cuisiner Ruby à leur sujet.

La conversation roula encore quelques instants sur la longue et solide amitié qui unissait Barrault et le chanteur. Boris avait beau réfléchir, il ne voyait plus quelles questions poser au patron de la RVS. Il se leva.

— Eh bien, dit-il, je vous remercie de cet entretien.

Sur le pas de la porte, il se bloqua.

— En vingt ans d’amitié avec Ruby, vous n’avez pas eu un seul nuage, une seule dispute ? Pas le moindre différend ?

Le visage de Barrault se plissa de rides comme un lac sous la brise.

— Rien d’important, dit-il. Aucune brouille notable, vous pouvez demander à Ruby. Je dois avouer que c’est exceptionnel dans le métier…

Boris fronça les sourcils.

— Même quand il vous parle de décrocher, d’abandonner le métier, de tout laisser tomber, les galas, les tournées, les disques ?…

Barrault secoua la tête. La boucle d’or, à son oreille droite, étincelait.

— Je vous mentirais en vous disant que ça me fait plaisir, mais qu’est-ce que je peux faire, monsieur l’inspecteur ? Le séquestrer ? Le contraindre à continuer de chanter avec un revolver dans les reins ? Non. Si Ruby veut décrocher, je ne peux pas l’en empêcher. Pour nous, ici, ce sera la fin de la poule aux œufs d’or, bien sûr…

Boris repensa à ce que lui avait dit Claude Martinet, l’impresario de Ruby, à propos des rocks-stars américaines Janis Joplin et Jimmy Hendrix… Eux aussi rêvaient d’abandonner le métier. Eux aussi en avaient marre de tout… Et puis, un beau jour, on les avait retrouvés morts. Foudroyés par une overdose. Disparus « accidentellement »… Et entrés, par la même occasion, dans la légende.

Les poules aux œufs d’or avaient pondu tout ce qu’elles pouvaient, on s’en était débarrassés…

Boris scruta le petit homme au catogan.

— Qu’est-ce qui est préférable, de votre point de vue, monsieur Barrault ? Une star disparue en pleine gloire ou une ex-vedette usée et à la retraite ?

Les yeux de Barrault s’étrécirent.

— Ce qui est préférable, de mon point de vue, monsieur l’inspecteur, c’est que Ruby continue à chanter. S’il veut s’arrêter, j’aurai toujours l’espoir qu’il remonte sur scène dans un an, dans deux, même dans trois. C’est là-dessus que je compte : sur la nostalgie des sunlights. La gloire est la pire des drogues : quand on y a goûté une fois, croyez-moi, il faudrait être un saint pour s’en passer.

Il sourit, déclenchant de nouveaux plissements hercyniens dans son visage maigre.

— Et Ruby est tout ce qu’on veut, ajouta-t-il, sauf un saint.

CHAPITRE XV



Aimé Brichot raccrocha, après avoir pris bonne note de ce que venait de lui demander Boris Corentin au téléphone. D’accord, à la première occasion, il asticoterait un peu Ruby sur ses souvenirs siciliens. Et sur son protecteur, ce fameux Don Papinni à qui il devait d’être sorti de la misère. Il le questionnerait également, bien sûr, sur ses relations avec le regretté Pier-

Paolo Eremiti, dont Boris venait de lui dire qu'il allait, de ce pas, consulter le dossier aux archives du Quai des Orfèvres.

Mais, pour le moment, c'était le calme plat dans la maison des Buttes-Chaumont. Quinze heures trente. Ruby était monté faire la sieste, et Salomé l'avait suivi peu après. Aimé Brichot était seul. Et il s'embêtait ferme. Par discrétion, il était allé s'installer au rez-de-chaussée, dans la petite chambre occupée habituellement par le chauffeur, Eddie, présentement en Italie et qui ne rentrerait que dans trois jours. Il avait quand même laissé la porte de communication avec le couloir ouverte. Ce couloir débouchait, dix mètres plus loin, sur le grand living, avec son étrange pyramide et sa monstrueuse moto jaune posée sur un podium. S'il se passait quelque chose, s'il y avait le moindre bruit insolite, il ne pouvait pas ne pas l'entendre…

Installé dans un fauteuil de velours gris, il regardait fixement les pointes de ses Church. Il avait fait le tour du propriétaire, dans la chambre d'Eddie. Malheureusement, il n'y avait pas grand-chose à voir. Murs blancs. Grand lit recouvert de velours gris, comme le fauteuil. Une table en verre dans le fond de la pièce. Des placards encastrés où s'entassaient une garde-robe impressionnante. Trois posters aux murs, représentant Rick Ruby en pleine action sur des scènes de music-hall, ruisselant de sueur, gueulant dans un micro qu'il brandissait comme une arme. Et c'était tout. Ah ! non, il y avait aussi une statuette de cinquante centimètres, *made in New York,* représentant elle aussi Ruby. Une petite sculpture en plâtre comme on en vend, dans certaines boutiques, aux fans particulièrement azimutés. Assez ressemblante, il fallait le reconnaître. Au-dessus du lit, quelques livres trônaient sur une étagère. Des polars surtout. Et puis une vingtaine de *Que sais-je ?* sur des sujets plutôt hétéroclites : *l'Algèbre de Boole, l'Appareil digestif et ses maladies, la Géométrie différentielle*… Visiblement, Marc-Antoine Nicoulaud, alias Eddie, avait pas mal de trous à combler dans sa culture…

Il rejeta la tête en arrière. Depuis qu'il était ici, rien ne s'était passé. Silence radio absolu. Le téléphone avait été mis sur écoute. Bien sûr, il y avait eu pas mal de coups de fil, toujours des amis de Ruby ou des collaborateurs. En général pour mettre au point les derniers détails concernant la grande soirée de gala de la semaine prochaine, au Palais des Congrès. Le batteur de l'orchestre était également venu vers la fin de la matinée. Et puis un journaliste d'un canard de faits divers, qui voulait

interviewer Ruby et que l’on avait refoulé. À chaque fois, Aimé Brichot, invisible de l’extérieur, avait lui-même réceptionné les arrivants après le premier filtre, c’est-à-dire le policier en uniforme qui battait la semelle, dehors, devant la porte d’entrée.

À un moment, Aimé Brichot sentit qu’il s’endormait. Il se força à rouvrir les yeux, se secoua, se leva, fit les cent pas pendant quelques minutes et, pour s’occuper, sortit son arme de l’étui passé à une boucle de sa ceinture, sur la hanche droite, et décida de la nettoyer.

Il s’était installé devant la longue table de verre et commençait à démonter son RMR Spécial Police, lorsqu’un sixième sens l’avertit qu’il n’était plus tout seul dans la pièce.

Il vira d’un bloc sur sa chaise en tubulures métalliques.

— Excusez-moi, j’aurais dû frapper, murmura Salomé.

Elle était debout dans l’embrasure de la porte et elle souriait. Très belle. Le regard d’Aimé la détailla. Tout en grège. Long pull très fin boutonné sur le côté, et plus bas, une sorte de short en jersey de laine fermé par des nœuds sur les cuisses. Après, il n’y avait plus que des kilomètres de jambes fuselées et, en haut, un long cou surmonté d’un visage adorable aux longs cheveux blonds tout lisses de star de magazine.

— Vous ne me dérangez pas, bafouilla Brichot dont les lunettes s’embuaient d’émotion. Mais je croyais que vous faisiez la sieste.

Elle avança dans la pièce, roulant doucement des hanches.

— La sieste est finie, dit-elle en avançant sa bouche large et gourmande, une vraie bouche de femme, rouge et charnue.

Elle s’appuya d’une fesse contre la dalle de verre de la table. Brichot eut brusquement très chaud dans son costume de Dacron anthracite.

— Rick m’envoie vous tenir compagnie, ajouta-t-elle, il a peur que vous vous embêtiez.

— Ah bon, fit seulement Aimé en avalant sa salive.

Elle s’assit des deux fesses sur la table de verre. Brichot aurait donné toutes ses économies pour être métamorphosé sur-le-champ en table de verre.

Elle avança la main vers le RMR Spécial Police à demi démonté.

— Vous faisiez joujou ? constata-t-elle.

Brichot remonta rapidement les quelques éléments de l’arme qu’il avait dévissés ou déboîtés. Il fit réintégrer au revolver son logement initial.

— Je m’occupais, fit-il à mi-voix.

Salomé croisa ses cuisses nues. Sa très longue main manucurée se posa sur sa cuisse droite et commença à la caresser machinalement.

— Policier, c’est un drôle de métier, minauda-t-elle.

Aimé Brichot mangeait nerveusement sa moustache.

— Si on veut, dit-il, évasif.

Elle décroisa et recroisa les cuisses.

— Comment en êtes-vous arrivé là ? demanda-t-elle.

Il releva de l’index ses lunettes de myope qui glissaient sur l’arête de son nez.

— Ça, chère madame, c’est la question qu’on ne pose qu’à deux catégories socioprofessionnelles…

— Lesquelles ?

— Les flics et les putes.

Elle éclata de rire. Ses seins tendirent la très mince étoffe du pull.

— Pour la seconde catégorie, je sais, dit-elle. J’ai failli le devenir. Je l’ai même été, en un sens, dans le temps, et vous ne l’ignorez certainement pas… C’est pour ça que je m’intéresse à l’autre catégorie…

— J’avais lu trop de mauvais romans policiers dans lesquels les flics tombent toutes les femmes qui passent à leur portée, ironisa Aimé.

Elle le regarda.

— Et vous trouvez que la réalité est inférieure à la fiction ? s’enquit-elle d’une voix rauque.

Aimé battit en retraite.

— Je plaisantais, fit-il précipitamment.

Elle eut l’air de ne pas l’avoir entendu.

— Si la réalité n’est pas à la hauteur de la fiction, il faut corriger la réalité, dit-elle de la même voix rauque.

Les yeux de l’inspecteur principal Aimé Brichot de la Brigade Mondaine, section des Affaires recommandées, marié et père de trois enfants, s’arrondirent derrière ses hublots.

— Je… attaqua-t-il, au bord de l'infarctus.

Elle roula un peu sur elle-même et se retrouva à demi couchée sur la table de verre, soulevée sur un coude.

— Je suis là pour corriger la réalité, lâcha-t-elle dans un murmure.

De plus en plus affolé, Brichot recula contre le dossier de sa chaise.

— Non… Écoutez…

— Idiot, souffla-t-elle en se rapprochant, tu n'as pas compris que j'attendais depuis dix minutes que tu me retires mon short ?…

Aimé avait de plus en plus de mal à avaler sa salive. Il sentait son nœud de cravate monter et descendre précipitamment, au rythme de sa pomme d'Adam. La température dans la chambre était devenue caniculaire. Il se leva précipitamment.

— Désolé, fit-il, mais il n'est pas question que…

Elle quitta la table de verre sur laquelle elle s'était juchée et le rejoignit. Il reculait pas à pas. À un moment donné, il ne put aller plus loin. Il butait contre le lit.

— C'est Rick qui m'a demandé de descendre te rejoindre, lâcha-t-elle, la bouche à un centimètre de la sienne.

— R… Rick ?…

— Il adore que je me fasse tirer par d'autres types, dit-elle encore.

Elle était tout contre lui. D'une poussée, elle le précipita sur le lit. Il eut l'impression d'atterrir au milieu d'un océan de plumes. Il ferma les yeux. « Jeannette ! » gémit-il plusieurs fois intérieurement. Comme à chaque fois qu'il trompait son épouse, c'est-à-dire (il fallait être juste) fort rarement, il allait être malade. Après. Malade comme une bête après avoir fait l'amour comme une bête.

La jeune femme était sur lui. À genoux, elle entreprit de dénouer sa cravate, puis elle s'attaqua aux boutons de sa chemise. Enfin, elle descendit vers la ceinture de son pantalon, qu'elle déboucla d'une main experte. Puis elle y glissa les doigts à la rencontre de sa virilité.

— Mmmm, ronronna-t-elle lorsqu'elle referma la main sur lui.

Elle avait les yeux légèrement dilatés, elle respirait à petits coups rapides, la bouche entrouverte. « Je suis fou », pensa Brichot. Il avait la gorge nouée. « Et puis, merde ! » pensa-t-il encore.

Il la prit alors dans ses bras, la renversa sur le lit et lui arracha son short grège, entraînant en même temps le slip noir de la jeune femme qui se roula sur ses cuisses comme du papier à cigarette. Dévoilant une toison blond-roux merveilleusement épaisse et mousseuse.

— Nom de Dieu ! gémit-il, le front et les oreilles empourprés.

Elle l'attrapa par la nuque.

— Tu sais de quoi j'ai envie ? dit-elle d'une voix chargée de fièvre. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait l'amour avec un homme à moustache en brosse, comme toi. J'avais un amant, autrefois, qui en avait une comme la tienne. Rien que d'y repenser, j'en ai des frissons. Quand il tournait sa langue en rond autour de mon clitoris, sa moustache grattait les lèvres de mon ventre, tu ne peux pas savoir comme c'est divin…

Et elle se laissa retomber en arrière, cuisses largement écartées.

— Compris ! souffla Aimé.

Et il se précipita en avant.

Salomé, sous le contact de la moustache en brosse, commença à trembler.

De la demi-heure qui suivit, Aimé Brichot garda dans sa mémoire un souvenir de rêve et de folie. Des séries d'images saccadées et chaotiques. De merveilleuses et délirantes séquences. Elle à genoux devant lui, s'emparant de son sexe, le faisant glisser contre sa joue, contre son cou, l'engloutissant dans sa bouche. Puis avançant les seins, ses seins fabuleux et très gros, et introduisant son pénis entre eux. Et puis de nouveau, la jeune femme allongée sur le dos, au milieu du lit, cuisses relevées très haut, à angle droit et les repliant d'elle-même de sorte que ses genoux s'appuyaient à ses seins, découvrant le magnifique abricot rose orangé de son sexe, et lui l'empalant à grands coups de reins, s'enfonçant dans cette chair trempée et brûlante à la fois. Et elle encore, plus tard, à genoux cette fois, dressant haut une paire de fesses très blanches, élastiques, qu'il pilonnait en poussant des « han ! » de bûcheron du Grand Nord canadien, tandis qu'à chaque secousse, Salomé allait frapper du front contre le mur. Elle, enfin, assise sur lui, à même la moquette sur laquelle ils avaient fini par rouler, à cheval sur lui plutôt, s'empalant, galopant des hanches et des reins en poussant de légers cris.

Jusqu'au moment où Aimé entendit un bruit du côté de la porte de la chambre. Et où, tournant la tête, il reçut le choc de sa vie.

Rick Ruby se tenait debout dans l'embrasure. Massif. Monstrueusement gros. Hilare. Totalement nu. Luisant de transpiration. Et caressant à pleines mains son sexe dressé.

Toujours allongé sur la moquette, Brichot voulut se dégager. Mais Salomé, assise sur lui, continuait à se secouer autour du membre qui l'empalait, et chaque fois qu'elle retombait sur lui ses cuisses et son ventre claquaient contre les siens. C'était bon. Terriblement bon. Épouvantablement délicieux.

Aimé vit alors Ruby lui adresser un clin d'œil complice, les contourner, et s'installer derrière Salomé que, d'une poussée sur la nuque, il contraignit à se baisser vers Aimé.

Puis un ébranlement puissant les fit vibrer tous les trois.

Ruby s'enfonçait dans l'entrée resserrée des reins de sa compagne. Le chanteur lâcha un rugissement qui signalait qu'il l'avait pénétrée jusqu'à la garde. Salomé gémit, se plaqua contre Aimé, écrasant ses seins contre sa poitrine.

Et ils se mirent tous trois à harmoniser les mouvements de leurs corps.

Le même orage commença à les parcourir.

Ils étaient maintenant rhabillés, installés dans le living, sur les canapés de cuir blanc, en train de siroter des verres que Salomé venait d'apporter sur un plateau. Orangeade pour Aimé, scotch pour Rick et la jeune femme. Cela faisait un quart d'heure que leurs ébats avaient cessé, et Brichot commençait à se payer sa crise rituelle de culpabilité carabinée, vis-à-vis de Jeannette, son épouse depuis quinze ans.

— Ne faites pas cette tête, inspecteur ! s'écria Ruby en levant très haut son verre. La vie est courte et il n'y en a qu'une, autant en profiter !

Brichot plongeait du nez dans son verre d'orangeade.

— Ne boudez pas votre plaisir, reprit le chanteur, ça a été agréable pour tout le monde et personne n'en saura rien, faites-moi confiance. Ici, nous sommes entre gens de bonne compagnie.

Il montra Salomé, assise en face d'eux, rhabillée comme elle l'était avant l'épisode de la chambre d'Eddie, recoiffée, remaquillée, absolument impeccable et irréprochable.

— Ne me dites pas que vous ne l'avez pas appréciée, dit encore Ruby, c'est une baiseuse fantastique. Une des meilleures *pompinari*[4] que j'aie jamais connues, comme on dit en Italie…

Brichot saisit la balle au bond. Pas mécontent de pouvoir changer de sujet.

— Parlez-moi un peu de l'Italie, demanda-t-il. De votre enfance en Sicile.

Ruby ne se fit pas prier, il évoqua ses premières années à l'orphelinat, la misère, la promiscuité de ses camarades. Et puis le miracle, l'apparition d'un des bienfaiteurs de l'établissement, qui l'avait pris sous sa protection.

— Vous avez eu de la chance, intervint Brichot. Qui était ce protecteur providentiel ?

— Un homme très riche. Don Papinni. Un seigneur. Il habitait – il habite toujours – une propriété, près de Palerme. Un véritable palais… Il est mon second père.. Mon vrai père, puisque je n'ai jamais connu mon véritable géniteur…

Puis il évoqua Ornella, la fille de Don Papinni que ce dernier avait voulu qu'il épouse, plus tard, unissant ainsi les deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

— Mais vous la voyez rarement. Comment supporte-t-elle cette séparation perpétuelle ?

Il secoua la tête.

— Elle la supporte. J'ai été honnête, au départ, avec elle. Et avec Don Papinni. Je n'étais pas amoureux d'Ornella. Je l'aimais bien, elle était comme ma sœur. Nous nous sommes mariés à condition que je puisse conserver ma liberté. Et cela fait des années que ça dure… Sans que jamais notre accord ait été remis en cause…

Brichot repensa à tout ce qui s'était passé depuis la découverte des deux cadavres, ici même, dans le living de la maison de Ruby. Et à ce qui risquait de se passer encore. Le tueur avait frappé deux fois, puis il avait fait sauter au plastic la Lamborghini du chanteur. Et canardé les fenêtres de sa chambre l'avant-veille. Depuis, plus rien. Ni appels téléphoniques ni agressions. Où était-il ? Que faisait-il ? Que préparait-il ? Il était sûrement au courant pour le policier en uniforme veillant devant le domicile de Ruby, et cela devait le faire franchement rigoler. Bien entendu, il ignorait la

présence d'Aimé Brichot à l'intérieur. Il y avait donc une chance pour qu'il essaie à nouveau de pénétrer dans la maison. Par où cette fois ? Par les toits ? Par le parking souterrain ? Comment le savoir ? Comment le deviner ?…

Il avait presque cessé d'écouter Ruby, qui évoquait son amitié pour Don Papinni. Il l'interrompit au milieu d'une description des beautés de la Sicile.

— Depuis le… Depuis la mort de la baby-sitter et de son petit ami, vous avez eu Don Papinni au téléphone ? demanda-t-il.

Ruby fit oui de la tête.

— Trois fois. La dernière fois, je l'ai appelé juste après qu'on nous a tiré dessus là-haut, dans la chambre…

— Et que dit-il ?

— Que ça doit être un chantage, qu'il ne faut pas s'énerver. Qu'il faut attendre qu'ils découvrent leurs batteries et fassent connaître leurs exigences…

— Et alors ?

— Et alors, Don Papinni essaiera de m'aider…

— Ah oui ? Et comment ? De Palerme, il va…

— Je ne sais pas, le coupa Ruby. Il a beaucoup d'amis partout, vous savez, il en a en France aussi.

Agréable à entendre… Brichot réfléchit.

— Je repense, fit-il brusquement, à une vieille histoire dont on m'a parlé. Votre brouille avec ce cinéaste, Pier-Paolo Eremiti…

Le visage de Ruby s'assombrit.

— Je n'aime pas me souvenir de ça, dit-il. Ni en parler. Eremiti est mort alors que nous étions brouillés, je ne me pardonnerai jamais de ne pas m'être réconcilié avec lui. Il a été tué d'une façon abominable. Atroce…

Brichot vida ce qui restait d'orangeade dans son verre.

— Vous pensez, vous aussi, que sa mort est liée à sa… à ses dragues homosexuelles ?

Ruby haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Personne n'a jamais su. Et l'assassin n'a jamais été retrouvé.

Il soupira.

— Dire qu'en Italie on dit : « *Il delitto non rende ! »*[5].

Brichot reposa son verre sur la table basse.

— En France aussi, murmura-t-il.

Plus tard, en fin d'après-midi, Aimé Brichot reçut un appel de Boris.

Anne Moratti, la dompteuse à la panthère noire, donnait une fête, le soir même, dans sa propriété des environs de Rambouillet. À laquelle, bien entendu, Ruby et Salomé étaient conviés.

— Je vais y aller moi aussi, indiqua Boris. Voilà ce qu'on va faire. Tu vas sortir comme tu es entré, dans le coffre de la voiture de Ruby. Moi, je vous attendrai dehors dans ma propre voiture. On sortira de Paris, on prendra une petite route. Et, quand on sera sûrs de ne pas avoir été suivis, tu sortiras de ta cachette, tu prendras ma voiture et moi, je monterai dans celle de Ruby. Comme ça, tu pourras rentrer tranquillement chez toi, au Kremlin-Bicêtre. On fait comme ça ?

Brichot acquiesça à contrecœur. Pas enchanté par la perspective d'une nouvelle promenade au fond d'un coffre de voiture… Mais il n'eut pas le temps de se lamenter sur son sort. On sonnait, et Aimé retourna se cacher dans la chambre d'Eddie. Un nouveau venu fit irruption chez Ruby quelques instants plus tard. Xavier Postillon, le calamiteux raconteur d'histoires « drôles ».

Les bras chargés de deux bouteilles de champagne Moët et Chandon. Et flanqué d'une fille, une blonde aux formes plantureuses avec des taches de rousseur plein le visage et un nez retroussé. Sa femme étant très jalouse, il avait pris l'habitude d'amener ses conquêtes chez Ruby. Une touriste allemande, expliqua-t-il à Ruby. Qui ne parlait pas un mot de français.

— J'ai réussi seulement à comprendre qu'elle s'appelait Greta et qu'elle n'avait rien contre une partie de jambes en l'air.

Bien entendu l'Allemande reconnut immédiatement Ruby et se mit à gazouiller des choses admiratives et incompréhensibles.

— Je crois qu'il n'y aura aucun problème pour qu'on se la fasse à deux ! coassa Postillon.

Il faisait avancer l'Allemande vers la pyramide au centre du living, en lui donnant des grandes claques sur les fesses.

— Allez ! Hop ! Au boulot ! gueulait-il.

Il disparut avec sa proie dans l’alcôve capitonnée de satin bleu. Pendant quelques instants, on n’entendit que des petits cris aigus de femme chatouillée et des rires.

Postillon repassa la tête par l’entrée de la pyramide.

— Ruby ! Tu viens ? Cette fille-là, quand il y en a pour un, il y en a pour deux !

Ruby ne se le fit pas dire deux fois et disparut à son tour dans l’alcôve.

— Hé, Salomé ! Tu sais comment fait le sultan, chaque soir, pour choisir parmi les trente femmes de son harem ? Très simple : il leur balance un seau d’eau et il prend celle qui dégage le plus de vapeur !

CHAPITRE XVI



Boris Corentin, un verre de champagne à la main, recula vers la porte-fenêtre qui s’ouvrait sur une pelouse en pente, toute scintillante sous la lune. Il était onze heures du soir et la soirée basculait franchement dans la partouze. Toute la maison d’Anne Moratti, une ancienne fermette retapée dans les années soixante, en bordure de la forêt de Rambouillet, près de Saint-Arnoult, baignait dans la pénombre. Ça et là, un spot était resté allumé pour permettre les déplacements. Histoire de ne pas se cogner dans les meubles en changeant de partenaire. Mais c’était tout. La musique

enveloppante des slows qui se succédaient achevait de faire chavirer peu à peu vers l'orgie la fête organisée par Anne.

Combien étaient-ils chez la dompteuse ? Difficile à dire. Peut-être une trentaine. Énormément de filles, bien sûr, accompagnées ou non. À l'entrée, une coupe de cristal remplie de pilules multicolores où chacun puisait selon son envie. De l'Ectasy, une drogue possédant la vertu de décoincer n'importe qui. Des MDA, comme on dit en langage scientifique[6]. Des « gélules d'amour ». Le philtre de tendresse à la mode dans les soirées branchées. Un truc qui vous fait décoller au septième ciel pour cinq ou six heures d'affilée. Boris s'était bien gardé d'en prendre. Il voulait conserver l'esprit clair.

Sam Bosquet, l'époux officiel d'Anne (seulement officiel) en avait avalé une poignée.

— La nuit va être chargée, avait-il confié à l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin en lui adressant un clin d'œil complice.

L'illusionniste ventriloque avait invité pour sa « consommation » personnelle cinq ou six jeunes gens qui parlaient très fort en s'émerveillant sur les charmes de la campagne.

Cela faisait une bonne heure que Sam avait disparu avec eux dans les étages. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes homosexuels possibles.

Boris vira de nouveau vers la salle de séjour baignée d'obscurité. Au milieu des avalanches de coussins par terre, on devinait des corps enchevêtrés. Et, au centre de la pièce, un couple dansait. La maîtresse de maison en personne, toute nue, avec un grand type brun également nu dont le sexe dressé pointait en direction du ventre de sa cavalière.

Celle-ci, au bout d'un moment, s'empara du membre et le dirigea vers ses lèvres intimes, écartant légèrement les cuisses. Le couple avait cessé de danser à présent, il oscillait sur place. Bientôt, Boris devina qu'Anne s'empalait sur son cavalier, ventre collé au sien, tête renversée en arrière, paupières closes sur son plaisir. L'homme eut une poussée des reins qui souleva légèrement la jeune femme et l'embrocha profondément.

Boris fit quelques pas au-dehors, emplissant ses poumons de l'air de la nuit. Exceptionnellement, ce soir il ne pleuvait pas. Il faisait même doux, très doux, une nuit délicieuse. Machinalement, il se demanda à combien de

soirées de ce genre il avait été plus ou moins forcé professionnellement d'assister, depuis le début de sa carrière. Il ne savait plus. Trop, en tout cas, pour qu'il puisse les compter. Et pour qu'elles aient gardé, à ses yeux, le charme étrange, la fraîcheur troublante des choses inédites. Mieux valait ne pas penser au temps qui passe inexorablement…

— On rêve ?

Il sursauta légèrement et se retourna. C'était Salomé. Nue sous une cape noire empruntée à Anne Moratti. Elle avança et se colla à Boris.

— Rick est fou, murmura-t-elle tout près de lui. Vous savez ce qu'il est en train de faire ?

— Non.

Elle rit légèrement.

— Il a décidé de faire une expérience scientifique. Il veut voir combien d'œufs on peut enfoncer dans le cul d'une fille, figurez-vous. Il a demandé à une des invitées de se prêter à l'expérience, et elle a accepté ! Les femmes sont dingues. Quand je suis partie, il lui en avait enfilé cinq. Cinq œufs, vous vous rendez compte ?

— Durs ?

— Pardon ?

— Les œufs ?

Elle éclata de rire.

— Oui, heureusement !

Elle fut secouée d'un fou rire.

— Sinon, je ne sais pas si vous imaginez l'omelette !

Elle changea brusquement de visage et de voix.

— J'ai envie que tu me baises, fit-elle en lui saisissant la main et en la plaquant contre son ventre.

— Ici ?… bafouilla Boris.

— Oui. Tout de suite. Là, sur la pelouse, par terre.

Elle chavira sur l'herbe bleuie par la lueur de la lune, l'entraînant avec lui.

— Vous allez être toute trempée, fit remarquer Boris d'une voix un peu oppressée.

— Et alors ? répondit-elle. J’espère l’être encore bien davantage quand tu m’auras inondée !

Vers minuit, à l’intérieur de la maison, au détour d’un couloir, Boris se heurta à Anne Moratti. Toute nue, et luisante de la sueur de ses derniers ébats.

— Je te cherchais, souffla-t-elle.

— Je n’étais pas loin, fit-il.

Il devina la lueur sombre des yeux de la jeune femme.

— La dernière fois que je t’ai vu, tu étais en train de baiser cette salope de Salomé sur la pelouse.

— Et alors ?

— Et alors je suis jalouse, vibra-t-elle. Viens !

— Il m’a semblé que tu ne te défendais pas mal, toi aussi.

— Ça n’a rien à voir, répondit-elle. Tous ces types sont nuls. C’est toi le seul vrai homme de la soirée. Avec Rick, bien sûr. Viens !

Elle l’entraîna vers le fond du couloir, où s’élevait un escalier conduisant au premier.

D’une chambre, sur la droite, montaient des cris et des rires. Boris s’arrêta un instant. Dans la pénombre, il aperçut quatre ou cinq personnes, en cercle autour d’un lit. Et sur le lit, Rick Ruby. Couché à plat ventre. Le nez à cinq centimètres d’une fille blonde et grasse accroupie au milieu du lit.

En train de « pondre » les œufs que le chanteur lui avait enfoncés dans l’orifice le plus étroit de sa personne !

Avec des grimaces et des contractions du visage qui trahissaient les efforts qu’elle faisait pour expulser, l’un après l’autre, ces curieux corps étrangers…

— Quatre ! gueula Ruby.

Un nouvel œuf tomba sur le lit.

— Cinq ! cria-t-il encore.

La fille poussa à nouveau, le front couvert de sueur, les maxillaires serrés.

— Six !

Il y eut des applaudissements frénétiques.

— Six œufs ! On peut fourrer six œufs dans le cul d'une femme ! hurla le chanteur. Une demi-douzaine ! c'est magnifique.

Il attrapa un des œufs.

— Si on calcule qu'un œuf fait environ six centimètres de longueur, six œufs ça fait trente-six centimètres !

Il attrapa la fille et chavira sur elle.

— Bravo ma poule ! C'est bien ! Tu t'es enfilé trente-six centimètres dans le cul ! Chapeau !

Anne Moratti, enlacée à Boris, considérait la scène d'un regard un peu écœuré.

— *Figlio di puttana !* jeta-t-elle en riant. Tu aimerais bien en avoir une de trente-six centimètres, hein !

Ruby lui répondit en italien, et Anne répliqua encore dans cette même langue. Il y eut un bref échange de propos dont le sens échappa à Boris. Puis Anne entraîna ce dernier vers l'escalier.

— Tu es italienne ? s'enquit-il auprès de la jeune femme.

— De père, répondit-elle, mais je n'ai jamais vécu là-bas. Alors, tu viens ? *Andiamo !*

Cela faisait dix minutes qu'agenouillée au milieu du lit, Anne offrait à Boris sa croupe magnifique. Les doigts crochés dans ses larges hanches, celui-ci s'enfonçait en elle avec délices. La pièce était plongée dans le noir. À peine apercevait-on les grosses poutres dont les lignes sombres se détachaient sur le blanc du plafond.

Brusquement, Anne l'arrêta.

— Maintenant, je te veux dans mon cul, dit-elle avec une simplicité biblique.

Sa verdeur de langage surexcita Boris. La tête enfouie entre les bras, visage écrasé contre l'oreiller, derrière levé très haut et ouvert, elle cria lorsqu'il commença à la sodomiser. Il crut qu'il lui avait fait mal, mais elle se cambra davantage encore, reculant des fesses à légers coups de reins pour s'empaler plus profond. Boris s'enfonçait avec volupté dans cet orifice étroit et brûlant.

— Continue ! gémit-elle. Plus fort !

Mains accrochées à ses hanches, il commença à la marteler de coups de boutoir longs et puissants.

Brusquement, il eut l'impression qu'ils n'étaient plus seuls dans la chambre.

Il se bloqua.

— Non ! rugit la jeune femme.

Il recommença à la besogner.

Au bout d'une minute, il entendit de nouveau un drôle de bruit dans la pièce.

Comme une sorte de gémissement sourd.

Le gémissement se mua en grognement.

Et le grognement se mua en grondement.

Et le grondement en feulement.

Il se bloqua de nouveau, engagé jusqu'au ventre dans les reins de la jeune femme.

— N'arrête pas ! beugla celle-ci.

Elle redressa un visage en sueur. D'épaisses mèches noires étaient collées à son front. Elle avait le regard halluciné les yeux exorbités. On aurait pu la prendre pour une folle. Boris eut presque peur. Mais, au même moment, la main passée entre les cuisses, elle se saisissait de lui, empoignait les boules chaudes roulant au-dessus de son sexe, et se mettait à les masser convulsivement.

Cette caresse eut pour effet de déclencher chez Boris un orgasme torrentiel qu'elle accueillit avec des cris suraigus.

Ils étaient maintenant allongés sur le lit, côte à côte dans l'obscurité. Boris avait proposé à Anne une Gallia, mais la jeune femme l'avait refusée. Lui-même fumait en silence, reprenant haleine peu à peu.

Brusquement Anne se leva. Invisible dans les ténèbres. Boris n'apercevait que la ligne onduleuse de sa silhouette, luisante comme du satin.

— Je vais chercher mes propres cigarettes en bas, annonça-t-elle.

— J'y vais, proposa-t-il.

— Non, non. Reste. Je reviens tout de suite.

Elle pivota sur elle-même.

— C’était fabuleux, dit-elle. C’était comme un rêve. J’espère qu’on recommencera.

Boris laissa tomber la cendre de sa Gallia dans un cendrier posé par terre, au chevet du lit.

— Pourquoi pas ? souffla-t-il.

Boris était seul depuis trois minutes dans la chambre d’Anne, lorsque de nouveau le bruit se fit entendre.

Gémissement. Grognement. Feulement.

Il se dressa sur les coudes. Scrutant les ténèbres.

— Il y a quelqu’un ? cria-t-il.

Pas de réponse. Ses yeux quadrillaient en vain le noir total dans lequel baignait la pièce.

Brusquement, il entendit comme un bruit de grattement, puis un déclic métallique suivi d’une sorte de frottement.

Il balança sa cigarette dans le cendrier et se dressa sur son séant.

Hagard.

Le cœur battant contre les côtes.

Il avait déjà compris.

Tout au fond de la chambre, sur la droite, à force de fouiller l’obscurité, il avait fini par discerner les lignes plus sombres d’une cage.

Ouverte.

Et cette masse noire, à sept ou huit mètres de lui, tapie contre le plancher, c’était Théodora.

La panthère d’Anne Moratti.

Recroquevillée sur elle-même, et qui l’examinait fixement de ses yeux d’or.

Prête à bondir sur lui.

Boris calcula mentalement ses chances de lui échapper.

Elles étaient égales à zéro.

CHAPITRE XVII



Pendant une minute qui parut à Boris longue comme un siècle, l'homme et la bête se mesurèrent du regard à travers l'obscurité.

Le félin était parfaitement immobile, les deux taches d'or de ses yeux fixes rivées sur lui.

Boris savait qu'il suffisait qu'il fasse un geste, qu'il esquisse un mouvement, et la bête se jetterait sur lui.

Et le mettrait en pièces.

Que pouvait-il faire ? Il était nu sur ce lit, dans une chambre inconnue, dans le noir complet, sans une seule arme sous la main, sans le moindre objet qui pût se transformer en arme.

Les yeux fous de la bête continuaient à le dévisager. Ses babines se retroussaient lentement sur ses crocs luisants. Ce léger grattement contre le sol, c'étaient les griffes du fauve éraflant le parquet. Il s'imagina déchiqueté, des lambeaux de chair balancés partout à travers la pièce, son cadavre transformé en charpie, et la panthère, ivre de carnage, la gueule sanglante, se vautrant avec volupté au milieu de ses restes.

Quelque chose se cabra, se révolta en lui.

Non ! Pas finir comme ça ! Non !

Tout doucement, imperceptiblement, sa main droite se mit à progresser sur les draps, à la recherche de la lampe de chevet, une simple lampe avec un abat-jour et un pied en cuivre, posée sur une petite table en acajou.

S'il arrivait à l'atteindre…

S'il arrivait à s'en emparer sans déclencher l'assaut du fauve…

S'il…

Ses doigts entrèrent en contact avec le pied en cuivre de la lampe. Il referma la main dessus et remonta sous l'abat-jour, à la recherche de l'interrupteur. Il s'agissait d'un système à l'ancienne, un fil qui partait de la douille et se terminait par un poussoir. Il le rencontra enfin et son cœur se mit à battre plus vite.

C'était sa dernière chance.

La panthère s'était complètement aplatie contre le plancher comme si elle voulait se confondre avec lui, s'y encastrer.

Elle allait jaillir, bondir de tous ses muscles et fondre sur lui à la vitesse de l'éclair.

Du bout des doigts, il actionna le poussoir.

Et la lumière fusa.

Une lumière crue, violente. D'autant plus éblouissante qu'elle surgissait en pleines ténèbres. Presque comme une lueur de flash.

D'instinct, sous l'effet de la surprise, la panthère recula tandis que Boris sautait sur le plancher, la lampe de chevet dans la main droite, dirigée à l'horizontale vers la bête, dont le mufle sauvage grimaçait dans la lumière.

La panthère rugit, ouvrant la gueule où ses crocs en poignards scintillaient.

Sa queue fouettait furieusement le plancher.

Boris reculait vers la porte de la chambre, tenant toujours la lampe devant lui. Si le fil électrique était assez long pour l'accompagner jusque-là, il était sauvé.

À un mètre de la porte, il sentit que le fil résistait.

La porte de la chambre était fermée.

Il allait lui falloir en même temps se débarrasser de la lampe, se précipiter sur la poignée de la porte, l'ouvrir, se glisser dans l'entrebâillement et la refermer sur lui avant que la bête ne réagisse.

Sans être complètement pessimiste, on pouvait penser qu'il n'avait aucune chance.

La panthère se ressaisissait. La première surprise passée, elle s'apprêtait de nouveau à bondir sur lui.

Il balança la lampe en avant. Terrorisée par cette espèce de jet de feu qui fonçait dans sa direction, la panthère recula.

Folle de rage. Et rugissant de plus belle.

Boris était déjà contre la porte. Il tourna convulsivement la poignée.

Fermée.

Fermée à clé !

Là-bas, la lampe s'écrasait par terre avec fracas. La panthère rugit de nouveau.

Sa patte droite se leva et se plaqua sur l'abat-jour de la lampe, qu'elle écrasa dans un nouveau grondement, fracassant l'ampoule au passage.

L'obscurité régna de nouveau instantanément.

À cet instant, Boris entendit qu'on actionnait une clé dans la serrure de la porte.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

Il reconnut la voix de Sam, l'époux homosexuel d'Anne.

La porte s'ouvrit, à l'instant même où la panthère, pour de bon cette fois, se jetait sur lui.

Le corps tout en muscles du fauve décrivit une formidable parabole à travers l'espace…

Et vint heurter avec un rugissement la porte qui se refermait.

Boris était sauvé !

Folle de rage et de frustration, la panthère se mit à lacérer de ses griffes le panneau de bois qui la séparait maintenant de sa proie.

Titubant, le visage gris cendre, le regard complètement fixe comme quelqu'un qui revient de l'enfer, Boris Corentin achevait de se rhabiller dans l'une des pièces du rez-de-chaussée.

— Buvez ça, murmura Sam gentiment, j'ai l'impression que vous avez besoin d'un remontant.

Boris accepta le verre d'armagnac que lui tendait le mari d'Anne.

— Si je ne m'étais pas trouvé dans la pièce voisine et si je n'avais pas entendu les rugissements de Théodora, murmura encore Sam, vous y passiez, mon vieux…

— J'en ai bien l'impression, lâcha Boris après avoir avalé une gorgée d'alcool.

L'illusionniste homo était vêtu en tout et pour tout d'un string en cuir du plus charmant effet.

— Merci, reprit Boris, je vous dois une fière chandelle.

L'autre secoua la tête.

— Vous ne me devez rien du tout, fit-il. Mais Anne est cinglée avec cette bête. Elle la trimballe partout avec elle… À force, un jour, il y aura un accident. À Paris, j'ai toutes les peines du monde à l'obliger à enfermer son monstre, elle prétend que je suis un sauvage, que Théodora a des sentiments, presque comme un être humain, et qu'elle a besoin de liberté…

Appelée par Sam, Anne Moratti était accourue du rez-de-chaussée où, avait-elle expliqué, elle était restée plus longtemps que prévu parce qu'elle s'était mise à discuter de dessous féminins avec l'une des invitées.

— La porte de la chambre était fermée à clé, jeta Boris. Pourquoi ?

Anne eut l'air de tomber des nues.

— Fermée ?…

Puis elle se reprit.

— J'ai dû faire ça machinalement. Je ferme toujours la porte de ma chambre à clé quand j'y laisse Théodora en liberté. Je suis désolée, Boris…

— Non seulement la porte de la chambre était fermée à clé, mais celle de la cage de ta panthère était ouverte, insista Corentin.

Anne secoua la tête.

— Ça, je n'y comprends rien, avait-elle dit. Mais c'est vrai que cette cage est fragile. La porte ferme mal. À force de jouer avec la poignée, en passant sa patte à travers les barreaux, elle a dû réussir à la faire tourner…

Puis elle se précipita dans la chambre pour y calmer la bête toujours aussi folle de rage d'avoir été frustrée de sa proie.

Salomé apparut dans la pièce où Boris avait achevé de se rhabiller. Harnachée comme pour une exhibition dans une boîte de strip-tease. Soutien-gorge en cuir, porte-jarretelles en cuir, et jambières en ciré lacées très haut sur ses cuisses.

— Alors ? Il paraît qu'on a failli se faire manger tout cru ? ironisa-t-elle.

— Failli seulement grâce à Sam, fit Boris en montrant ce dernier.

Elle avança la main droite vers le ventre de Boris et se mit à lui masser l'entrejambe.

— Ça aurait été bien dommage que tout ça disparaisse, murmura-t-elle sous le regard intéressé de Sam.

Boris se dégagea doucement.

— Une autre fois si tu veux bien, dit-il. J’ai mon compte pour cette nuit.

— Dommage, soupira Salomé.

Elle vira sur elle-même.

— Tu devrais venir voir dans le salon, dit-elle encore. Il y a une fille qui a apporté des sous-vêtements de putes fantastiques ! Tout le monde les essaie, c’est très marrant !

Boris refusa gentiment. Il n’avait plus du tout envie de se « marrer ».

CHAPITRE XVIII



Le coup de fil que tout le monde attendait depuis le début de l’affaire, c’est-à-dire depuis la mort d’Éléonore Lazure et de son petit ami, arriva le lendemain soir vers vingt heures trente, dans la maison de Rick Ruby, près des Buttes-Chaumont. Très bref. Trop bref pour être localisé par les services de police, qui avaient mis les lignes de Rick Ruby sur écoute. Et d’ailleurs, de toute évidence, donné depuis une cabine téléphonique, quelque part dans Paris.

Le message était sobre, sans bavures ni fioritures.

— Nous voulons huit cents millions. Huit millions d'aujourd'hui si vous préférez. Nous vous rappellerons dans deux jours pour vous dire comment remettre cette somme.

Clac ! On avait raccroché.

Bien sûr le message fut enregistré. Aimé Brichot, qui avait pris son tour de garde chez le chanteur, le repassa plusieurs fois à ce dernier.

— C'est la même voix que les deux autres fois, indiqua Rick. Exactement la même !

La même que chez Anne Moratti, la nuit où la baby-sitter avait été tuée. La même que le matin où l'on avait canardé la chambre de Ruby.

— Eh bien, soupira Brichot. Au moins, maintenant, on sait ce qu'ils veulent, c'est déjà ça !

Et il redécrocha le téléphone pour prévenir Boris au Quai des Orfèvres.

Celui-ci ne s'y trouvait pas. Deux heures plus tôt, il avait reçu un coup de fil de Claude Martinet, l'impresario de Ruby.

— Je suis très inquiète, lui avait dit cette dernière, Ruby a un gala demain soir, au Palais des Congrès, un très gros truc qui sera retransmis en direct sur une chaîne de télé. Je ne voudrais pas qu'il se plante. Avec tout ce qui lui arrive en ce moment, il est sur les nerfs. Exactement le contraire de ce qu'il faudrait… Enfin, j'aimerais bien que nous parlions de tout cela ensemble. Voulez-vous passer chez moi, ce soir, vers dix-neuf heures trente ?…

Rue du Pas-de-la-Mule, chez le jeune imprésario, tout s'était passé à peu près comme la première fois. Ce soir aussi, elle sortait visiblement d'un bain, et son long corps parfumé était enveloppé dans un peignoir de soie rouge.

Sous lequel elle était nue, Boris le savait. Et elle savait qu'il le savait.

Ils avaient passé une demi-heure à parler de Ruby et de la meilleure manière de lui épargner les émotions trop fortes avant le gala du lendemain soir. Puis l'impresario avait offert un whisky à Boris. Ensuite, en se rasseyant face à lui, les yeux ailleurs, elle avait murmuré très vite :

— J'ai ma soirée libre, si ça vous intéresse.

Boris était resté un instant interdit, se demandant s'il avait bien entendu. Puis il avait répondu :

— Ça m'intéresse.

À partir de là, tout était allé très vite. Le peignoir de soie de Claude et les vêtements de Boris avaient volé aux quatre coins du salon, comme plaqués au sol par un vent violent. Boris avait pris d'abord la jeune femme sur le canapé blanc, jambes relevées très haut, chevilles posées sur ses épaules. Puis il l'avait reprise dans un fauteuil, à peu près dans la même position, mais les pieds posés sur les accoudoirs carrés du fauteuil. Ensuite, ils s'étaient retrouvés sur la moquette, elle à plat ventre et lui la chevauchant, tandis que la croupe magnifique de la blonde ondulait contre son ventre. Enfin, elle s'était agenouillée et elle l'avalait savamment, s'activant longuement de la langue, tandis que lui, comme elle le lui avait demandé, tordait délicatement les pointes roses de ses seins.

Ils étaient retombés, épuisés, ivres de plaisir sur la moquette. Haletants, incapables de parler. Le souffle littéralement coupé, Boris la regardait. Elle était magnifique, allongée sur une hanche, avec ses beaux cheveux blonds répandus sur ses épaules. Comme il l'avait parié la première fois, c'était une fausse blonde, mais le contraste entre ses cheveux d'or et la forêt noire et touffue qui bouclait entre ses cuisses n'en était que plus excitant.

Elle allongea la main vers l'engin télescopique qui pointait au bas du ventre de Boris. Elle s'en empara, faisant glisser la peau délicate pour en découvrir le museau rose et palpitant.

— Tu m'as magnifiquement baisée, murmura-t-elle. Et, en plus, d'après ce que je vois, tu serais déjà capable de recommencer…

Il sourit.

— J'en ai bien l'impression, dit-il. Tu veux ?

Elle se rejeta en arrière.

— Non, lâcha-t-elle. Tu m'as épuisée à force de me faire jouir. Je suis complètement courbatue…

Boris fronça légèrement les sourcils. Les derniers mots de Claude l'étonnaient. Certes, ils avaient fait l'amour avec emportement, et pourtant… Comment dire ? Malgré les cris de la jeune femme, malgré sa fièvre, malgré les coups de reins frénétiques avec lesquels elle l'avait accueilli, il était à peu près certain qu'elle n'avait eu aucun orgasme. Elle s'était conduite avec une science consommée du plaisir, mais sans la moindre spontanéité…

Il se redressa sur un coude.

— Tu as réellement joui ? demanda-t-il, incrédule.

Elle vibra en roulant contre lui, mêlant la chaleur de son corps au sien.

— Ne me dis pas que tu ne t'en es pas aperçu, roucoula-t-elle.

Elle glissa une jambe entre les siennes, appuyant son pubis contre son sexe.

— Ou alors tu fais la pêche aux compliments, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Leurs langues s'enroulèrent l'une à l'autre et Boris se dit qu'il avait dû rêver.

Trois minutes plus tard, il se levait pour aller chercher de l'eau fraîche dans le réfrigérateur de la cuisine.

En revenant avec une bouteille d'eau minérale et deux verres, il aperçut, de l'autre côté du couloir, la porte entrebâillée de la chambre de Claude. Il s'en approcha. Toute la pièce baignait dans une pénombre rose. Le dessus-de-lit était rose, les abat-jour également roses, le satin des murs et la moquette aussi.

Et, dans un cadre de bois laqué rose, sur la table de chevet, il y avait une photo. Celle d'un couple souriant de toutes ses dents à l'opérateur. Un garçon d'environ vingt-cinq ans et une fille du même âge. Une superbe créature aux longs cheveux noirs descendant en vagues ondulantes sur ses épaules.

Boris ressentit un pincement au cœur.

C'était Anne Moratti, la dompteuse !

Qu'est-ce que sa photo fichait là ?

Il se rapprocha.

Ce n'était pas Anne Moratti, c'était Claude.

Claude avec dix ans de moins et les cheveux noirs.

Et ces cheveux noirs en faisaient le sosie presque parfait d'Anne Moratti.

Le sosie ou la sœur ?

Peut-être même la sœur jumelle.

L'ombre d'une révélation commençait à monter en lui lorsqu'il sentit la présence de Claude dans son dos. Il se retourna.

— Tu veux qu'on continue au lit ? proposa-t-elle en souriant.

Il lui rendit son sourire.

— Pourquoi pas ?

Il remplit deux verres d'eau, en tendit un à Claude qui venait de rejeter le couvre-lit rose et ouvrait les draps.

— Tu avais quel âge sur cette photo ? demanda-t-il.

Elle suivit la direction de son regard.

— Vingt-sept ans, indiqua-t-elle. Elle a été prise l'année de mon mariage. Et le type, avec moi, c'est bien sûr mon mari. Enfin, mon ex-mari. Charles Martinet. Il était architecte. On a divorcé au bout de trois ans…

Elle ondula au milieu du lit.

— Mais on ne va pas parler de ça, dit-elle. Viens. J'ai encore envie de toi.

Tout le temps qu'il s'enfonça en elle, elle gémit, le visage renversé en arrière, les yeux révulsés. Comme si un incendie intérieur la torturait.

Jouant à la perfection la comédie du plaisir, Boris en était maintenant de plus en plus persuadé.

Pourquoi Claude Martinet Pavait-elle fait venir ? Pourquoi s'était-elle précipitée dans ses bras ? Par quelle étrange coïncidence la brune qu'elle avait jadis été ressemblait-elle de façon si hallucinante à Anne Moratti ?

Il y avait un moyen très simple de répondre à toutes ces questions. Vers vingt et une heures trente, Claude demanda à Boris s'il n'avait pas une petite faim. Devant sa réponse affirmative, elle alla dans la cuisine et, après examen du réfrigérateur, déclara qu'il n'y avait rien en magasin. Elle proposa alors d'appeler un service de restauration à domicile qui fonctionnait toute la nuit. Elle commanda des pizzas, du poulet rôti et une bouteille de champagne. Lanson brut rosé.

— J'ai envie de me rafraîchir, annonça-t-elle ensuite à Boris, je crois que je vais aller prendre une douche.

Dès qu'il perçut le bruit de cataracte dans la salle de bains, il se précipita vers le téléphone et composa l'un des numéros de Rick Ruby, aux Buttes-Chaumont.

Il eut immédiatement Aimé Brichot au bout du fil. Celui-ci écumait.

— Boris ! Ça fait une heure que je te cherche ! Où étais-tu passé ?

Il le lui indiqua.

— C’est bien le moment de t’envoyer l’impresario ! jeta Aimé dans le récepteur. Il y a du nouveau. Il faut que tu rappliques immédiatement !

— Que se passe-t-il ?

Très vite, Aimé lui raconta le coup de fil du tueur, deux heures plus tôt, et la demande de rançon de huit millions.

— Mais ce n’est pas ça le plus grave, reprit-il aussitôt. Il faut que tu files tout de suite à Pigalle à l*’Étoile Bleue.*

— Pourquoi ?

— On vient d’y retrouver Sam Bosquet, l’illusionniste, le ventriloque…

— Mort ?

— Tout ce qu’il y a de plus refroidi. C’est le patron du cabaret, un certain Moussot, qui a alerté police-secours. On a retrouvé Bosquet dans sa loge. La gorge tranchée. Et émasculé. Comme Thomas Kinski. Et tu sais où l’assassin avait fourré le cadavre ? Dans son coffre d’illusionniste, tu sais, le machin de la femme coupée en deux…

Boris frissonna.

— J’y vais, laissa-t-il tomber.

— Sa femme, Anne Moratti, est déjà sur les lieux. Moi je ne peux pas bouger, tu comprends, je suis bloqué ici, chez Ruby.

Boris cramponna le récepteur.

— Écoute, dit-il, je file tout de suite à l’*Étoile Bleue.* Mais toi, tu peux me rendre un service. Voilà ce que tu vas faire…

Trois minutes plus tard, il annonçait à Claude Martinet qu’il était désolé, mais qu’il était absolument obligé de s’en aller.

— Le mari d’Anne Moratti vient d’être retrouvé mort, indiqua-t-il. Dans sa loge. À l’*Étoile Bleue.*

Il vit la jeune femme blêmir, on avait l’impression qu’elle venait de recevoir un immeuble entier sur la figure.

— Tu le connaissais bien, Sam Bosquet ? interrogea Boris.

Elle passa une main sur son front, soudain couleur de craie.

— Évidemment. Comme tous les amis de Ruby.

Elle était nue, enveloppée d’une longue serviette de bain blanche, les cheveux encore ruisselants de la douche.

— Assieds-toi un instant, articula-t-elle avec difficulté. J’ai quelque chose d’important à te dire.

Elle s’assit en face de lui, dans le living, comme au début de la soirée, au milieu du canapé blanc.

— Sam était mon beau-frère, attaqua-t-elle. Le mari d’Anna, ma sœur jumelle.

Elle prit sa tête à deux mains et éclata en sanglots.

— Je n’ai pas voulu ça ! cria-t-elle, comme en proie à une violente crise de nerfs. Je n’ai pas voulu tout ça ! C’est Anna ! C’est Anna qui a tout organisé ! Et maintenant, maintenant…

Elle releva un visage ravagé.

— Maintenant, il y a des morts partout, et on ne peut plus arrêter la machine infernale. C’est horrible…

CHAPITRE XIX



Boris, au volant de sa R 20 de fonction, conduisait à travers Paris en se rongeant machinalement des peaux mortes, autour de l’ongle du pouce droit.

Il venait de raccrocher son téléphone de bord.

Ce que Brichot lui avait raconté, après consultation téléphonique des archives de la PJ, confirmait en tous points les déclarations de Claude Martinet.

Laquelle était restée chez elle, mais sous bonne garde, sous la surveillance de Rabert[7], accouru en catastrophe du Quai des Orfèvres.

Claude Martinet s'appelait en réalité Claudia et son nom de jeune fille était Eremiti.

Le même que celui d'Anne Moratti, dont le véritable prénom était Anna.

Toutes deux étaient les filles jumelles de Pier Paolo Eremiti, le célèbre cinéaste retrouvé mort, il y avait longtemps maintenant, sur un quai de Seine.

Elles avaient à peine connu leur père puisque celui-ci, très vite après son mariage, avait découvert sa propre nature homosexuelle et avait quitté son épouse.

Plus tard, elles avaient appris qu'il avait été tué, et que tout le monde pensait qu'il s'agissait du crime d'un gigolo en voulant à son argent. Le meurtrier n'avait jamais été découvert, mais elles-mêmes n'avaient jamais pu oublier la mort horrible de leur père. Celui-ci était peut-être homosexuel, il les avait peut-être abandonnées, mais il était quand même leur père, et l'atrocité de sa mort les hantait.

— Des années se sont passées, pourtant, avait raconté l'impresario de Ruby à Boris, sans que nous songions ni l'une ni l'autre à rechercher la vérité. Pour nous, comme pour la police, il s'agissait d'une histoire de drague, un truc qui avait mal tourné… Je me suis mariée, et Anne est entrée dans la troupe de Ruby, *l'Opéra Bouffe* de l'épôque héroïque, quand tous étaient jeunes, inconnus, et crevant la dalle. Anna m'a présentée à Ruby. Je débutais dans ce métier d'impresario et Rick m'a demandé si cela m'intéresserait de m'occuper de lui. J'ai accepté avec joie…

— Savait-il que vous étiez les filles d'Eremiti ? avait alors demandé Boris.

Claudia avait secoué la tête.

— Non. Moi, je portais le nom de mon mari. Quant à Anna, elle avait choisi ce pseudo, ce nom de scène, Moratti… Vous savez, ni l'une ni l'autre n'étions très fières d'être les filles de Pier-Paolo Eremiti, même si c'était un

grand cinéaste. Avoir eu un géniteur homosexuel, ça fait quand même un drôle d'effet… Enfin, nous n'affichions pas notre nom de jeunes filles…

La voix lointaine, les yeux fixes, elle avait poursuivi :

— Puis nous avons appris ce qui s'était passé entre Ruby et notre père. L'amitié d'abord, puis la rupture violente, et le refus de Pier-Paolo de faire tourner Rick dans un de ses films… Par recoupements, nous avons fini par découvrir les liens de Rick avec un type très puissant de Palerme, un certain Don Papinni… Et bientôt, nous avons été convaincues que c'était lui, Papinni, le beau-père de Rick, qui avait fait exécuter Pier-Paolo…

— Sur la demande de Ruby ?

Claudia avait de nouveau secoué la tête.

— Certainement pas. Je suis persuadée que Ruby n'a jamais rien su. Pour lui comme pour tout le monde, la mort de Pier-Paolo, c'est une histoire entre pédés… Quant à Don Papinni, je pense que Rick imagine qu'il a tenté de convaincre le cinéaste mais qu'il n'y est pas arrivé, et voilà tout… Rick est très naïf, vous savez, malgré les apparences. Enfin, je suis sûre qu'il est totalement innocent dans toute cette affaire. Mais Anna, elle, ne l'entendait pas de cette oreille. Elle était déchaînée, elle disait que, même involontairement, Ruby avait tout déclenché en demandant à Don Papinni d'essayer de fléchir le cinéaste. Elle disait qu'il était aussi coupable que les autres et qu'on allait le faire payer. En lui soutirant une bonne partie de sa fortune…

— En tuant tout le monde autour de lui ?

Elle avait secoué énergiquement la tête.

— Mais non ! Il n'était pas question de ça ! Jamais ! Il s'agissait seulement de lui faire peur, de le mettre en condition pour lui faire cracher le fric… C'est Anna qui a tout monté. Un jour, dans une boîte de nuit, à Paris, elle a rencontré un type, un Antillais, un Guadeloupéen pour être plus précise, qui avait de bonnes raisons d'en vouloir à Ruby. Sa sœur était morte au cours d'une partouze organisée là-bas, près de Pointe-à-Pitre, dans la propriété que Rick possède sur l'île. Elle l'a écouté, elle a réfléchi, et elle l'a recontacté. Anonymement. Et ils ont passé une sorte de contrat. Tous les ordres qu'elle lui donnait passaient par le téléphone, ou par un casier de consigne, dans une gare parisienne…

— Son nom ? avait interrogé Boris.

Elle avait de nouveau secoué la tête.

— Mais je ne sais pas ! Je ne sais rien de plus ! Tout ce que je sais c'est qu'il est noir et qu'il a les cheveux teints en blond. Je n'ai plus voulu écouter Anna depuis la mort de… De cette baby-sitter… Et de son petit ami… Au départ, il ne s'agissait que de saccager la maison de Rick, d'y casser des choses. Pas de tuer. Quand Anna a appris le double meurtre, elle a été épouvantée, elle aussi, elle a essayé de tout arrêter. Mais c'était trop tard, la machine infernale était en marche, et Anna se retrouvait pieds et poings liés entre les mains d'un fou… D'un tueur fou…

Claudia avait avalé une gorgée d'eau et avait poursuivi :

— J'ai supplié Anna de tout dire à la police. De tout vous dire. Elle m'a répondu que c'était trop tard, qu'il fallait aller jusqu'au bout et que je devais l'aider… J'ai donc essayé de vous égarer sur des fausses pistes. En accusant Salomé, par exemple. En tentant aussi d'éveiller en vous des soupçons à propos de Barrault… En vous racontant toutes les rumeurs qui ont couru sur les véritables causes de la mort de Jimmy Hendrix et de Janis Joplin…

— En faisant l'amour avec moi, aussi ?

Elle avait hoché la tête.

— En un sens oui, avait-elle répondu tristement. Mais j'étais beaucoup trop perturbée pour y prendre le moindre plaisir. Bien que vous soyez un merveilleux amant.

— Je me suis rendu compte que vous jouiez la comédie.

— Je le sais. J'aurais été une très mauvaise actrice.

— Et ce qui s'est passé la nuit dernière, dans la propriété de votre sœur, à Saint-Arnoult ?

Elle avait eu l'air surpris.

— Que s'est-il passé ?

Boris lui avait alors raconté son face-à-face cauchemardesque avec la panthère noire.

— C'est monstrueux, avait alors soufflé Claudia. Anna est monstrueuse. Oui, bien sûr, je suis convaincue que c'est elle… Elle a dû se dire que vous étiez trop malin et que vous finiriez par découvrir le pot aux roses. En essayant de vous faire tuer par son fauve, elle éliminait un policier gênant et votre mort aurait-eu l'air, pour tout le monde, d'un dramatique accident…

— D'autres policiers m'auraient remplacé…

— Mais peut-être moins malins…

La place Blanche était presque déserte, à part quelques cars de touristes. Boris aperçut, à un angle, la grande étoile en néon bleu qui brillait au-dessus du music-hall. Il ralentit. Les derniers mots de Claudia étaient encore dans sa mémoire :

— Il y a un autre fauve lâché en pleine nature, et bien plus dangereux que la panthère d'Anna ! Il faut que vous le retrouviez ! La rançon ne l'intéresse pas, lui, c'est la vie de Ruby qu'il veut !

Boris alluma une Gallia. Dans la minuscule loge où Sam Bosquet avait été sauvagement égorgé, le photographe de l'Identité judiciaire, le releveur d'empreintes et les hommes de police-secours se marchaient sur les pieds. Le cadavre de l'illusionniste-ventriloque venait d'être emmené à l'Institut médico-légal de la place Mazas, autrement dit la morgue.

Dans un coin, il repéra la poupée imitant Anna, enfin Anne Moratti. Il la prit et l'examina quelques instants. La ressemblance était vraiment hallucinante.

— Elle ne parlera plus jamais, lâcha tristement une voix près de lui, celle de Moussot, le patron de l'*Étoile Bleue,* un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux blancs en couronne sur les tempes.

Boris reposa le pantin sur une étagère.

— Où est-elle ? demanda-t-il. Où est Anna ? Enfin, Anne. Anne Moratti ?

— Dans sa loge, indiqua Moussot.

Boris se précipita dehors.

Il ne restait qu'une seule personne capable de l'aider à retrouver le tueur. Et cette personne, c'était Anna.

Une rai de lumière filtrait sous la porte de la loge de la dompteuse, mais celle-ci était fermée à clé de l'intérieur et personne ne répondait aux appels de Boris. Celui-ci se rua contre le battant de bois.

Au troisième assaut, la porte céda et Boris déboucha dans l'étroit local, salué par un formidable rugissement.

Il sursauta. Mais cette fois la panthère noire était bien enfermée dans sa cage. Et elle tournait sur elle-même en feulant derrière les barreaux.

Boris releva la tête.

La longue silhouette d’Anna, vêtue de sa combinaison de scène noire, se balançait doucement, le cou pris dans le nœud d’une grosse corde, elle-même fixée à un des tuyaux de chauffage qui couraient là-haut le long du plafond.

Elle était morte depuis moins de cinq minutes : en la dépendant, Boris s’aperçut que ses joues et ses mains étaient encore tièdes.

Sa dernière chance de retrouver le tueur fou venait de disparaître.

CHAPITRE XX



Boris Corentin soupira. Mal à l’aise dans un smoking, qui ne lui avait pas servi depuis des années et dont les revers, au fond de l’armoire où il était resté rangé, s’étaient passablement ternis.

— Toi, au moins, c’est *ton* smoking, grogna Brichot. Moi, avec cette saloperie de location, j’ai tout l’air d’un pingouin !

Boris regarda en souriant son coéquipier. Ils n’avaient pas eu le temps de souffler un instant depuis la découverte du cadavre de Sam Bosquet, immédiatement suivie du suicide d’Anna, la dompteuse devenue folle de vengeance. Claudia, sa sœur, avait été arrêtée. Mais le tueur, lui, était toujours en liberté. Et même en parfaite santé, si l’on en croyait le ton joyeux avec lequel, ce matin, au téléphone, il s’était adressé à Ruby.

— Après le ventriloque, ce sera ton tour ! avait-il simplement lancé.

Vers la fin de la nuit, à force de harceler au téléphone leurs collègues de Pointe-à-Pitre, ils avaient fini par posséder l'identité de celui qui avait déjà tué trois personnes : un certain Jules Lafayette, vingt-six ans, arrivé en France six mois auparavant, mais dont on ne connaissait pas, hélas, l'adresse à Paris. On y serait sans doute arrivé, à force de harceler les habituées des boîtes de nuit de la capitale, puisque Jules Lafayette, au dire de Claudia, les fréquentait assidûment. Mais cela aurait pris un temps fou et c'était le temps qui manquait le plus. On jouait contre la montre.

Le tueur allait frapper d'un instant à l'autre.

La réaction de Ruby, en apprenant la vérité sur Anna et Claudia, avait été étrange.

Il s'était mis à sangloter.

— Si tout cela est vrai, avait-il dit, je suis indirectement responsable de la mort d'Eremiti et c'est atroce…

Et Don Papinni, son bienfaiteur, l'homme qu'il considérait comme son second père, était un meurtrier de la pire espèce…

Il était tombé dans une prostration si profonde que Brichot et Corentin avaient renoncé momentanément à le questionner sur la disparition de la sœur de Jules Lafayette, à Pointe-à-Pitre, trois ans plus tôt, au cours d'une partouze organisée à son domicile.

Plus tard, au moment de partir pour le Palais des Congrès, à bord de la Chrysler Viper RT/10, Boris avait demandé à Salomé :

— Vous croyez qu'il sera capable de chanter ?

Elle avait hoché la tête.

— Vous ne le connaissez pas. Même à l'agonie, les lumières de la scène et le public le ressusciteraient.

De derrière le rideau de scène, dans les coulisses, Boris et Aimé observaient la salle.

Bondée à craquer et bourdonnante de milliers de voix.

Pratiquement que des jeunes. Des très jeunes. Rien que des *kids.* Énormément de filles, bien sûr, et déjà complètement survoltées.

Sur la scène, les musiciens de l'orchestre, tous habillés comme Ruby, c'est-à-dire intégralement en cuir, venaient de prendre place et vérifiaient

que le matériel fonctionnait. D'énormes projecteurs bombardaient la scène et la salle. Aux premiers rangs, en smoking et robes longues, pas mal de personnalités, des gens célèbres, des acteurs, des chanteurs, quelques hommes politiques aussi. Au fond, plusieurs policiers en uniforme qui ne seraient malheureusement pas d'un grand secours si la tragédie se déclenchait.

Car quelque chose allait arriver ce soir, Boris et Aimé en étaient sûrs.

Si le tueur voulait frapper Rick Ruby, il allait le faire en pleine foule. Devant des milliers de gens. Et sous l'œil des caméras de télévision qui allaient retransmettre le spectacle.

Boris regarda sa montre.

Vingt heures quinze.

À cet instant même, allait commencer l'interview en direct de Rick Ruby dans sa loge, juste avant le récital.

Trois ou quatre minutes. Ensuite, le spectacle proprement dit commencerait.

Deux heures durant lesquelles, à chaque instant, l'irréparable pourrait arriver.

— Il faut avoir trouvé le tueur avant l'entrée en scène de Ruby, murmura Boris entre ses dents.

Brichot releva les sourcils.

— Comment veux-tu qu'on l'identifie dans toute cette foule ? demanda-t-il. On ne peut tout de même pas arrêter tous les types qui ont la peau noire, on aurait des ennuis avec les organisations antiracistes !…

Les yeux de Boris se posèrent sur son coéquipier.

— Ce n'est pas un Noir comme les autres, Mémé. Ses cheveux…

— Qu'est-ce que tu dis ? glapit Aimé, séparé brusquement de Boris par trois vigiles en uniforme qui patrouillaient en coulisses.

Ils se rejoignirent.

— Je disais « ses cheveux ». D'après Claude Martinet, il a les cheveux blond platine. Décolorés. Un Noir avec une crinière pareille, ça ne passe pas inaperçu !

Il saisit Aimé par le bras droit.

— De toute façon, Mémé, c'est notre seule chance, on n'a pas le droit de la mépriser !

— Okay, bougonna Aimé, pas la peine de me secouer comme ça. Qu'est-ce qu'on fait alors ?

Boris réfléchit.

— D'abord, on essaie de trouver le réalisateur et on lui demande de prolonger l'interview de Ruby le plus longtemps possible. Il faut absolument avoir mis la main sur le tueur lorsque le spectacle commencera !

Ils se précipitèrent vers la cabine de contrôle où se trouvaient les techniciens de télévision chargés d'assurer la retransmission de la soirée.

De toute façon, même s'ils obtenaient un délai de grâce du réalisateur, cela ne leur laisserait que quelques minutes de plus.

Une misère pour retrouver le tueur parmi toute cette foule.

Vingt heures cinquante.

Dans la salle, le public devenait nerveux, des joints passaient de main en main, quelques applaudissements d'impatience éclataient çà et là. Cela faisait déjà au moins cinq minutes que Rick Ruby aurait dû jaillir sur scène et bramer comme à son habitude :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Du rock ! répondait alors la salle en délire.

Et c'est alors seulement que le spectacle commençait.

Jules Lafayette, assis au fond de la salle, tout près de l'allée centrale, passa la main droite dans ses cheveux étincelants. Lui aussi était nerveux. Mais pas pour les mêmes raisons que tous ces crétins de fans. L'impatience le rongeait. Il avait hâte de pouvoir enfin se lever, appuyer sur la télécommande planquée dans une des poches de son blouson et voir Rick Ruby partir en morceaux, pulvérisé par l'explosion de son micro avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche.

Tout s'était admirablement déroulé jusqu'ici. Une heure plus tôt, dans un des vestiaires du Palais des Congrès, il était parvenu à dérober le badge de la sécurité porté par un vigile au revers de sa veste d'uniforme et, protégé par cet insigne, s'était glissé dans les coulisses. De là, il s'était introduit sur la scène. Où il avait procédé à un échange standard de micros. Celui qui

attendait maintenant Rick Ruby était bourré d'un explosif qui sauterait dès qu'il appuierait sur l'un des boutons de sa télécommande.

Mais qu'est-ce que foutait le chanteur ?

Il aurait déjà dû être là depuis cinq minutes.

Et transformé en charpie.

Le Noir aux cheveux si blonds qu'on l'avait surnommé Tête d'or rejeta la nuque en arrière.

— Ne t'en fais pas, petite sœur, monologua-t-il à mi-voix, tu vas être vengée !

Et il caressa, dans la poche de son blouson, le boîtier de télécommande.

Sur un immense écran de télé, au bout de la salle, sur la droite, Ruby continuait à répondre aux questions. L'interview s'éternisait.

Pourquoi ?…

Brusquement, le Guadeloupéen comprit.

On faisait traîner l'interview parce qu'on avait compris qu'il allait se passer quelque chose !

On le recherchait !

D'émotion, il s'arracha de son siège et se leva.

Son étrange crinière à la fois blonde et crépue étincela au-dessus du moutonnement des spectateurs.

Boris Corentin l'aperçut le premier.

— Là-bas !

Il se rua en avant dans une allée, immédiatement suivi de Brichot.

S'ils se trompaient, s'ils arrêtaient un innocent, ils se couvriraient de ridicule et ça ferait un scandale énorme.

Ils étaient à moins de dix mètres du tueur lorsque celui-ci, mû par un sixième sens, pivota sur lui-même.

Le RMR Spécial Police de Boris avait jailli dans son poing droit.

Jules Lafayette brandit le boîtier de télécommande.

— N'avancez pas ! hurla-t-il. Sinon, je fais tout sauter !

Boris et Aimé se figèrent.

Boris se mordait nerveusement les joues.

Impossible de tirer au milieu de cette foule sans risquer d'atteindre un spectateur.

— N'avancez pas ! N'approchez pas ! hurlait toujours Jules Lafayette.

Auquel personne, à part les deux policiers, ne faisait attention.

Et soudain, pour Boris et son coéquipier, ce fut l'apocalypse.

Le réalisateur n'avait pas pu faire traîner plus longtemps l'interview.

Dans un vacarme de sono assourdissant, Ruby jaillissait sur scène.

Comme un seul homme, le public se leva.

Une fille, juste à côté de Lafayette, se mit à pousser des hurlements hystériques en arrachant les boutons de son chemisier et en offrant ses seins à son idole.

Son coude, dans ce mouvement, heurta le bras droit du tueur.

Le boîtier de télécommande lui échappa.

Boris n'avait rien perdu de la scène. Dans un bond fantastique, il vola à travers la salle, et le Noir se retrouva écrasé sous quatre-vingt-dix kilos de muscles surentraînés, littéralement fauché par une tornade, pilonné par une grêle de coups. Boris s'arrêta lorsqu'il sentit les dents du tueur qui craquaient sous son poing.

— Je l'ai ! hurla Aimé.

Celui-ci se redressait, triomphant. Brandissant le boîtier de télécommande.

Là-bas, sur scène, Ruby s'égosillait dans un micro bourré d'explosifs et totalement inopérant.

Ses fans hurlaient de plus en plus fort.

Un technicien traversa la scène en courant pour changer le micro défectueux.

Soulevant littéralement Jules Lafayette par la peau du dos, Boris le traîna vers la sortie de la salle, tandis qu'Aimé se précipitait dans les coulisses pour récupérer le micro piégé.

Boris fit parcourir au tueur les derniers mètres en direction de la sortie à grands coups de pied dans les reins.

Le nouveau micro de Ruby marchait à la perfection.

Sa voix tonitruante sembla s'élever de tous les points de l'espace.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Du rock ! Du rock ! trépigna la salle.

— Vous voulez du rock !

— Ouiiii !

— Du vraiiii ?

— Ouiiii !

Les batteries déchaînèrent leur vacarme d'apocalypse et la salle commença à entrer en transes.

Le spectacle de Rick Ruby serait un triomphe.

Comme d'habitude.

La première chose que perçut Boris en venant s'abattre sur son lit dans son studio de la rue de Turbigo, vers dix heures du matin, ce furent les formes douces et chaudes de Shou Wou, son amie chinoise.

Dans l'émotion des dernières vingt-quatre-heures, il l'avait presque oubliée.

La fille ondula vers lui avec des souplesses de serpent.

— Je ne croyais pas que je te reverrais, souffla-t-elle. Mon mari rentre demain matin.

Boris parcourait des paumes ses formes délicieuses. Rajeuni de dix ans à ce contact.

Jules Lafayette était sous les verrous, ainsi que Claude Martinet, qui serait certainement poursuivie pour complicité et non-dénonciation de malfaiteur. Demain matin commenceraient les interrogatoires, les procès-verbaux, la paperasse. Une autre histoire. La routine des flics, après chaque affaire.

Mais demain était un autre jour.

Pour le moment, il avait contre lui cette fille merveilleuse qui ne savait rien de l'enfer qu'il venait de traverser, qui ne voulait rien en savoir, et qui ondulait contre lui, massant en cadence la partie de son individu qu'elle convoitait et qui se transformait peu à peu en une impressionnante colonne de chair.

Oui, demain était un autre jour.

Au bout de dix minutes, à force de remuer dans tous les sens, elle finit par lui offrir ses fesses majestueuses et Boris comprit ce qu'elle lui demandait.

— Prends-moi par là, fit-elle en ouvrant sa croupe à deux mains. Oui, là où ça fait mal. Je veux que tu me défonces, que ça me brûle ensuite pendant plusieurs jours.

Elle l'aida de la main droite à s'introduire là où elle voulait.

— Je veux que tu me fasses mal, répéta-t-elle comme une psalmodie, pour que je pense à toi longtemps, longtemps, longtemps…

Et Boris s'enfonça dans le puits brûlant de ses reins comme dans un tourbillon merveilleux.

Demain était un autre jour.

TABLE



---

[1] Voir BM, n° 65 : *Nuits de Chine.*

[2] Surnom du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine.

[3] La troisième division de police judiciaire couvre les IIIe, IVe, X^e^ et XIXe arrondissements.

[4] Suceuses.

[5] « Le crime ne paie pas. »

[6] Méthylène-dioxy-amphétamine.

[7] Les inspecteurs Rabert et Tardet composent l'autre équipe de la section des Affaires recommandées de la Brigade Mondaine.